BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XIII
A
45
NAPOLI

SERMONS
DU PERE
CHEMINAIS,
DE LA COMPAGNIE
DE JESUS.

TOME SECOND.

TROISIE'ME EDITION.

Ex Bibliotheca Ss. Salvatoris
et Sancti

Bibliotheca Nationalis Neapolitana
B. R. NEAPOLIS

Sur l'Imprimé.

A PARIS,

Chez GEORGE & LOÜIS JOSSE, ruë S. Jacques, à la Couronne d'épines.

M. DC. XCIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

SERMONS

Contenus dans le Second Tome.

SUR l'Immaculée Conception de la ſainte Vierge, page. 1

Sur la Nativité de JESUS-CHRIST. 38

Sur la Fête de Pâques, 77

Sur l'Aſcenſion de Nôtre Seigneur, 108

Sur la Fête de la Pentecôte, 152

Sur la Charité envers les Priſonniers, 166

Sur la devotion à la Vierge,
227
Sur la Foy, 270
Sur le Choix d'un état de vie,
312
Sur S. Loüis, Roi de France,
372
Sur une Céremonie de Pieté en l'honneur de la sainte Vierge, 432.

SERMON.

SERMON SUR L'IMMACULE'E CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Dominus possedit me in initio viarum suarum.

Le Seigneur m'a possedée dés le commencement de ses voyes. Au Ch. 8. des Proverbes.

QUELLE est cette fille cherie du Ciel, à qui l'Eglise applique aujourd'hui ces paroles, & qui peut se glorifier de n'avoir jamais été sous l'esclavage du demon ? C'est une pure creature, que Dieu a choisie pour mere ; faut-il s'étonner qu'il ait été si

jaloux de la poſſeſſion de ſon cœur, & qu'il s'en ſoit reſervé les premiers hommages? C'eſt un temple où toute la plenitude de la Divinité doit reſider; eſt-il ſurprenant qu'il n'y ſouffre pas la moindre profanation? C'eſt un ſang dont le ſaint Eſprit doit lui former un corps; n'eſt-il pas juſte qu'il l'empêche de ſe corrompre? Le Saint des Saints pourroit-il s'allier avec une chair ſoüillée du peché?

Apprenons donc de l'Egliſe à reverer dans Marie une prerogative ſi ſinguliere, ſans vouloir approfondir ce miſtere par une curioſité infidelle, qui déroge à la gloire de la Mere du Sauveur. Mais quelle inſtruction en devons-nous tirer pour l'édification de nos mœurs. Enfans de haine & de colere pouvons-nous éviter la triſte diſgrace, où nous avons été envelopez dés le premier moment de nôtre origine? Pouvons-nous faire que ce moment fatal ne ſoit pas un moment de malediction pour nous? Le fils d'un pere rebelle peut-il venir au Monde

sans porter la marque de cette revolte ? Non, MESSIEURS, je ne prétends pas vous proposer pour modéle un avantage, qui est un pur effet de la liberalité de Dieu. Mais ne croiez-pas pour cela que ce mistere soit sans instruction pour nous. Car c'est de cette prérogative, qui n'est accordée qu'à la Mere d'un Dieu, que je prétends tirer la leçon la plus importante pour le salut de l'homme, je veux dire, l'idée qu'il se doit former de la grace sanctifiante : comment cela en vous faisant considerer deux veritez que je voudrois aujourd'hui pouvoir imprimer bien avant dans vos esprits, & qui vont faire tout le partage de ce discours. La premiere est que rien n'est plus digne de nôtre estime, que la grace sanctifiante : & la seconde que rien n'est plus digne de nos soins, que la conservation de cette même grace. En un mot ; MESSIEURS, Dieu nous apprend dans ce mistere à estimer la grace sanctifiante, par la distinction qu'il prétend faire de Marie, en la lui donnant dés-le moment de son

origine, c'eſt le ſujet de mon premier point. Marie nous aprend à la conſerver, par la correſpondance qu'elle aporte à cette grace, c'eſt le ſujet de mon ſecond Point. Demandons par ſon entremiſe les lumieres du ſaint Eſprit. *Ave.*

I. Partie.

C'Est un malheur d'autant plus déplorable qu'il eſt plus cõmun à tous les hommes, de n'eſtimer que les biens qui tombent ſous leurs ſens. Ainſi quelque peinture avantageuſe que je faſſe de la grace ſanctifiante, comme c'eſt un bien ſurnaturel, qui n'eſt pas ſenſible, je n'en puis donner qu'une foible idée aux gens du Monde. En vain je vous dirai que c'eſt ce caractere divin qui nous fait enfans de Dieu, qui nous donne une parfaite reſſemblance avec nôtre Pere celeſte, qui nous confere un droit legitime ſur l'heritage du Ciel; que c'eſt elle qui fait tout l'agrément, & toute la beauté d'une ame aux yeux du Seigneur : un mondain qui ne juge que par les ſens, écoute ces paroles comme une lan-

gue étrangere qu'il n'entend pas ; *Animalis autem homo non percipit ea quæ ſunt Spiritus Dei.* Ne pouvant donc vous faire ſentir l'excellence de la grace ſanctifiante dans elle-même, je veux aujourd'hui vous en faire connoître le prix par l'eſtime que Dieu en fait, & par la préference qu'il lui donne en ce miſtere au deſſus de tous les biens de la vie. Deux reflexions développeront cette verité. La premiere eſt, qu'un Dieu voulant ſe choiſir une mere qui fût digne de lui, n'a pas eu en veuë pour la diſtinguer les avantages de la naiſſance, les biens de fortune, l'élevation du rang, l'éclat de la puiſſance mondaine, ni même les qualitez naturelles ; mais la ſeule grace ſanctifiante donnée dés le premier moment de la conception. Cela nous apprend, Chrétiens, que c'eſt un bien d'un ordre ſuperieur, au deſſus de tous les biens naturels, & par conſequent que nous devons le préferer à tout le reſte. La ſeconde reflexion eſt, que Dieu pour empêcher que Marie ne fût un mo-

ment l'objet de la haine (car remarquez, MESSIEURS, qu'il ne s'agiſſoit que d'un ſeul moment) que Dieu, dis-je, a mieux aimé paſſer pardeſſus les regles de ſa Providence ordinaire, & établir un nouvel ordre de decrets : inſtruction ſalutaire, qui doit faire comprendre à tous les Chrétiens, que la privation de la grace eſt un ſi grand mal, que pour l'éviter un moment, il n'y a rien qu'on ne doive mettre en œuvre ou plutôt qu'il n'y a rien qu'on ne doive ſacrifier. Expliquons ces deux penſées ſi capables de nous donner une haute idée de la grace ſanctifiante.

Pour entrer dans la premiere, faiſons une ſuppoſition qui vous paroîtra chimerique, mais qui donnera jour à ma penſée. Imaginons-nous MESSIEURS, que quelqu'un de vous ait la liberté de ſe choiſir une mere telle qu'il la pourroit ſouhaiter : quelles ſeroient d'abord ſes premieres veües ? Jugeons-en par ces douces reſveries, où l'eſprit s'égare quelquefois en ſuivant ſans

flexion les vains mouvemens de ambition naturelle, avec laquelle ous naiſſons. Combien de fois a-t-n ſouhaité d'être né riche, puiſant, de qualité, bien fait? quel ſſor ne donne t'on point à ſon imagination? quelle carriere n'ouvre-t'on pas à ſes deſirs? Jugez par là du choix que vous feriez. Les mondains entêtez de la nobleſſe, de la grandeur, de la beauté, s'efforceroient de réunir dans un ſeul ſujet tout ce qui pourroit contenter leur ambition, & flater leur amour propre. Homme aveugle c'eſt ainſi que le Monde vous apprend à n'eſtimer que les biens ſenſibles: apprenez aujourd'hui par le choix d'un Dieu, qu'il eſt un bien infiniment ſuperieur, à quoi vous ne penſez pas, & qui doit marcher devant tous les autres.

Maître de ſe choiſir une mere qui fut ſur le Trône, & de la rendre ſouveraine de tous les Roïaumes du Monde, il ne penſe à rien moins, MESSIEURS. S'il l'a fait ſortir d'un ſang illuſtre, qui avoit raſſem-

blé le Sacerdoce & la Royauté, ce n'eſt pas tant en veuë de la nobleſſe, que pour recompenſer la foy d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, & la ſainteté de David. Car s'il avoit cherché la ſplendeur de la naiſſance, auroit-il choiſi une nobleſſe tombée en roture, reduite à la condition d'artiſan, devenuë pauvre, obſcure, ſans nom, ſans charges, & ſans emplois? Non, MESSIEURS, il ne penſe point à tous ces avantages, qui vous touchent ſi fort. Ces biens naturels ſeroient communs à Marie avec tous les gens du Monde. La Mere d'un Dieu merite une diſtinction, un privilege qui lui ſoit tellement propre, qu'il ne convienne à perſonne qu'à elle. Or quel eſt cet avantage auquel Dieu s'attache preferablement à tous les autres, & qui fait le caractere de la grandeur de Marie? C'eſt la grace ſanctifiante qui diſtingue le premier moment de ſa Conception: ce moment où le pauvre & le Monarque ſont également envelopez dans la diſgrace du Seigneur, & où l'on peut appliquer ces

aroles de Salomon : *Nemo enim ex*
gibus aliud habuit nativitatis initium: Sap. c.
e moment honteux à tous les hom- 7.
nes, eſt un moment de gloire pour
elle. Fille du Tres haut, Heritiere
du Ciel, digne objet de l'amour d'un
Dieu, elle voit tous les enfans d'A-
dam eſclaves du demon, heritiers de
l'enfer, victimes de la juſtice Divine.
Voilà la ſeule prerogative que le Sei-
gneur ait jugé digne de la mere qu'il
a choiſie, & la marque la plus ſenſible
qu'il pouvoit donner aux hommes,
de l'eſtime qu'il fait de la grace ſan-
ctifiante.

Belle leçon pour vous, Chrétiens Auditeurs. Je ne demande pas que vous n'ayiez que de l'indifference, & que du mépris pour tous les avantages de la nature, ou de la fortune. Plût à Dieu que vous fuſſiez parvenus à ce point d'élevation ſi digne d'une ame chrétienne ! Ce degré de perfection n'eſt ſi vous voulez que de conſeil. Mais un devoir d'obligation pour vous, c'eſt de régler vôtre eſtime ſur la qualité des biens qu'on vous preſente, & de

donner à chacun le rang qu'il merite ; c'eſt de mettre la grace avant tous les autres. Joüiſſez à la bonne heure des avantages que vous avez reçûs de la main du Seigneur ; mais eſtimez plus en vous celui qui vous rend agreable à ſes yeux. Heritiers de Jeſus-Chriſt, enfans adoptifs de Dieu, uſez des biens de la terre comme en uſoit la Reine Eſther. Parvenuë à la faveur d'un Prince puiſſant ; adorée dans une Cour, dont elle faiſoit la gloire & les délices ; née avec toutes les qualitez d'eſprit & de corps qui attiroient ſur elle les yeux du Monde ; obligée par ſon état de ſe trouver aux fêtes & aux réjoüiſſances, qui ſe faiſoient à la Cour ; *Tu ſcis neceſſitatem meam*, Seigneur, diſoit-elle à Dieu, vous connoiſſez mieux que perſonne à quoy m'obligent les devoirs d'une condition, où vous m'avez engagée. *Eſth. c. 24. Et nunquam lætata ſit ancilla tua, ex quo huc tranſlata ſum, uſque in præſentem diem, niſi in te, Domine Deus Abraham.* Vous ſçavez que depuis que j'ai été conduite par vos

ordres dans ce ſuperbe Palais, je ne me ſuis point laiſſé éblouïr à l'éclat d'une fortune, qui aveugle tant de gens. Vous ſçavez qu'au milieu des honneurs & des plaiſirs, comblée de biens & de treſors, je n'ai jamais eu un moment de ſatisfaction, que dans la penſée que j'étoi bien avec vous, ô Dieu de nos peres. Vous êtes témoin des ſentimens les plus ſecrets de mon cœur. S'eſt-il jamais laiſſé charmer par la vaine joie, qui jette les Grands dans une yvreſſe profonde à vôtre égard? Ay-je pû goûter d'autres douceurs, que celle de me voir en grace avec vous? Inſenſible à tous les objets profanes, je vous ay cherché dans moi-même; & plus heureuſe de vous y trouver que de me voir ſur le Trône, j'ai ſenti interieurement une joye pure, qui n'eſt mêlée d'aucun chagrin; une joie paiſible, qui ne m'eſt point diſputée par des rivaux jaloux de mon état; une joie durable, qui n'expire point avec une fête publique; une joie conſtante, qui n'a point de retour fâcheux; une joie

solide, qui remplit toute l'étenduë de mon cœur ; une joye sainte, qui loin de me rendre criminelle, comme font les plaisirs du Monde, me sanctifie devant vous. Vous le savez, mon Dieu, que si j'ai été contrainte de vivre dans le luxe & dans l'éclat, j'ai toûjours preferé l'honneur de vous servir à toutes les grandeurs de la terre.

De cette verité fondamentale de nôtre Religion il en suit une autre, qui en est comme la conclusion naturelle, sçavoir que la privation de la grace est le plus grand de tous les maux : verité qui nous est insinuée d'une maniere si sensible dans le mistere que nous celebrons aujourd'huy.

Dequoy s'agissoit-il, pour obliger Dieu de donner à Marie une prerogative aussi singuliere que l'est celle d'être conçuë sans peché ? Il s'agissoit d'être un moment sous l'esclavage du demon, & dans la disgrace de Dieu. Qu'est ce qu'un moment dans cet état à en juger selon le Monde, & un moment dont Dieu

oit reparé la honte par tous les
s de la grace ? Ne pouvoit-il pas
ſanctifier enſuite comme ſaint
Baptiſte, & Jeremie ? Non,
SSIEURS, ne confondons point
ſerviteurs de Dieu avec ſa Mere.
moment étoit comme un coup
rtel à l'honneur du Fils, autant
à celuy de la Mere : pour aller
devant il n'eſt point de regles or-
aires qui arreſtent le Providen-
Elle s'eſt engagée à mettre une
nitié entre le ſerpent & la fem-
, *Inimicitias ponam inter te &* Gen.
lierem, il ne faut pas qu'il y ait c. 3.
re eux un moment d'intelligence.
vaut mieux pour cela renverſer
dre naturel des choſes, & faire
rer Marie dans un nouvel ordre
decrets. Dieu la tirera de la maſ-
corrompuë d'Adam, où elle ſe-
t enveloppée dans la diſgrace com-
une.

Mais comment luy donner part à
Rédemption du Sauveur : ſi elle
ſt pas compriſe dans le nombre
criminels, qui doivent eſtre ra-
trez ? Elle y aura part, Chrêtiens,

par la voye de préſervation : voye plus avantageuſe & plus honorable que la voye de réparation. Mais du moins aura-t-elle part à la dette que tous les hommes ont contractée ? Non, MESSIEURS, l'ombre ſeule du peché fait horreur à Dieu : on délivre Marie de cette obligation honteuſe ; l'Egliſe inſpirée du ſaint Eſprit paſſe par deſſus toutes ces difficultez. Elle n'a pas de peine à concevoir qu'un Dieu veüille naiſtre d'une fille pauvre, ſur la paille dans une étable ; qu'un Dieu s'aſſujettiſſe aux miſeres & aux infirmitez de l'homme ; elle ne trouve rien en cela qui déroge à ſa gloire ; Dieu peut tout aimer hors le peché : mais qu'il veüille naiſtre d'une mere qui ait eſté un moment ſeparée de lui, un moment eſclave du demon, voilà ce que l'Egliſe ne peut croire ; cela lui paroiſt monſtrueux & inconcevable : elle deffend à tous les fideles d'enſeigner que Marie ait eſté ſujette au peché originel ; & ſi elle n'a pas eſté juſqu'à decider la choſe, elle explique aſſez ſa penſée, puiſque non ſeulement elle permet qu'on

oye l'Immaculée Conception de la
erge, mais qu'elle exhorte les fide-
à le croire.

Quand ſera-ce, Chrétiens, que nous
trerons dans l'eſprit des myſteres
le l'Egliſe nous enſeigne ; Aſſem-
ez dans ce ſaint lieu pour celebrer
Conception de Marie, vous croiriez
i faire injure de penſer qu'elle euſt
té jamais dans la diſgrace de Dieu :
n moment dans le peché vous paroît
digne d'elle ; & il ne vous paroiſt
is indigne de vous d'y paſſer les
ois, les années, & peut-eſtre la
e entiere. Car voilà la conduire de
pluſpart des gens du Monde : non
ulement on perd la grace ſans peine
ſans reſiſtance, mais on demeure
vec tranquilité dans ce malheureux
tat, qui eſt le comble de la miſere.
rofundè peccaverunt, dit le Prophe- *Oſe c.* 9.
Oſée, Seigneur, ils ont peché, &
e n'eſt pas une legere playe, mais
ne playe profonde, que le peché a
it dans leur cœur : ce n'eſt pas un
ger ſommeil qui les endort, c'eſt
ne profonde létargie, qui les tient
ſoupis. En vain vous faites retentir à

leurs oreilles les veritez de la foy, l'éternité des peines à quoi ils s'exposent, la felicité des Saints qui n'eſt plus pour eux, la colere d'un Dieu, qui ne peut s'empêcher de les haïr, qui menace & qui a en main le pouvoir de ſe venger, l'inutilité de leurs bonnes œuvres, l'aneantiſſement de tous les merites paſſez; toutes ces impreſſions ſi capables de remuer les conſciences, ne touchent plus le mondain nourri dans le crime, & vendu au peché, comme dit ailleurs le Prophete. Pourquoy cela? *Profundè peccaverunt.* C'eſt la peine du peché de rendre le pecheur inſenſible à ſa milere.

Ah! Chrétiens, quel charme a donc pour vous le peché? Je ne me plains pas, écrivoit autrefois ſaint Bernard à un pecheur, je ne me plains pas, de ce que vous êtes ſorti de vôtre devoir: mais de quoi je me plains; c'eſt que vous n'y ſoyez pas encore rentré, c'eſt que vous ayez eſté ſi longtemps à revenir à vous-même: *Non queror quod abieris, ſed quod jam non redieris queror.* Vous pourriez

ut-être excuſer vôtre deſordre, en
ant que l'occaſion étoit perilleuſe,
:entation forte, la paſſion violen-
, que l'exemple des autres vous a
:raîné, qu'un premier mouvement
pas donné lieu aux réflexions ſo-
es qui pouvoient vous retenir; je
ux croire que vôtre faute eſt excu-
ble, quoiqu'à peſer toutes ces cir-
nſtances, peut-être ſeroit-il aiſé
vous confondre: encore une fois
veux croire qu'il y a eu plus de
gilité, que de malice dans vôtre
:ûte. Mais quelle excuſe avez-vous
ur ne pas rentrer en grace avec
ieu, aprés l'avoir offenſé? Qu'a le
:hé de ſi agreable aprés qu'il eſt
mmis? La paſſion vous a emporté;
e la raiſon que la foy ne vous fait-
le revenir? Que vous reſte-t-il pre-
ntement de vôtre faute, que la
onte de l'avoir commiſe? Combien
e fois vous eſtes-vous reproché à
ous même ce plaiſir paſſager, qui
ous a échappé qui a paſſé comme
n ſonge? Il faut que vous ſoyez bien
nemi de vous-même, pour ne vous
ider pas dans ces bons momens.

Mais on n'y penſe pas, me direz-vous. Ah! Voilà le comble du mépris à l'égard de Dieu. Plus coupables de n'y penſer pas aprés l'avoir offenſé, qu'en commettant l'offenſe meſme, vous ſçavez que vous eſtes mal avec lui, & ſur cela vous eſtes tranquilles, froids, indifferens. On ne peut porter l'outrage plus loin: en eſtre venu là, c'eſt avoir franchi le dernier pas. Quand on eſt tombé dans la diſgrace d'un Grand, ſe comporte-t-on de la ſorte? Differe-t-on de ſe rapprocher de lui? Si l'on apperçoit quelque changement ſur ſon viſage, ſi un coup d'œil, ſi quelque parole échappée ſans réflexion, vous a fait ſentir qu'il eſt irrité, quels fonds de reflexions de ſoupçons, de craintes; quels fantoſmes ne ſe fait-t-on pas? Mais quels ſoins d'aller au devant des ſuites, de preſſentir, de ſonder par ſoy-meſme par ſes amis, de faire parler, de ne laiſſer pas vieillir l'offenſe, de la reparer, de l'effacer par de nouveaux ſervices, & tout cela ſouvent ſans ſuccés? Voilà ce qui fait la jalonſie de noſtre Dieu. Il voit de quel air

maiſtres du monde ſont ſervis : il
t le Courtiſan occupé des bonnes
ces de ſon Prince, inquiet pour
voir comme il eſt dans ſon eſprit,
diant ſon viſage, tirant des conje-
res du moindre de ſes regards, ſe
ſant pour un mot équivoque des
ces d'aprehenſion, & en perdant
me le repos ; mais auſſi tranſporté
joye & hors de lui-même au moin-
e ſigne de retour. Dieu voit qu'on
uſe de la ſorte à l'égard des hom-
s, tandis qu'on eſt tranquille ſur
perte de la grace : qu'il fulmine,
'il menace, qu'il intimide ; qu'il
ppelle, qu'il careſſe, il eſt toûjours
alement mépriſé : quel ſujet d'in-
gnation pour un Dieu, qui prend la
alité de maiſtre jaloux ? *Dominus* Exo.
lotes nomen ejus. Eſtes-vous donc, c. 34.
igneur, un ennemi ſi peu redouta-
e qu'on puiſſe vivre mal avec vous
ns crainte ? Eſtes-vous un maiſtre ſi
épriſable, qu'on puiſſe vous regar-
er avec indifference ? Mais eſtes-vous
n Dieu ſi peu aimable, qu'on puiſſe
ivre ſans vous aimer ?

La fauſſe ſecurité des juſtes pré-

tendus n'eſt pas moins à plaindre. Dés qu'on a pris le parti de la dévotion, il ſemble qu'on ſoit confirmé en grace ; on ne penſe plus à ſon état ; on n'eſt plus en peine que ſur celui de ſon prochain. Il eſt quelquefois plus aiſé de réveiller un grand pecheur, que ces perſonnes qui font profeſſion de pieté. Et cependant le ſaint Eſprit nous aſſûre, qu'aucun ne ſçait s'il eſt digne de haine ou d'amour : *Neſcit homo utrùm amore, an odio dignus ſit* : je ne vois pas qu'on excepte perſonne, *Neſcit homo*, nul homme ne ſçait s'il eſt en grace avec Dieu. Terrible incertitude, Chrêtiens, & qui ſeul devroit allarmer vos conſciences, & plus encore celles des gens de bien qui ne comptent plus que ſur la grace, & qui en font leur capital. Car s'ils ont eſté trompez, s'il arive qu'ils ſe trouvent dans la diſgrace du Seigneur, que deviendront tant de bonnes œuvres ? A quoi ſervira ce zele, qui éclate dans le Monde ? Que faut-il attendre de ces aumônes, de ces prieres, de ces jeûnes ? A quoy aboutiront ces meditations,

Eccl. c. 9.

lectures, ces retraites ? De quel
:ite ſeront devant Dieu tant de
ıſes actions ſur leſquelles on ſe
ûte ?

'en ay vû, dit le Sage, dont la
ıduite attiroit les éloges de toute
: Ville, qu'on propoſoit comme
; modeles de vertu, & qui eſtoient
ſevelis dans le ſommeil du peché.
li impios ſepultos . . . laudabantur Eccl. c. 9.
civitate quaſi juſtorum operum
ıis rien n'eſt plus vain ni plus fri-
le que cette eſtime, ſur laquelle on
repoſe : *Sed & hoc vanitas eſt.* On
ut donc eſtre propoſé des hom-
:s, eſtre approuvé par des Direc-
ırs comme un exemple de pieté,
cependant n'être pas bien avec
ieu. Il y a même apparence que
choſe arrive ſouvent ainſi : car en-
ı quel orgueil, quelle jalouſie, quel-
délicateſſe ſur le point d'honneur,
r les moindres marques de prefe-
nce, parmi des gens qui font pro-
ſſion de vertu ? Quel enteſtement,
ıelle opiniâtreté à ſoûtenir leurs
ntimens ? Quelle liberté de juger,
: cenſurer, d'interpreter les actions

d'autrui ? Quelle negligence à s'acquitter de ſes devoirs les plus eſſentiels? Combien d'occaſions délicates, où il eſt ſi difficile de diſcerner qui regne dans le cœur ? Si Dieu en eſt le maiſtre, ou ſi le peché y domine ? Avec quelle froideur s'aproche-t-on des Sacremens ? pourveu qu'on évite certains défauts ſcandaleux qui deshonorent dans le Monde, on eſt content : comme ſi l'on ne perdoit pas auſſi-bien la grace de Dieu par les vices de l'eſprit, que par les vices du corps.

Mais on n'eſt point mal avec Dieu, me direz vous, tant qu'on croit eſtre en grace, & qu'on ne s'aperçoit pas qu'on ſoit en peché mortel. Abus, Chrêtiens, quand cette fauſſe ſecurité vient d'une ignorance affectée, d'un libertinage de conſcience qui ſe fait des principes larges, qui prend pour regle un mauvais uſage, l'aprobation des flateurs, l'exemple des plus relâchez, certaines coûtumes reçûës dans chaque profeſſion. Non, non, MESSIEURS, on ne preſcrit point contre l'Evangi-

; on n'eſt pas innocent devant
eu pour avoir ignoréce qu'on doit
voir : mais ſur tout quand la con-
ence eſt troublée de certains dou-
qu'on ne veut pas éclaircir, qu'on
preſque fâché d'avoir, avec leſ-
els on agit à l'ordinaire pendant le
ırs de la vie, & avec leſquels nean-
oins on ne voudroit pas mourir.
s doutes qu'on traite ſi volontiers
ſcrupules, de foibleſſes, & qui ſont
plus purs rayons de la lumiere di-
ne, avec leſquels l'on fait tant de
nfeſſions ſuperficielles, ſans par-
oit jamais à ſe calmer entierement :
doutes ſi ſolidement fondez, ſi
ement examinez, ſi fortement
nbattus, ces doutes, dis-je, nous
dent inexcuſables devant Dieu.
Ange de Laodicée, cet Ange ſi fa-
ux dans l'Apocalypſe, ſe croyoit
grace, & il le croïoit de ſi bon-
foy, qu'il en faiſoit gloire,
nme ſaint Jean le luy reproche:
oit, quod dives ſum, & locuple-
us, & nullius egeo; vous vous glo- *Apoc. c. 3.*
iez de vos bonnes œuvres; je ſuis
he, dites-vous, & dans l'abon-

dance ; je n'ay besoin de personne auprés de Dieu : & moy je vous dis, que vous êtes miserable, pauvre, aveugle, démué de tous biens, & d'autant plus digne de compassion, que vous ne sentez point le déplorable état où vous êtes ; *Et nescis quia tu es miser, & miserabilis, & pauper, & cæcus, & nudus.* Il en est de ces justes prétendus comme de certaines gens qui sont la duppe du Monde, qui comptent sur le credit & sur la faveur de leurs amis, qui croyent avoir gagné les bonnes graces du Maître ; & lorsqu'il en faut venir à la preuve éfective, ils s'aperçoivent trop tard, qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils pensoient. Tel est l'état de plusieurs Chrétiens, qui s'estiment riches en merites, & qui à la mort se trouvent les mains vuides devant Dieu. Mais vous comprenez peut-être le prix & l'excellence de la grace, assez pour la regarder comme le plus grand de tous les biens : apprenez à la conserver, si vous avez l'avantage de posseder ce don precieux ; c'est

Ibid.

ce que Marie nous enſeigne, comme nous l'allons voir dans la ſeconde Partie.

II. Partie.

Le Fils de Dieu avoit bien raiſon de dire, que les enfans du Siecle ſont plus ſages dans leur conduite, que les enfans de lumiere: car s'il faut conſerver les biens qu'ils poſſedent, il n'eſt point de précaution qu'ils ne prennent; & ils ſuivent en cela deux maximes que j'applique à mon ſujet. La premiere eſt, de ne les expoſer pas ces biens qu'ils eſtiment: & la ſeconde, de les augmenter toûjours. S'il faut placer de l'argent, on prend garde en quelles mains on le met. Quelles ſûretez n'exige-t'on pas pour le fonds? Encore faut-il une caution qui nous raſſeure, & aprés cela on craint encore tout. Mais quel ſoin pour l'augmenter? On peut faire, dit-on, des pertes; il faut ſe mettre en état de les ſoûtenir: cette terre, il la faut faire valoir; cette ſomme d'argent, il la faut mettre à profit, & en tirer de gros interêts.

Enfans de lumiere quand ſerons-nous auſſi ſages pour conſerver le treſor de la grace, que nous portons, dit S. Paul en des vaſes d'argile, dont la fragilité nous doit toujours faire trembler ? Deux manieres, MESSIEURS, de conſerver la grace; ne l'expoſer jamais, l'augmenter toûjours: aprenons encore ces deux leçons de Marie; c'eſt ce qui me reſte à vous developer.

C'eſt une verité reconnuë de tous les Peres de l'Egliſe, que la ſainte Vierge n'a jamais commis de peché actuel pendant ſa vie. Mais permettez-moi de vous faire remarquer, que la raiſon de cette impeccabilité n'eſt pas preciſément celle que vous imaginez, ſçavoir que Marie receut au moment de ſa Conception une grace originelle, qui ne lui laiſſa point les ſuites funeſtes du peché, l'ignorance & la convoitiſe; reſtes malheureux que nous laiſſe la grace ſanctifiante qui nous eſt donnée au Baptême. Cela ne ſuffiroit pas pour établir l'impeccabilité de Marie: car enfin nos premiers Peres, qui ont

eu cette grace originelle, n'ont pas laiſſé de pecher. Ne doutons donc point, MESSIEURS, que la vigilance extrême dans laquelle Marie a vécu, ne lui ait conſervé ce treſor ineſtimable dont je parle. Exempte des foibleſſes de la nature corrompuë, elle s'eſt toûjours comportée comme ſi elle eût eu tout à craindre d'elle-même. Elevée dans le Temple dés ſon enfance, nourrie dans l'exercice des plus eminentes vertus, éloignée du Monde, vivant dans le ſilence & dans la retraite, elle s'eſt dérobée à tout ce que la vanité, le luxe, les plaiſirs, les pompes mondaines étalent à nos yeux, pour nous ſurprendre; & par le ſoin qu'elle a pris de mettre à couvert ce precieux treſor de la grace, qu'elle auroit peut-être perdu, s'il eût été poſſible que la mere d'un Dieu le perdît, elle a laiſſé à tous les hommes un exemple qui condamne la temerité qu'ils ont, d'expoſer aux perils les plus évidens le bien le plus dificile à conſerver.

Je ne puis m'empêcher, MES-

SIEURS, de déployer ici la mauvaiſe conduite de la pluſpart des Chrétiens, qui connoiſſent leur foibleſſe, & qui ne veillent pas ſur eux mêmes. Je ne pretends pas parler de ces dangers involontaires qui ſont atachez à la condition humaine, & dont il eſt impoſſible de ſe garentir. Je ſçay que par tout où l'homme ſe porte lui-même, il trouve dans ſon propre fonds des perils qu'il peut vaincre, mais qu'il ne peut fuïr. Je ſçay que l'Apôtre & les Saints ont gemi devant Dieu, de trouver dans eux l'ennemi le plus dangereux de leur ſalut. *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore, &c.* Rom. 7. Je ne parle pas non plus des dangers comme inſeparables de tous les états de la vie: le mariage & le celibat, le ſacerdoce & la magiſtrature, l'état Religieux, & l'état Seculier en ont qui leur ſont propres; & vouloir les éviter tous, c'eſt un deſſein chimerique, qu'on ne peut executer. Mais ce qui m'épouvante, c'eſt de voir que les hommes, qui ont déja tant d'ennemis à combatre, tant de perils &

tant d'occaſions à éviter : que les hommes qui ſentent leur foibleſſe, qui en ſont convaincus par une malheureuſe experience ; au lieu de s'en tenir à ſe deffendre des dangers, où ils ſe trouvent expoſez malgré eux, en ajoûtent de volontaires ; qu'ils aillent chercher les occaſions de perdre la grace, comme s'ils n'avoient pas au dedans, & au dehors d'eux-mêmes aſſez de ſujet de trembler.

Et ce qui me ſurprend encore davantage, c'eſt que non-ſeulement des mondains peu ſoigneux de leur ſalut, mais des perſonnes regulieres ne voudroient pas pour cela ſacrifier le moindre de leur plaiſirs. On les voit entrer dans mille affaires & dans mille intrigues, où leur condition ne les engage nullement, & où un eſprit vain & inquiet les jette d'ordinaire. On leur voit cultiver des amitiez tendres & vives, entretenir des commerces qu'on croit innocens, parce qu'on n'y remarque rien qui bleſſe la pudeur, & où il eſt cependant ſi dificile de ſe renfermer dans

les bornes du devoir. On les voit ſe mêler dans des converſations libres & enjoüées, d'où la charité eſt bannie où la fine médiſance regne, où l'on veut tout ſavoir, & où l'on ſe donne la liberté de tout dire. En un mot, on les voit être de toutes les parties de plaiſir, ſans en excepter les bals & les comedies Ces perſonnes ſe croyent en ſûreté, quand elles ont demandé s'il y a peché mortel à prendre ces divertiſſemens, elles veulent une réponſe juſte & deciſive. Ah ! Chrêtiens, quand il s'agit de conſerver vos biens & vôtre ſanté, faut-il vous montrer la perte aſſurée ? Le moindre peril ne vous alarme-t'il pas ? L'occaſion de perdre la grace devroit bien plus vous éfraïer, puiſqu'il ſufit de courir volontairement le danger de la perdre, pour l'avoir déja perduë: or pouvez-vous douter qu'il y ait du danger pour vous, dans ces ſortes de divertiſſemens, vous qui connoiſſez la corruption de vôtre cœur, & qui ſoûtenez ſi mal au jugement de vôtre conſcience, le parti que vous defendez ſi bien devant le monde.

Mais vous êtes d'un âge & d'un caractere à ne riſquer rien. Qui vous l'a dit, Chrétiens? Un moment funeſte ne peut-il pas r'allumer en vous ce feu peut-être mal éteint? Tout ce qui peut flater la paſſion de l'homme, eſt mis en œuvre dans ces aſſemblées & dans ces ſpectacles : les ſentimens les plus tendres & les plus paſſionnez y ſont animez par tout ce que la Muſique a de plus vif & de plus doux. Tout l'art eſt mis en uſage pour exciter une paſſion que nul art ne peut amortir ; & vous preſumez aſſez de vous-même pour croire que vous ne riſquez rien ? Combien de gens plus âgez, plus ſages & plus meurs que vous, y ont pris un poiſon mortel qui les a perdus ?

Mais y a t'il peché ? Ouï, Chrétiens, de vous expoſer ſans raiſon, & pour vôtre ſeul plaiſir au peril de perdre la grace. Peché, d'autoriſer par vôtre preſence des aſſemblées profanes, où toute la morale de l'Evangile eſt renverſée, où toutes les maximes de l'amour ſe debitent au ſcandale de la Religion, où l'on en-

tend des chanſons qui amolliſſent & qui corrompent peu à peu le cœur. Peché, dans la complaiſance que vous avez pour tous ces airs languiſſans & amoureux, quand vous ſeriez même exemts de toute paſſion. Car dites-moy, MESSIEURS, au milieu de ces aſſemblées, où ſans juger temerairement vous pouvez croire qu'il ſe forme tant de penſées criminelles, tant de deſirs honteux, & qu'il ſe prend peut-être tant de rendez-vous infames, dites-moy au milieu de ces miſteres d'iniquité, quels plaiſirs innocens peut prendre un Chrétien ? Peché, dans la perte du tems : on ſe plaint qu'on en manque pour ſes exercices du Chriſtianiſme; & on en dérobe à ſes occupations, à ſes devoirs les plus preſſans, pour des amuſemens frivoles, pour de vains ſpectacles qui ſeroient de ce côté-là aſſez criminels, quand ils ne le ſeroient pas d'ailleurs. Peché, dans le mauvais uſage de l'argent que l'on y dépenſe : Dieu vous fera voir au jugement que vous pouviez ce jour là donner du pain à vingt Pauvres,

qui en ont manqué. Peché, dans les effets que cela produit infailliblement, même au regard des perſonnes les plus innocentes; une grande diſſipation d'eſprit, un éloignement des choſes de Dieu, une froideur pour la priere, un degoût des livres de pieté, un amour du Monde: car c'eſt là le regne du Monde: & ces aſſemblées ne ſont compoſées que de perſonnes mondaines, qui avec leurs parures immodeſtes, ne ſongent qu'à voir & à être veuës. Peché encore plus grand pour vous qui faites profeſſion de vertu; parce que les mondains s'autoriſent de vôtre regularité aparente & croyent pouvoir ſe permettre des plaiſirs, que les gens de bien ne ſe refuſent pas.

Paſſons à la ſeconde & derniere reflexion. Marie a toûjours augmenté la grace, autre moyen de la conſerver. Oüi, MESSIEURS, c'eſt une maxime auſſi receue dans l'Evangile, qu'elle eſt établie dans le Monde: *Habenti dabitur & abundabit: ei autem qui non habet, & quod*

videtur habere, auferetur ab eo. Il n'appartient qu'à ceux qui ont déja beaucoup, d'obtenir des graces nouvelles : au contraire ceux qui ſont dans le beſoin n'ont pas même le credit de conſerver le peu qu'ils ont. C'eſt dans cette veuë que Marie, qui receut dés le moment de ſa Conception toute la plenitude de la grace, c'eſt-à-dire, plus de grace elle ſeule que tous les Saints réunis enſemble, loin de s'en tenir là, a travaillé ſans relâche à faire profiter ce treſor. Comme le principe du merite eſt la charité, jugez, MESSIEURS, du merite d'une Vierge qui a paſſé ſa vie dans un exercice continuel des actes les plus heroiques des vertus Chrétiennes. Voilà un excellent moyen de ſe conſerver en grace, & ſi j'oſe dire, de s'y confirmer : aſpirer toûjours à un nouveau degré de charité, ſelon le conſeil de l'Apôtre. *Æmulamini autem charisnata meliora.* 1. Cor. c. 12.

Mais n'eſt-ce pas là encore ſurquoy j'ay à me plaindre de vous ? Que vous ayiez approché des Sacre-

mens aux Feſtes ſolemnelles, vous vous en tenez là : vous avez recouvert la grace, & vous oubliez que vous eſtes foibles pour la conſerver. Il eſt aiſé, dit S. Auguſtin, par la bonté de Dieu de ſe relever ; mais il n'eſt pas auſſi facile de ſe ſoûtenir : on peut en un moment eſtre lavé de ſes pechez ; mais dans un moment auſſi l'on contracte de nouvelles taches : les paſſions demeurent dans toute leur force ; tout le poids des mauvaiſes habitudes vous rentraiſne au mal, vous ne ſçauriez vous en délivrer qu'en vous formant des habitudes contraires : or ces habitudes ne peuvent s'acquerir que par la pratique des vertus oppoſées aux vices qu'on veut détruire ; & voilà ce que noſtre Siecle ignore. Il ſemble que cela ſoit au deſſous de luy.

Nous avons aſſez de maximes generales, des principes pour la conduite les plus beaux du Monde, des ſentences choiſies, les livres & les cabinets en ſont aujourd'hui remplis ; cela eſt loüable : mais pour en venir à l'exercice actuel de ces vertus

qu'on loüe, c'eſt ce qui ne ſe fait point, c'eſt un détail où l'on n'entre pas. Et cependant, mes chers Auditeurs, qu'eſt-ce qui nous ſauvera ? Qui nous conſervera ? Seront ce les belles maximes, les grands ſentimens, ou un exercice conſtant de vertus chrétiennes ? Les Saints ne different de nous que par là : nous ſçavons comme eux ce qu'il faut faire ; jamais ſiecle fut-il plus éclairé que le nôtre ? mais jamais ſiecle fut-il moins exact à pratiquer le bien que l'on connoît ? Des gens dans le Monde paſſeront les années entieres ſans faire un acte de foy, d'eſperance, de charité, de ſeſignation, d'humilité ; à peine les ſçavent-ils faire. Heureuſe la ſainte ſimplicité de nos Peres, qui ne rafinoient point ſur la morale, mais qui dans l'interieur de leurs ames, & aux pieds de nos Autels pratiquoient avec le peuple, les actes les plus communs ſuivant la formule la plus facile & la plus aiſée; qui préferoient les ſaints mouvemens d'un cœur humble & devot, aux paroles d'un livre écrit avec po-

Lieſſe. Voilà, Chrétiens, ce qui les conſervoit dans la grace du Seigneur, & c'eſt auſſi par là que vous vous y maintiendrez dans cette vie, pour y vivre enſuite eternellement dans l'autre, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
SUR
LA NATIVITE'
DE
JESUS-CHRIST.

Et dixit illis Angelus : nolite timere ; ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David : & hoc vobis signum ; invenietis infantem pannis involutum, & positum in præsepio.

Alors l'Ange leur dit : ne craignez point ; car je vous viens apporter une nouvelle, qui ſera pour tout le peüple le ſujet d'une grande joye ;

c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur; & la marque à laquelle vous le connoîtrez, c'est que vous trouverez un enfant emmaillotté & couché dans une Créche. En Saint Luc Chapitre 2.

VOila, dit saint Bernard, une étrange marque pour reconnoître le Sauveur du Monde : aussi a-t'elle trouvé bien des contradictions dans l'esprit des hommes; *In signum ponuntur panni tui, Domine Jesu, sed in signum cui à multis huc usque hodie contradicitur.* Contradiction de créance, contradiction de mœurs. Je dis contradiction de creance : car sans parler ici des Juifs, qui attendoient un Messie revétu de gloire, & capable de rétablir par la puissance de ses armes l'Empire d'Israël; dans le sein même du Christianisme, on se scandalise des humiliations de Jesus-Christ, & on vient quelquefois jusqu'à douter, ou à perdre entierement la foi. C'est trop pour un Dieu,

dit le libertin, de vouloir s'abaiſſer aux miſeres de la vie ; & ſous ce pretexte apparent que lui ſuggere ſon orgueil, il ſe revolte contre cette marque que les Anges donnent aux Paſteurs ; *Et hoc vobis ſignum.* Contradiction de mœurs : on captive ſa raiſon, on conſent à croire ce miſtere ; mais lorſqu'il faut tirer les conſequences qui ſuivent naturellement de ce principe, & qui vont à la pratique, c'eſt trop, dit l'homme du Monde, & quand un Dieu en ſeroit venu à ce point d'humiliation, il ne s'enſuit pas qu'il exige de nous une vie ſi dure : c'eſt par ce pretexte que le mondain aneantit en lui l'efficace de ce miſtere, & de cette marque, ſans laquelle il n'y a point de Sauveur, ni de ſalut pour nous ; *Et hoc vobis ſignum.* Tâchons, mes chers Auditeurs, de lever ces deux difficultez, en établiſſant deux propoſitions contraires à celles-là, & c'eſt ce que je veux faire dans tout ce Diſcours. Le libertin pretend que c'eſt trop pour un Dieu de deſcendre juſqu'à l'humilité de la Creiche ; & moi je pretens vous

montrer qu'un Dieu venant au Monde en qualité de Sauveur, pour nous delivrer de la cruelle servitude du peché, ne pouvoit aller trop loin, pour executer un projet aussi difficile que celui-là; c'est mon premier point. Le mondain pretend que des humiliations de la Creiche, on tire des consequences trop fortes & des obligations trop dures pour les Chrétiens; & je vous ferai voir que d'un principe si sensible, il n'est point de consequence, que la foi ne puisse tirer, & qu'on ne peut sur cet exemple étendre trop loin les obligations du Christianisme; ce sera le sujet de mon second Point.

Un Dieu Sauveur ne pouvoit trop faire pour reformer le cœur de l'homme.

L'homme ne sauroit trop faire pour suive l'exemple d'un Dieu.

Ce sont, Chrétiens les deux parties de ce Discours: demandons les lumieres au Saint Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

I. Partie.

Ce fut une erreur des Juifs, de s'imaginer que le Meſſie devoit les délivrer de la domination des puiſſances étrangeres : ils avoient des ennemis plus redoutables, & qu'ils craignoient moins ; c'eſt de la tyrannie du peché, que ce Sauveur devoit les affranchir : *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.* Or pour en venir à bout, ce n'étoit pas aſſez d'expier par ſon ſang ſur le Calvaire la malice du peché ; il falloit nous en preſerver encore dans la ſuite, en détruiſant les cauſes qui l'entretiennent ; je veux dire, en renverſant l'empire de nos paſſions, en reprimant la cupidité, l'orgueil, l'avarice, l'amour des plaiſirs, ſources funeſtes de tous nos déreglemens. Voila ce que j'appelle reformer le cœur de l'homme ; & pour executer ce deſſein ſi difficile, je dis qu'un Dieu ne pouvoit trop faire : pourquoi cela ? pour deux raiſons que je vous prie d'écouter, parce qu'elles vont faire toute la preuve de la verité que j'ai avancée. Pre-

Mat. c. 1.

miere raiſon ; la malignité de l'homme demandoit un exemple, qui fuſt à couvert de tout reproche & ſans replique. Seconde raiſon ; l'extremité du mal demandoit un remede extrême & ſans aucun temperament. Examinons ces deux reflexions.

C'eſt une choſe étrange, Chrétiens, que l'homme ne puiſſe ſe rendre aux plus belles veritez, ſi elles ne ſont ſoûtenües par l'exemple. Il verra, ſi vous voulez, l'équité des loix & des maximes de la morale la plus ſevere, il en approuvera la ſageſſe, il en admirera la ſublimité & la grandeur ; mais pour en venir à l'execution, il veut l'exemple dans le legiſlateur, & dans le maître. Il eſt aiſé de faire un plan de Religion, d'en regler les devoirs, d'exhorter au mépris des richeſſes & des honneurs, en declamant contre l'avarice & contre l'orgueil : mais cela ne ſuffit pas ; il faut que ceux qui font ces réglemens, les obſervent les premiers. Or c'eſt par une admirable condeſcendance, que Dieu a voulu lui-même ſuivre cette conduite,

pour reformer le cœur de l'homme. Il a vû que ni la loi naturelle, ni les maximes des ſages profanes, n'avoient pû guerir la playe profonde que le peché nous a faite : il n'a diferé ſi long-tems le miſtere de l'Incarnation, diſent les Peres, quafin de laiſſer aux hommes tout le loiſir de ſe convaincre du beſoin qu'ils avoient d'un Dieu Sauveur ; il vient enfin accomplir l'ouvrage qu'il s'eſt propoſé ; *Heb. c. 1.* *Multifariam multiſque modis olim Deus loquens patribus in Prophetis, noviſſimè diebus iſtis locutus eſt nobis in filio.* Mais pour y réuſſir, il prend une route toute oppoſée à celle que tiennent les maîtres de la ſageſſe mondaine : il commence par faire ce qu'il vient enſeigner, *Act. c. 1.* *Cæpit Jeſus facere & docere.*

Il s'agit de déraciner du cœur de l'homme, l'orgueil, l'avarice, l'atachement aux biens ſenſibles, l'amour des plaiſirs : il ne s'arrête pas à invectiver contre ces paſſions ; que reſtoit-il à dire, aprés ce que les Prophetes & les Sages en ont dit ? une longue experience a fait aſſez connoî-

tre le peu d'efficace qu'ont les sentences & les maximes de la plus belle morale, si elles ne sont animées par les actions. Mais le plus puissant de tous les remedes, MESSIEURS c'est l'exemple d'un Dieu: exemple sans replique, parce qu'il est appuïé du pouvoir, & de la sagesse; deux circonstances qui en font toute la force.

Je dis le pouvoir: car enfin que des hommes vulgaires, qui n'ont pas en main le choix de leur destinée, & qui ne peuvent être grands, déclament contre la grandeur, c'est souvent ou l'esprit de vengeance, ou l'envie qui les fait parler: ils veulent comme s'élever par là au dessus de la condition des Grands mêmes; & leurs invectives ne partent peut-être que du chagrin qu'ils ont, de ne pouvoir posseder des biens, qu'ils estiment dans le cœur. Mais quand on voit le Maître de l'Univers, le Seigneur du Ciel & de la Terre, celui qui fait les Grands, & dont dépendent toutes les Puissances du Monde; qui pouvoit se faire la con-

dition la plus heureuſe ; quand on le voit, dis-je, ſe dépoüiller de ſa grandeur, choiſir un état pauvre, humble, obſcur, & mépriſable ; & qu'en même tems on entend le concert des Anges qui lui font hommage ; que le Ciel par ſon ordre produit une nouvelle étoile, qui annonce ſa naiſſance aux nations les plus reculées ; qu'y a-t'il à repliquer ? n'eſt-il pas evident que ſon choix eſt volontaire ?

Ce n'eſt pas aſſez : il ne falloit pas qu'on pût ſe retrancher ſur le defaut de lumieres, dont l'on accuſe ſouvent ceux qui ne ſçavent pas eſtimer la grandeur ; on les regarde comme des genies bornez, comme des gens ſimples & peu entendus. Mais un Dieu dont la ſageſſe autoriſe tous les ſentimens, un Sauveur qui ſçait diſcerner le bien d'avec le mal, eſt un Juge qu'on ne peut recuſer. La prudence de la chair peut-elle appeller de la Sentence qu'il a portée ? Non, il n'y avoit que vôtre exemple, Seigneur, qui pût faire conclure au Monde, que c'eſt lui

qui se trompe dans le jugement qu'il fait des honneurs & des richesses : c'est le raisonnement de S. Bernard : *Aut mundus errat, aut Christus fallitur*; ou le Monde se trompe, ou Jesus-Christ : Jesus-Christ est la sagesse même, & ne se peut peut tromper ; que s'ensuit-il de là, dit ce Pere, sinon que le monde est dans l'erreur & dans l'illusion ?

Mais un Dieu, me direz-vous, mes chers Auditeurs, pouvoit du moins choisir un état moins miserable, & en rejettant la grandeur, n'étoit-ce pas assez de se reduire à une condition mediocre où il nous eût fait des leçons de moderation ? pourquoi s'abaisser à une misere extrême ? A cela je réponds, MESSIEURS, que l'extremité du mal où nous étions, ne demandoit pas un moindre remede. Je dis l'extremité du mal, soit que l'on considere l'excez où l'homme avoit porté ses passions, soit que l'on fasse reflexion à la corruption generale, qui s'est répanduë sur tous les états.

Par quelle autre voye un Dieu

Sauveur pouvoit-il ramener les eſprits au point de moderation, que demande la raiſon, & la Loy de Dieu ? Vous le ſçavez, Chrétiens, un mal dans les regles de la morale, auſſi-bien que dans celles de la phyſique, veut être gueri par un remede contraire : l'orgueil de l'homme, ſa paſſion pour les biens de la terre étoit ſans meſure : il fallo t leur oppoſer des humiliations, & une pauvreté qui allaſſent aux derniers excez. Tous les temperamens de nos ſages mondains, ne font rien ſur les eſprits : en vain ceux qui ont une fortune aiſée & commode, font paroître de la retenuë : on veut toûjours qu'ils ſe déguiſent & qu'ils diſſimulent ; on ne peut ſe perſuader qu'ils n'aſpirent à rien de plus, tandis qu'on les voit joüir avec plaiſir de ce qu'ils poſſedent ; on les voudroit voir à l'épreuve de ce qu'ils diſent, pour les croire. Mais quand ils en viennent juſqu'à des beſoins réels, juſqu'à manquer du neceſſaire, ſans trouble & ſans inquietude ; alors ils ſont en droit de parler. Il

ne

ne falloit rien moins, Seigneur, pour détromper l'homme; sans cela tout auroit été suspect, & seroit demeuré inutile.

Outre l'excez des passions, la corruption generale qu'elles ont répanduë sur tous les états de la vie, demandoit un remede universel, qui pût servir à tous les hommes. Car remarquez, Chrétiens, que le Fils de Dieu avoit à reformer & les Grands & les petits; la maladie avoit gagné toutes les conditions du Monde. Il ne s'agissoit pas seulement de reprimer le luxe des riches; mais il faloit encore arrêter les plaintes des pauvres: ce n'étoit pas assez de temperer l'autorité des uns, & de moderer leur orgueil; mais il faloit empêcher la rebellion des autres, & les soûmettre aux Puissances legitimes. Il étoit également necessaire d'humilier le savant, & d'édifier le simple; de retenir les heureux dans le devoir, & de consoler les malheureux dans l'affliction.

Or c'est ce que le Fils de Dieu a fait admirablement en ce mistere,

lorſqu'il a embraſſé les humiliations & la pauvreté. Il n'eſt point venu, dit le venerable Béde, pour renverſer l'œconomie de la Providence, & pour détruire la diverſité des états & des conditions de la vie mais il eſt venu changer les eſprits, reformer les cœurs & les réduire dans l'ordre naturel, où ils doivent être; *Néque enim venit immutare conditiones, ſed animas.* Comment Cela ? le voici.

Il humilie les Grands en réprouvant la grandeur, dont il fait voir non ſeulement l'humilité, mais le péril: & c'eſt ce qu'il enſeigne aux Puiſſances de la terre; car enfin, MESSIEURS, quel eſt l'homme dans l'élevation & dans l'éclat, qui ne doive gemir & trembler ſur ſa condition, s'il a un peu de foy, aprés qu'un Dieu s'eſt aneanti ? Mais en même tems il enſeigne aux petits, le reſpect & la ſoûmiſſion qu'ils doivent aux Grands; il obeït aux Princes avant que de naître, dans la ſaiſon la plus rigoureuſe, malgré les fatigues du voyage, les beſoins, la miſere, les neceſſitez de la vie;

exiit edictum à Cæsare Augusto, ut Luc.
escriberetur universus orbis ; c'est c. 2.
pour se soümettre à l'Edit d'Auguste qu'il voulut naistre à Bethléem ; condamnant par là un esprit de révolte, & d'independance, qui se rencontre dans ceux que la Providence a mis au dessous des autres. Il humilie les riches ; en ne leur faisant point porter la nouvelle de sa naissance, comme il le fait à des Bergers, qui gardoient leurs troupeaux aux environs de Bethléem, c'est en leur faveur que l'Ange paroist, c'est à eux qu'il adresse la parole : mais en même temps il inspire aux pauvres l'amour du travail, en choisissant des Bergers qui veilloient la nuit tour à tour sur leurs troupeaux, & non pas des gens vagabons & oisifs ; il leur apprend à souffrir sans murmurer les extrêmes besoins de la vie, en manquant de tout, exposé aux rigueurs de l'hyver, dans une Etable, sur la paille. Il humilie les Docteurs de la Loy, qui sçavoient par les Prophetes le lieu de sa naissance, en ne leur don-

nant aucune part à ce miſtere, en reprouvant la ſcienc qui enfle le cœur, & qui revolte l'eſprit : mais en même temps il conſole la ſimplicité des petits, en leur revelant ces ſecrets admirables, qu'il cache aux ſavans, & en faiſant voir que la docilité du Fidele vaut mieux que la ſcience orgueilleuſe du Philoſophe ; *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli & terræ, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus, & revelaſti ea parvulis.* Il fait trembler les heureux du ſiecle ſur leur état, c'étoit beaucoup ; mais il faloit auſſi penſer aux malheureux, qui ſont le grand nombre : c'eſt à quoi il a pourveu, en leur faiſant ſentir, qu'à quelque extremité de diſgrace qu'ils fuſſent reduits par la Providence, ou par l'injuſtice des hommes, ils avoient dequoi ſe conſoler dans la deſtinée d'un Dieu, reduit à une condition plus miſerable que la leur. Encore une fois, il faloit en venir là, pour répondre à tout, pour aller au devant de tout, ſuppoſé l'ordre du Monde qu'il ne venoit pas

Mat. c. 11.

changer, mais rétablir; *Non enim venit immutare conditiones, sed animas.*

Non, mon Dieu, ce n'est pas trop, & si je l'ose dire, ce n'est pas encore assez : car enfin vous voyez aprés tout ce que vous avez fait, quelle est la fureur de l'homme, pour être riche, grand, heureux sur la terre tout va là, tout se borne là. Je ne parle pas seulement à l'infidele qui ne vous connoît pas, Seigneur, & sur qui ce mistere ne peut faire nul effet; je ne parle pas à l'incredule, qui jusques dans le sein de l'Eglise, est assez malheureux pour avoir perdu la foy : mais je parle à vous, Chrêtien, qui n'estes pas tout-à-fait scandalisé des humiliations de Jesus-Christ, qui l'adorez, qui l'êtes venu chercher avec les Bergers à la Creiche. En a-t'il trop fait pour guerir l'orgueil de l'homme, pour amortir cette insatiable cupidité qui le devore, pour éteindre cette soif outrée des honneurs & des richesses, pour arrêter le cours impetueux de tant de passions violentes qui l'entraînent

Je vous le demande, Peres de famille, qui voyez tous les jours la paix de vos maiſons troublée par les envies, par les haines, & par les querelles, que produit l'attachement aux biens de fortune. Je vous le demande, Juges, qui avez tous les jours entre les mains les differens des Chrêtiens, de ces diſciples de Jeſus-Chriſt pauvre, humilié, & qui voyez fremir autour de vous les paſſions les plus vives, un acharnement opiniaſtre à s'entredéchirer, une fureur aveugle qui met tout en uſage pour ſes intereſts, qui n'épargne ni menſonges, ni parjures, ni artifices, ni fourberies, pour éviter, je ne dis pas la pauvreté, qu'on vient d'adorer dans un Dieu, mais la perte d'un bien ſouvent ſuperflu, toûjours dangereux. Je vous le demande, Grands du Monde, vous qui eſtes à la teſte des affaires, vous dont dépendent les emplois, les graces, les charges, les benefices : Jeſus Chriſt en a-t-il trop fait, pour moderer les empreſſemens & pour arreſter les pourſuites dont vous êtes

tous les jours témoins, vous qui estes, pour ainsi dire, les dépositaires de l'ambition publique ? Combien de fois avez-vous gémi de voir, je ne dis pas le mondain & le courtisan, mais le Chrétien qui se pique le plus de régularité, mais le Prêtre qui sacrifie à un Dieu pauvre, mais le Prédicateur qui condamne en Chaire les honneurs du Siécle, pour suivre avec toute l'ardeur, & la vivacité possible ce qu'il vient de rejetter, de blâmer, & de maudire, comme préjudiciable au salut; le poursuivre, dis-je, sans se ménager, sans rougir de l'affreuse contradiction de ses mœurs & de son état ? Jesus-Christ en a t'il trop fait ? Je vous le demande, Ames saintes, qui retirées du Monde, exposez à la vénération publique la Creiche du Verbe incarné, de ce Dieu pauvre & anéanti; vous, qui remplies, penétrées de ces saints mysteres, tâchez de vivre selon l'esprit de l'Evangile, & non pas selon l'esprit du Siecle : Jesus-Christ encore une fois en a-t'il trop fait, pour vous inspi-

re le mépris des biens de la terre? Ne ſentez-vous jamais l'ambition, & la vanité ſe réveiller juſques dans le fonds de la ſolitude ?

Hé ! que ſeroit-ce donc ! ô mon Dieu, ſi vous aviez paru au Monde couvert de gloire, comblé de richeſſes, élevé ſur le Trône ; ſi vous aviez pris la grandeur en partage ? Combien par ce choix auriez-vous allumé les folles paſſions des hommes ? à quel excez ne ſerions-nous point allez ? Que ſeroit-ce, ſi nous nous pouvions dire à nous-mêmes : le Dieu que j'adore a été grand, riche, puiſſant ; il faut tâcher de le ſuivre ; ſon exemple eſt une Loy ? Le fidele n'auroit-il pas trouvé dans ſon Dieu, auſſi bien que les infideles dans les divinitez de la fable, de quoi autoriſer ſes paſſions les plus criminelles ?

Reconnoiſſez-donc, ô homme, dit ſaint Leon, quelle eſt la profondeur de vos playes, puiſqu'il a falu qu'un Dieu ait mis en œuvre pour les guerir, un remede qui lui a coûté ſi cher ; que dis-je ? puiſque

ce n'eſt pas encore aſſez des humiliations d un Dieu, pour reformer le cœur de l'homme. *Agnoſce, ô homo, quam gravia ſunt vulnera pro quibus neceſſe fuit Chriſtum Dominum vulnerari.* Reconnoiſſez dans vous ce fonds de corruption qu'a produit l'amour propre, le déreglement de vos ſens, l'aveuglement de vôtre eſprit.

Neſciebam, ſanus mihi videbar, dit ſaint Bernard : je ne ſçavois pas ô mon Dieu, juſqu'où alloit ma miſere, Je ne croyois pas être malade au point que je le ſuis ; mais ce miſtere adorable me l'apprend : *Ex magnitudine remedii, periculi mei æſtimo quantitatem* ; la force du remede me fait juger de la violence du mal. Malheur à moy, ſi je me ſcandaliſe des humiliations que mon orgueil vous a attirées. Si c'eſt trop de bonté à un Dieu, de s'être humilié pour moy, ce n'eſt pas trop pour la malignité de mon cœur. C'eſt à moy, Seigneur, que je dois m'en prendre, ſi ma foible raiſon ne peut regarder la grandeur infinie d'un Dieu dans l'humilité de la Creiche : & ce ſe-

roit une ingratitude bien monſtrueuſe, ſi, aprés vous avoir réduit là, j'étois encore aſſez orgüeilleux pour vous méconnoître, vous, mon Dieu, qui me devez être d'autant plus cher, que vous vous êtes plus abaiſſé, pour guérir mon orgüeil & mon amour propre? *Quanto pro me vilior, tanto mihi charior.* Malheur à moi ſi, aprés que les Sages & les Grands du Paganiſme ont reveré ces myſteres de l'homme Dieu, je conſerve un eſprit Judaïque, juſques dans le ſein de l'Egliſe. Je commenceray à eſperer ma gueriſon, ſi je ne rougis point des foibleſſes de mon Dieu, dit Tertullien, *Salvus ſum, ſi non confundor de Deo meo,* ſi je viens à la Creiche avec la ſimplicité des Bergers adorer un Dieu enfant; & ſi non content de l'adorer, je penſe encore à l'imiter: car comme un Dieu ne pouvoit trop faire pour reformer le cœur de l'homme, l'homme de ſon coſté ne peut trop faire pour ſuivre l'exemple d'un Dieu, c'eſt la ſeconde Partie.

II. Partie.

Il y a long-tems que le Monde se plaint de la severité de l'Evangile, sans considerer que Jesus-Christ auteur & consommateur de nôtre foi, s'est réduit lui-même dans un état, qui le met en droit de nous demander tout ce qu'il voudra. J'avoüe que si Dieu dans la gloire eût exigé de l'homme ce détachement entier des choses du Monde, quoiqu'il le pût faire, par le seul droit que lui donne le domaine absolu qu'il a sur toutes ses creatures, le cœur pourroit bien n'être pas docile à des leçons si austeres : mais depuis qu'un Dieu a bien voulu nous en donner lui-même l'exemple, est-il rien de si rude & de si pénible dans l'Evangile, dont nous puissions nous excuser; & que peut repliquer le Chrétien à un Dieu, qui fait plus pour le sauver, qu'il ne lui demande à lui-même pour le salut de son ame.

C'est la doctrine de saint Paul sur la naissance de Jesus-Christ. *Apparuit*, dit cet Apôtre, *humanitas & benignitas salvatoris omnibus homini-*

bus, erudiens nos. La bonté & la condeſcendance du Sauveur pour tous les hommes, a paru, en ce qu'il a bien voulu nous inſtruire lui-même par ſon exemple, *Erudiens nos:* mais à quoi ſe reduiſent les leçons qu'il nous a faites dans ce miſtere? à trois choſes que je vous prie d'écouter. Voilà donc continuë l'Apôtre, ce que l'exemple de Jeſus-Chriſt exige de nous; *Ut abnegantes impietatem & ſæcularia deſideria, ſobriè, & juſtè, & piè vivamus in hoc ſæculo,* c'eſt que renonçant à toute impieté, & à tous les deſirs du ſiecle, nous vivions ſobrement, juſtement & pieuſement dans ce même ſiecle. Trois marques pour connoître ſi nous avons atteint le degré de perfection que l'Evangile exige de nous, & trois devoirs, que nous ne pouvons refuſer à Jeſus-Chriſt humilié dans la Creiche; *Sobriè, & juſtè & piè vivamus in hoc ſæculo.*

1. Tim. 12.

Sobriè, ce premier devoir regle le cœur de l'homme par rapport à lui-même; c'eſt-à-dire, que dans quelque condition que la Providence l'ait

fait naître, pauvre ou riche il ne doit point s'atacher trop aux commoditez de la vie.

Justè, ce second devoir se raporte au prochain ; c'est-à-dire, que l'homme pour acquerir, ou pour conserver les biens de fortune, ne doit faire aucune injustice aux autres.

Piè, ce troisiéme devoir regarde Dieu ; c'est-à-dire, que les choses du Monde ne doivent point détourner l'homme du service de Dieu ; mais qu'au contraire elles doivent l'y conduire, & lui servir pour accomplir l'ouvrage de son salut. Voïons MESSIEURS, si Jesus-Christ dans la Creiche n'a pas droit d'exiger de nous ces trois devois, dés-là que nous faisons profession du Christianisme.

Sobriè vivamus in hoc sæculo. Il s'agit donc, Chrétiens, en premier lieu de moderer l'attachement que vous avez aux biens de la vie : vous savez quelle a été sur cela la severité de l'Eglise, & l'usage des Fideles dans les premiers siecles : on ne se faisoit Chrétien qu'en renonçant,

je ne dis pas en esprit, mais en effet, à ses richesses, qu'on apportoit aux pieds des Apôtres. On a crû long-temps que les Grands ne pouvoient embrasser la Foy sans renoncer à la grandeur, & Tertullien ne pensoit pas que leur condition fût compatible avec l'Evangile. L'Eglise a trouvé un temperament qui adoucit en apparence la dureté de cette abnegation, mais qui au fonds n'est pas d'une pratique plus aisée, comme l'experience le fait assez voir. Quel est ce temperament, MESSIEURS? c'est d'avoir le cœur détaché des richesses de la terre; c'est au milieu de l'opulence, d'être pauvre en esprit, & de croire heureux les pauvres volontaires qui ont renoncé à tout; c'est de ne faire point consister son bonheur dans une prosperité temporelle; de n'envier point la destinée des mondains qui vivent dans le luxe & dans l'abondance; de ne mépriser point les miserables qui sont dénuez des biens du Siecle; de ne se livrer ni au desir d'acquerir ces biens passagers, ni au soin

de les conserver ; de ne s'enfler point d'orgueil, quand on les possede ; de ne s'allarmer point quand on est en danger de les perdre ; de n'être point troublé ni inconsolable, quand on les a perdus. Voilà, MESSIEURS, ce que veut dire l'Apôtre, quand il nous exhorte à vivre sobrement dans le Monde ; il veut que le Chrétien y soit comme un voyageur qui passe, *Tanquam advenas, & peregrinos*, ou comme un mort qui n'est sensible à rien, *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* : voilà la plus douce interpretation qu'on puisse donner à l'Evangile, & cependant elle paroît trop austere aux gens du Monde. 1. Pe. 2. 1. Co. 7.

Or je dis que Jesus-Christ dans sa naissance, est en droit d'exiger de nous ce premier devoir. Car, dites-moy, Chrétiens, pouvez-vous refuser ce détachement d'esprit & de cœur, que demande vôtre Dieu, tandis qu'il est dans un dépoüillement effectif de tous les biens de la terre, & dans un besoin extrême ? sa mere en est reduite à le coucher

dans une Creiche, *Reclinavit eum in præſepio.* Penſez-vous que ce n'eſt pas un Dieu dans la gloire, mais un Dieu ſur la paille qui vous fait cette leçon de dénûment & de pauvreté ? Faites-vous reflexion à l'indécence monſtrueuſe qu'il y a, de vouloir avec ardeur s'élever, s'agrandir, s'enrichir dans la Religion d'un Dieu qui s'eſt privé de tout; de faire dépendre ſa joye & ſon repos, de ce qu'il a reprouvé; d'aſpirer au premier rang, tandis qu'il naît dans l'état le plus mépriſable ? Il vous laiſſe joüir de vos biens; il veut ſeulement moderer l'atachement de vôtre cœur; il veut vous détromper, vous calmer, vous ramener à un juſte temperament, *Sobriè vivamus in hoc ſæculo, &c.* Ah ! ſi vous viviez autrement, Chrétiens, ne devriez-vous pas rougir, de vous voir plus riches, plus heureux, plus honorez, que vôtre Dieu ? quand même il vous auroit promis d'aimer la gloire & les richeſſes, cet exemple ſeul ne devroit il pas vous rendre ces biens odieux ? Non, ce n'eſt ni

Luc. c. 2.

l'abjection, ni la pauvreté, qui devroient faire de la peine à un Chrétien, s'il avoit de la Foy; ce n'est que l'éclat & que l'abondance. Tel a été le sentiment des premiers Fideles: jusques dans les plus hautez dignitez, ils ont gemi sur leur condition, ils ont tremblé sur l'horrible disproportion qu'ils voyoient entre leur état & celui de Jesus-Christ, ils ont aprehendé que leur élevation ne les reprouvât. Vous, Chrétiens, vous regardez l'élevation comme l'unique & le souverain bien, l'humiliation comme un fleau plus terrible que la mort même.

C'est ici que je puis dire que les Ninivites, les Infideles s'éleveront cõtre vous au jugement de Dieu: *Viri Ninivitæ surgent in judicio*; eux chez qui la pauvreté est ignominieuse, & qui la regardent comme une malediction & un châtiment du Ciel dans les principes de leur Religion: eux, dis-je, nous reprocheront les secours que nous avions dans la nôtre, & le mauvais usage que nous en avons fait. Voilà quels ont été vos disciples, di- *Mat. c. 12.*

ront-ils à Jeſus-Chriſt, quelle difference y a-t'il entre eux & nous? ont-ils été moins avares, moins vains, moins orgueilleux, moins paſſionnez pour les richeſſes & pour les honneurs? mais ne l'ont-ils point été plus que nous? nous ſommes-nous ſervis de voyes plus illegitimes, plus baſſes, plus ſordides, plus infames, & plus tiranniques? à quoi les reconnoiſſez-vous pour Chrétiens, ſinon en ce qu'ils ont connu l'Evangile ſans le pratiquer; ſinon en ce qu'ils vous ont inſulté, deshonoré, ſcandaliſé, & qu'ils ont fait douter par leurs mœurs de la verité de leur creance? C'eſt là, Chrêtiens, ce qu'ils auront à nous reprocher: mais nous, qu'aurons-nous à leur répondre ſur l'exemple qu'ils nous produiront? Que répondra le Laïque, ocupé toute ſa vie du ſeul ſoin de ſa fortune? Que répondra l'homme d'Egliſe, ſouvent plus intereſſé & plus mondain que le Laïque? quelle honte lorſque confrontez avec un Dieu humilié, il vous fera voir vos inquietudes, vos allarmes, vos deſirs, vos eſperances,

vos craintes, vos desespoirs, & tous les mouvemens d'un homme apliqué sans relâche à s'élever & à s'agrandir ?

Juste vivamus in hoc sæculo : c'est la seconde leçon que nous fait Jesus-Christ dans la Creiche, suite de la premiere : elle regle nôtre attachement aux biens du siecle, par raport au prochain, en sorte que nous ne lui fassions nulle injustice, pour les acquerir, ou pour les conserver, & que nous soyions disposez à souffrir avec patience celle que nous font les hommes De quelle excuse ou de quel pretexte, Chrêtiens, pourrions-nous nous servir à la vûë du Sauveur nouvellement né ? *In propria venit, & sui eum non receperunt*, il est venu chez-lui & les siens ne l'ont point receu. Maître du Ciel & de la Terre, il a jetté les yeux sur une Nation, qu'il a toûjours distinguée des autres, en faveur de laquelle il a fait des miracles incroïables ; il choisit pour le lieu de sa naissance l'heritage de ses peres ; il fait annoncer sa venuë long-temps auparavant par les Prophetes ; tout

1. Jo. 11

les traits les plus persuasifs, les couleurs les plus fortes, pour peindre l'injure que vous avez reçûe, je ne vous demande point aujourd'hui de moderation. Je vais satisfaire à vos plaintes; j'ai dequoi vous répondre: le siecle est injuste, dites-vous; on n'a nul égard au merite; on vous prefere des concurrens sans naissance, sans habileté, on vous enleve un rang, une charge, un employ, qui vous est dû: je ne veux point là-dessus vous contredire; je pourrois peut-être vous representer que la passion vous aveugle, que nous sommes mauvais Juges en nôtre cause, que le langage que vous parlez est celui de tous les mécontens; mais que n'auriez-vous point à me repliquer, & quand aurois-je épuisé toutes les ressources que l'amour propre vous fourniroit? on a tort, j'y consens, l'injustice est visible, & vôtre ressentiment est raisonnable devant tous les tribunaux du Monde; mais l'est-il à celui de Jesus-Christ? que vous aprend son exemple? manquoit-il de merite, de titres, de raisons pour être reçû? quel-

qu'un devoit-il paſſer devant lui? Attendez à vous venger quand vôtre Dieu aura été vengé; vous aurez alors droit de le faire: *Solutio omnium difficultatum Chriſtus eſt.*

Mais il eſt bien rude me direz-vous, que des proches vous manquent, & que vôtre propre ſang ſe ſoûleve contre vous; ſi c'étoit des étrangers qui travaillaſſent à s'entre-ruïner, cela ſeroit moins odieux. Mais qu'un frere faſſe la guerre à ſa ſœur, que des ſerviteurs ingrats penſent à perdre leur Maître, que des amis vous méconnoiſſent, vous oublient, vous trahiſſent aprés des ſervices ſignalez, voilà une cruelle diſgrace, je l'avoûë: je n'examine point ſi vous vous l'êtes attirée par vôtre mauvaiſe conduite; je veux croire que ce n'eſt point une humeur fâcheuſe, inetereſſée, hautaine, inquiete, ambitieuſe, qui vous a fait allumer le feu de la diviſion; je ne m'en prens point à la negligence que vous aportez à vos affaires temporelles; ie ne vous reproche point une diſſipation continuelle, un ménage ſans ordre, un

jeu excessif : je vous demande seulement que vous jettiez un regard sur le Sauveur qui vient de naître pour vous ; quand vous serez comme lui sur la paille, exposé aux injures de l'air, il sera tems de marquer vôtre ressentiment : encore ne le fait-il pas en cet état. Mais que Jesus Christ dans la Creiche soit tranquille, & que vous éclattiez, non pas dans un besoin extréme (car vous n'en êtes pas là, vous avez encore des ressources) mais pour le moindre interest, pour une preférence legere, pour une marque prétenduë de mépris ou de froideur, pour une parole mal entenduë, ou mal expliquée, pour un devoir omis, pour une visite qui n'a pas été renduë en son tems, pour une grace qu'on a manqué de vous faire ; que vôtre cœur s'enfle, s'aigrisse, s'irrite ; que non-seulement il ne souffre pas l'injustice imaginaire, dont il se tient offensé ; mais qu'il en fasse de veritables ; qu'il se porte à la médisance, à l'envie, à la calomnie, qu'il se déchaine sans mesure, que par une malignité dissimulée il

affecte de tourner en ridicules ceux dont il eſt mal ſatisfait, c'eſt ce qui vous rend inexcuſable devant Dieu. Ne dites plus : il eſt bien difficile de ne s'échaper pas dans ces rencontres. Dites au contraire, quand on croit en Jeſus-Chriſt humilié, quand on adore un Dieu né dans une étable, abandonné des ſiens ſans ſe plaindre, quand on eſt penetré des ſentimens de la Religion, il eſt bien difficile de conſerver cet eſprit d'orgüeil, & il eſt encore plus honteux de s'en faire honneur.

Ah ! MESSIEURS, voilà ce que le Monde ignore, de ſe conſoler dans ſes peines, par les motifs de ſa foy. Je ſçay qu'à la honte du Chriſtianiſme, c'eſt parler une langue étrangere à la pluſpart des Chrêtiens, que de leur propoſer l'exemple de Jeſus-Chriſt ; mais je ſçay auſſi quel avantage en tirent ceux qui veulent bien ſe rendre dociles à ces grandes veritez ; je ſçay que les Fideles auſsi délicats & auſsi ſenſibles que vous, venus aux pieds du Sauveur pour ſe plaindre des violences qu'on leur faiſoit,

ont-

tourné leur imagination contre
-mêmes; ont rougi de leur impa-
ıce, se sont reproché avec aigreur
t foiblesse, ont demandé justice,
pas des offenses qu'ils croyoient
ir receuës, mais de leur trop
nde délicatesse, & que le myste-
que nous celebrons les a forcez
voüer, qu'un homme ne pouvoit
p faire pour suivre l'exemple d'un
:u,
Piè vivamus: troisiéme leçon par
je finis, & qui regle l'homme à
;ard de Dieu. Il ne faut pas que
biens de la vie lui fassent oublier
devoirs de la Religion; que par
age profane & illegitime qu'il en
, il se serve des dons de Dieu
tre Dieu même: Il faut qu'au
ıtraire il raporte tout à l'honneur
Maître dont il a tout receu: c'est
roisiéme chose que Jesus-Christ
ıs a enseigné dans la Creiche.
poüillé de sa grandeur & de sa
ire, il a sacrifié tout à la gloire
son Pere; il veut que les Anges
olient, que c'est à cette intention
il s'est humilié & aneanti; *Glo-*

ria in excelſis Deo. Solide inſtruction pour vous, Chrêtiens : on ne vous ordonne point de renoncer à vos biens ; tous ne ſont pas apellez à ce degré de perfection. On veut ſeulement que vous en faſsiez un ſaint uſage. Qu'ils ne ſervent pas à entretenir le luxe, la vanité, l'orgueil, la molleſſe, le jeu, la débauche. On veut que les pauvres, que l'Autel, que l'Egliſe s'aperçoivent que vous êtes riches ; *Locuplete fare egentes*, dit ſaint Jean Chryſoſtome. Sentiment Chrêtien, ſi vous faites ſervir tous ces avantages à la gloire de Dieu. Mais étrange renverſement ! le Siecle au contraire fait ſervir la vertu à l'interêt, comme l'Apôtre s'en plaint au ſujet de certaines perſonnes de ſon tems, qui faiſoient un trafic honteux de la piété : *Exiſtimantes quæſtum eſſe pietatem.* On connoit la devotion par les fruits qu'elle produit, non pas dans la vie éternelle, mais dans celle-ci ; on entre dans toutes les bonnes œuvres d'une Ville, on fait du bruit dans les plus ſaintes aſſemblées, on exhor-

, on prêche, on agit, on intri-
ue même, en un mot, on a du
le pour la Religion, autant qu'on
trouve son compte : mais dés
u'on n'est plus soûtenu de cette
perance, que les services qu'on
nd ne sont connus que de Dieu,
ui ne sont plus éclairez de l'œil
ui animoit, qu'on n'en reçoit pas
ne récompense presente, on éclat-
, on murmure, on se lasse, on se
tire, & on en vient quelquefois
jusqu'à un repentir honteux des a-
ances qu'on a faites pour le service
e Dieu.

Ah ! Chrétiens, aprenons aujour-
'hui jusqu'où doit aller nôtre zéle :
eureux si le Seigneur veut bien re-
evoir nos biens, agréer nos travaux;
c trop bien payez de nos peines, si
ous pouvons honorer Dieu de nôtre
ibstance, comme parle l'Ecriture ;
Honora Deum de tua substantia. Passe
: Ciel que vous sortiez d'ici pene- *Prov.*
rez de ces grandes veritez, & qu'à *9.*
exemple des Bergers vous retour-
iez de la Creiche du Sauveur en vos
faisons, loüant, & glorifiant Dieu

des inſtructions ſalutaires qu'il vous donne dans ce miſtere de ſalut: *Reverſi ſunt Paſtores glorificantes & laudantes Deum in omnibus quæ audierant.* Luc. 2
Faſſe le Ciel encore que vous penſiez à metre en pratique tout ce que vous venez d'aprendre d'un Maître ſi éclairé; afin qu'aprés avoir ſuivi l'exemple de Jeſus-Chriſt pendant la vie dans les humiliations, vous meritiez de le voir dans la gloire, pendant toute l'éternité, &c.

SERMON
SUR
LA FESTE
DE
PASQUES.

t cùm transisset Sabbatum ? Maria Magdalene, & Maria Jacobi, & Salome, emerunt aromata, ut venientes ungerent Jesum,

Lorsque le jour du Sabbat fut passé, Marie Madelaine, & Marie mere de Jaques & Salomé, acheterent des parfums pour venir embaumer Jesus. En S. Marc, ch. 16.

SOUFFREZ, MESSIEURS, que je vous propose aujourd huy pour modele la pieté exemplaire de Madelaine qui vient au Tombeau

de Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt pas tant de la Reſurrection du Fils de Dieu que j'entreprens de vous entretenir, que de l'eſprit avec lequel nous devons enviſager ce myſtere. La pluſpart de vous ſe ſont aprochez ce matin du Sacrement adorable de nos Autels, & je ne doute pas même que pluſieurs n'ayent eu le bon-heur de Magdelaine, qui trouva enfin Jeſus: mais ſi quelques uns ont été moins heureux; c'eſt qu'ils n'ont pas cherché le Seigneur avec le même eſprit qu'elle. Ainſi, Chrétiens, étudiez dans l'exemple que je vous propoſe les qualitez d'une converſion ſincere, & reconnoiſſez-y les défauts de la vôtre. Trois caracteres marquent le deſir que Magdelaine a de trouver le Sauveur du Monde, & j'en vais faire les trois parties de mon diſcours. La promptitude, qui lui fait pour cela prévenir le lever du Soleil, *Valdè manè diluculò.* L'inquietude, avec laquelle elle agit, *Quis revolvet nobis lapidem*; qui nous levera la pierre? Le courage, qui la rend intrepide juſqu'à tout

ſer pour enlever ce ſaint dépoſt ; *Et go cum tollam.* Jugeons par la conduite de Magdelaine, qui merita de voir la premiere Jeſus-Chriſt reſſuſcité, jugeons, dis-je, des converſions qui ſe font à Pâques. Mais auparavant implorons le ſecours du ſaint Eſprit par l'entremiſe de Marie. *Regina cæli.*

I. Partie.

Je dis que le deſir de recevoir Jesus-Christ, inſpira à Magdelaine une ſainte impatience, qui la rendit prompte à le chercher. La ſimple Expoſition de l'Evangile en eſt une preuve ſenſible. *Et cum tranſiſſet Sabbatum ;* elle eut bien de la peine à laiſſer paſſer le jour du Sabbat, jour conſacré au repos par un devoir indiſpenſable. Il fallut toute l'autorité de la Loy pour temperer ſon ardeur, & pour arrêter ſon zéle ; *Sabbato quidem ſiluerunt ſecundùm mandatum.* Encor ne pût-elle empêcher pendant le repos de ſa retraitte de préparer des parfums, afin d'embaumer le corps de Jeſus-Chriſt ſelon la coûtume des Juifs : *Paraverunt Aromata,*

ut venientes ungerent Iesum. A peine le jour du Sabbat expire, qu'elle se met en chemin ; *Valdè manè :* elle n'atend pas même la premiere lueur de l'Aurore ; son zele lui sert de guide au travers des tenebres de la nuit, *Cùm adhuc tenebræ essent :* & sans écouter ni la delicatesse, ni la timidité si naturelle à son sexe, elle se rend au Tombeau de Jesus-Christ, avant qu'aucun Apôtre y parût ; *Cucurrit ergo & venit.* Peut-on marquer plus d'empressement & plus de vivacité à s'aquiter d'un devoir si saint & si religieux ?

Voilà, MESSIEURS ? ce que demande la grace ; un cœur prompt à suivre l'attrait, dont elle le prévient. Loin d'ici ces esprits incertains & irresolus, qui balancent toûjours sur leur conversion. Quand on doute en matiere de foy, on ne croit pas : quand on delibere en matiere de penitence, on ne se convertit pas. A la verité il faut du temps & des années, pour parvenir à la perfection & au comble des vertus Chrêtiennes ; mais la conversion du

œur est l'ouvrage de l'heureux mo-
ient où l'esprit saint éclaire l'ame tout
coup, & lance un trait vif, qui perce,
ui blesse & qui atendrit: un moment
lus tard, de penitent que vous alliez
tre, vous devenez un pecheur endur-
i. Et cela est bien plus vrai au regard
es gens du monde, que des autres.
Car en quel temps, MESSIEURS,
oulez-vous que la grace trouve ac-
ez dans vôtre cœur ? Tandis qu'il
st occupé du plaisir, possedé de
'ambition, dominé par la passion
le l'interêts, enivré de l'amour du
iecle, que peut-elle faire autre cho-
e pour vôtre salut, que de ména-
;er certains momens à l'occasion
l'un évenement tragique, d'une dis-
;race éclatante, d'une mort impre-
'euë, ou du moins dans un temps
›rivilegié, comme celui de Pâques ?
Si donc alors au lieu de profiter de
:ette heureuse conjoncture, vous dé-
iberez, vous balancez, si contens
le ressentir quelque envie de vous
:onvertir, vous vous en tenez à ces
demi volontez, qui ne servent qu'à
›ous endormir dans le sommeil du

peché, & qu'avec cela vous vous flattiez de chercher Dieu ſincerement; c'eſt, MESSIEURS, une illuſion & un aveuglement déplorable.

Je voudrois, dites-vous me convertir; je voudrois être meilleur que je ne ſuis, plus reglé dans mes devoirs de Chrétien; il y faut penſer, il n'y a que cela de ſolide dans la vie. Quandon a fait de ſemblables reflexions en approchant à Pâques des ſaints miſteres, on eſt content de ſoi-même, & cependant qu'avez-vous conclu? Qu'eſt-ce à dire je voudrois me convertir? C'eſt à dire, je ne veux pas encore le faire: car remarquez, Chrêtiens; que ces volontez imparfaites renferment toûjours une condition ſecrette, qui les empêche de paſſer au preſent, & de dire, je veux. C'eſt à dire, je voudrois penſer à mon ſalut; ſi je n'aimois mieux mon plaiſir; ſi je n'étois plus attaché au monde qu'à Dieu, ſi je ne preferois ma ſatisfaction à mon devoir. C'eſt à dire, je vois bien que je ne ſuis pas

lans l'ordre, qu'il faudroit changer & ſuivre le parti de la vertu ; j'y ſens même du penchant & de l'attrait ; mais je ne puis me reſoudre à donner autre choſe à mon ſalut, que ces deſirs vains & ſteriles.

Qu'eſt-ce à dire, je voudrois me convertir ? C'eſt à dire, mon Dieu, vous le voulez, & moi je ne le veux pas ; vous m'invitez à retourner à vous, & moy je ne puis me reſoudre à me mettre entre vos mains ; vous me cherchez, & moi je vous fuis ; vous me preſſez, vous me ſolicitez, & moy je reſiſte, & je me défens ; vous m'appellez, & je tâche de n'entendre pas ; vous me découvrez toute l'horreur du vice, & toute la beauté de la vertu ; je me contente de n'en pas diſconvenir, & de vivre à l'ordinaire ; plus vous me preſſez, plus je m'obſtine, plus je m'enlurgis.

Qu'eſt-ce à dire, je voudrois mieux vivre ? C'eſt à dire, mon Dieu, vous ne troublez dans la joüiſſance de mes plaiſirs ; je vois bien qu'il n'y a point de ſalut pour moi, tandis que

je reſiſterai à vos graces : mais pour calmer ma conſcience, qui me trouble, & qui me tiranniſe, je ſuis bien aiſe de me flater encore de quelque inclination qui me reſte pour la vertu ; je me raſſure ſur ce que je crois avoir encore le cœur ſuſceptible des impreſſions de la grace, & ie me ſers de vôtre grace même pour vivre tranquillement dans mes déſordres. C'eſt à dire que voici le temps où il faut approcher des ſaints miſteres : tant que j'ai pû reculer je l'ay fait ; aujourd'hui ie ne puis m'en diſpenſer avec bienſéance ; il faut donc le faire : de quitter mon peché, ie ſens bien que ie ne le veux pas ? de recevoir mon Dieu & mon Juge en peché mortel, ie ne ſuis pas encore aſſez abandonné, pour ne reſſentir pas l'horreur d'un ſacrilege : que me reſte-t'il pour mettre à couvert ma conſcience, & mon peché ? c'eſt de me flater de ces demi-volontez, de ces complaiſances infructueuſes ; c'eſt de dire ie voudrois me convertir, il faudroit mieux vivre.

Ah ! Chrêtiens, quel plaiſir prenez vous à vous tromper ? Combien y a-t'il d'années que vous dites, ie voudrois, ſans en venir iamais iuſqu'à dire, ie veux ? & qu'en a-t'il été par le paſſé ? n'avez-vous pas toûjours vécu de la même ſorte ; & qu'en ſera-t'il à l'avenir, tandis que vous direz, ie voudrois? les demons & les damnez le voudroient auſſi, en ſont-ils meilleurs ? Voilà cependant ce qui vous raſſure. Qu'il arrive dans le Monde une mort impreveuë ſans confeſſion, ie vois les parens & les amis du deffunt ſe conſoler ſur ce qu'il témoignoit, dit-on, depuis un temps quelque envie de ſe mettre à la devotion ; il avoit deſſein de ſe retirer & de penſer à ſon ſalut ; il le diſoit encore il y a peu de iours : cela vous fait bien eſperer : & moy, MESSIEURS, cela me fait trembler pour luy. Car qu'eſt ce à dire, il vouloit ; c'eſt à dire, que Dieu qui voyoit la fin prochaine, a fait un dernier effort en ſa faveur, le flambeau de la grace, qui alloit expirer pour lui, a ietté une

derniere lueur ; il s'eſt contenté d'entr'ouvrir les yeux & de les fermer auſſi-tôt à la lumiere ; ce ſujet pretendu d'eſperance que vous avez, a peut-être été le ſujet capital de ſa condamnation au jugement de Dieu. Vous vouliez, lui dira Dieu, vous convertir ? Il n'en eſt rien ; c'eſt moi qui le voulois ; vous avez pris ma grace pour un mouvement qui partoit de vous. Rendez-m'en compte ; me ſuis-je contenté de dire, je voudrois ſauver l'homme, je voudrois verſer mon ſang pour lui ? où en ſeroit l'ouvrage de la Redemption ? non ſans doute : mais j'ai dit, je le veux, & je le veux malgré la repugnance que m'inſpire l'horreur du ſuplice ; c'eſt ce qui s'apelle vouloir : vous, lâche Chrétien, vous n'avez pû prendre le moindre empire ſur vos ſens ; toûjours je voudrois, & iamais ie le veux ; ie voudrois auſſi preſentement vous ſauver, mais ie ne le veux pas. Voilà la iuſte conduite de Dieu à l'égard des mondains qui ſe flatent d'une volonté chimerique de ſe convertir.

II. PARTIE.

J'ay dit en ſecond lieu, que la marque d'un deſir ſincere étoit l'inquietude & l'empreſſement. Cela paroît dans Magdelaine : il ſemble que l'Evangile ait pris plaiſir à nous la peindre avec les couleurs les plus vives pour nôtre inſtruction. A peine eſt-elle ſortie du logis, que ſa premiere reflexion eſt de penſer, à qui pourroit lever la pierre, qui couvroit le Sepulchre de Jeſus-Chriſt ; *Quis revolvet nobis lapidem ab oſtio monumenti ?* car elle avoit pris ſoin le jour de ſa ſepulture d'obſerver l'endroit où on l'avoit inhumé, dans le deſſein de venir lui rendre ſes derniers devoirs : *Maria autem Magdalene, & Maria Joſeph, aſpiciebant ubi poneretur.* Ce n'eſt pas pour venir luy rendre des devoirs d'éclat par une vaine reconnoiſſance pour la perſonne du monde, à qui elle étoit la plus obligée ; c'eſt par une ſainte impatience de le revoir : car dés qu'elle eut aperçu que la tombe étoit ouverte, & que ſon Maître étoit absent, les larmes lui vinrent aux yeux:

Marc c. 16.

Ibid c. 15.

Jo. 20 *Stabat ad monumentum foris plorans.* Elle ne ſe tient pas aſſiſe, & dans une poſture tranquille, mais debout, ſans ſe donner de repos, *Stabat.* Elle ne va pas entretenir ſa réverie dans les allées les plus ſolitaires du jardin : ſon inquietude ne luy permet pas de s'écarter du Sepulchre : elle y demeure, & n'en détourne pas ſeulement la veuë, dans l'eſperance d'y trouver quelques reſte du précieux dépôt qu'elle regrette : *Stabat ad monumentum foris.* Les Apôtres venus auſſi bien qu'elle, ne trouvant pas le corps du Fils de Dieu, s'en retournerent chez eux, *Abierunt ad*
Ibid. *ſemetipſos.* C'étoit aſſez pour eux, dit ſaint Auguſtin : mais ce n'étoit pas aſſez pour un cœur auſſi touché que celui de Magdelaine, *Sed amanti non erat ſatis.* Elle demeure ſeule, & s'obſtine à le chercher : elle le veut trouver dans le lieu même où il n'eſt pas. Elle a déia regardé pluſieurs fois, mais elle croit toûjours s'eſtre trompée : elle revient, elle ſe baiſſe pour examiner de plus prés, elle devore des yeux ce reduit

bſcur, rien n'échape à ſa diligence. *nclinavit ſe & proſpexit.* Enfin deux nges paroiſſent revêtus de lumiere; ure autre que Magdelaine euſt is le change, & ſe fût laiſſé ébloüir cet éclat; mais rien ne peut lui nir la place du Dieu qu'elle a per-. *Mulier quid ploras?* Femme, i dirent-ils, qu'avez-vous à pleu-r; que cherchez-vous? Ah! pour-oy je pleure; quand vous ſçau-z quel eſt le ſujet de mes larmes, us avoüerez que je ſuis la perſon-du monde la plus malheureuſe, qu'on doit eſtre inconſolable rés la perte que j'ay faite: *Quia erunt Dominum meum, & neſcio ubi uerunt eum*; c'eſt parce qu'on m'a evé mon Sauveur, & dans ſa ſonne ma joye, ma vie mon repos n treſor, & je ne ſçai plus où le rcher,

Ainſi parle une ame vrayement chée du deſir de trouver Dieu. qui comptoit pour rien de per-la grace, commence à éprouver ſaintes inquietudes ſur l'état de onſcience; elle s'étonne qu'on

puiſſe vivre ſans être bien avec Dieu ; elle s'aperçoit que le commerce du monde, qu'une vie de plaiſirs, qu'un enchaînement d'occupations continuelles, que l'embarras des affaires, que l'entêtement d'une paſſion qu'elle a voulu contenter, & qui a épuiſé tous ſes ſoins, enfin qu'une ardeur ſans relâche pour s'enrichir, lui a fait oublier Dieu, & l'a jetté dans une aſſoupiſſement mortel ſur l'affaire de ſon ſalut ; elle éclatte alors en des regrets vifs & ſenſibles : *Tulerunt Dominum meum, & neſcio ubi poſuerunt eum* ; helas ! i'ay vécu comme s'il n'y avoit point de Dieu pour moy ; n'y a-t'il plus de retour à l'état heureux, où ie me ſuis veûë autrefois ſi bien avec lui ? *Recedite à me, amarè flebo.* Retirez vous de moy, vains amuſemens, plaiſirs frivoles, affaires chimériques, diſparoiſſez devant la grande affaire de mon ſalut ; c'eſt bien aſſez que vous ayez troublé mon repos ; laiſſez-moy regretter à loiſir une perte que les larmes ſeules peuvent reparer ; *Recedite à me*

Ioan. 20.

marè flebo. Elle ne cherche plus un Confeſſeur facile, indulgent, pour paſſer la Fête de Pâques, & pour étourdir ſa conſcience; les plus habiles ne lui paroiſſent pas l'être trop pour lever cette pierre dont le poids inſuportable lui péſe ſur le cœur.

Quis revolvet nobis lapidem? Où trouverai-je un homme de Dieu qui puiſſe amollir la dureté de mon cœur? Elle ne ſe contente plus comme autrefois d'un examen leger & ſuperficiel; elle examine avec ſoin les replis les plus ſecrets de ſa conſcience: elle ne ſe pardonne rien: *Inclinavit ſe, & roſpexit:* & nous avons quelquefois la conſolation de voir ces pécheurs auparavant endurcis, avoir enſuite des délicateſſes de conſcience qu'on ne voit pas dans les juſtes, entrer dans une ſainte inquietude ſur l'état present de leur ame, n'être jamais ſatisfaits d'eux-mêmes, s'imaginer toûjours ne s'être point aſſez expliqué, avoir point aſſez regretté les deſordres de leur vie paſſée, n'avoir point pris aſſez de meſures pour ſe précautionner contre l'avenir.

Quelque nouveau que paroiſſe ce langage aux gens du Monde, la grace trouve bien le ſecret de le faire entendre aux plus mondains. Il eſt rare de voir des converſions ſinceres de perſonnes engagées dans de grands deſordres, & ſur tout dans des pechez d'habitude, ſans que les commencemens ſoient accompagnez de ces agitations & de ces troubles ſalutaires : on ne ſe dégage qu'avec peine des liens qui ſerrent ſi étroitement ; & c'eſt ce qui donne lieu aux actes heroïques de contrition, à quoi je reconnois le caractere des vrais penitens.

Ouï, MESSIEURS, à peine oſerois-je vous déclarer ici quel eſt le veritable eſprit de la penitence, ſelon l'Ecriture & les Peres de l'Egliſe ; je crains de ſcandaliſer les ames timorées, & de les jetter dans des ſcrupules qui ne leur conviennent pas : mais je crains en même temps de donner aux pecheurs endurcis une occaſion de railler. Souffrez, Chrétiens, qu'aprés avoir pris les précautions neceſſaires, je m'explique ſur

ıe matiere ſi importante. J'avouë
ɔnc d'abord, & il eſt vray, que
:ſſentiel de la contrition conſiſte
ıns un amour de preference qui
:tache le cœur du peché, & je con-
ens avec vous que cet amour peut
re ſans aucune ſenſibilité : mais
qui me fait trembler, c'eſt que
ut ce que je vois de penitences au-
rıſées de l'Ecriture tant de l'an-
en que du nouveau Teſtament,
utes celles que l'Egliſe a canoni-
es depuis dans les Saints, ſe font
ntir dans le fonds du cœur, ſe pro-
ıiſent au dehors par des marques
nſibles, ſont même accompagnées
: ſoupirs, de gemiſſemens & de
rmes. Je vois l'eſprit Saint par
ut uniforme exciter cette contri-
ɔn douloureuſe ; Manaſſez revient
Dieu avec des termes qui mar-
ıent un cœur briſé & attendri ;
avid eſt ſi penetré de douleur qu'il
ıigne ſa couche de ſes larmes ; Eze-
ias en pleurs répand ſon ame de-
nt Dieu ; le Prince de Ninive pa-
ît à la teſte de ſa Cour ſous la
ndre & ſous le cilice ; tout le peu-

ple au retour de la captivité interrompt la lecture de la Loy par ſes gemiſſemens & par ſes pleurs, juſques-là que les Levites ſont obligez d'aller de rang en rang pour appaiſer les cris, & pour arrêter le cours des larmes. *Nolite flere.* Saint Pierre
2. Iſd c. 8. pleure amerement ſon peché ; le Publicain contrit ſe frappe la poitrine au bas du Temple, & n'oſe lever les yeux ; Magdelaine aux pieds du Sauveur du Monde les arroſe de ſes larmes ; je ne vois nulle part aucune douleur tranquille. Je vois cet eſprit regner long-temps dans la primitive Egliſe, ces differentes claſſes de penitens proſternez au veſtibule du Temple, ces Solitaires qui paſſoient leur vie dans les larmes, ces Penitens ſi touchez dont ſaint Jean Climaque nous fait la peinture. Tout cela n'eſt plus, & il ſemble aujourd'hui que ce ſoit une chimere : on voit aſſez de Confeſſions ; mais on ne voit preſque plus de contrition, ou s'il échappe quelque larme aux pecheurs, ils ſe croyent tout d'un coup des Saints, & au lieu de s'oc-

uper à pleurer les pechez de leur vie
aſſée, ils oublient bien-tôt ce qu'ils
nt été. Mais d'où vient que cette
ource de larmes a tari dans l'Egliſe?
commet-on moins de pechez qu'au-
efois? je vous le demande, MES-
IEURS? interrogez vôtre conſcien-
; faites-vous juſtice à vous même,
el m'écoute inſenſible & tranquille,
ui ſçait ce qui en eſt, & qui ſe ſent
ut-être coupable d'une infinité de
chez; dont un ſeul auroit ſuffi à
s vrais penitens pour pleurer toute
ur vie; *Juſto ſatis eſt peccaſſe ſemel fletus æternos.* Et cependant nous
yons tous les jours des pecheurs
ce caractere, approcher du Sacre-
nt de Penitence ſans douleur; voilà
qui fait la peine & l'embarras d'un
nfeſſeur à qui il reſte un peu de
e.

Non, Chrétiens, ce ne ſont point
jours les deſordres d'une vie cri-
elle qui jettent les miniſtres de
is Chriſt en ces cruelles perple-
z qui rendent le miniſtere ſi pe-
le & ſi dangereux. Vos pechez
nt-ils plus nombreux que les

grains de ſable qui ſont ſur les bords de la Mer, & plus atroces que ce que l'enfer a produit de plus noir & de plus malin, toute la foibleſſe de l'homme nous eſt connuë, & trem-blans pour nous-mêmes nous ſom-mes touchez de compaſſion pour vous. Nous connoiſſons auſſi toute l'étenduë de la miſericorde infinie du Maître dont nous ſommes les mi-niſtres; nous ſçavons que rien ne la peut épuiſer: mais ce qui nous affli-ge, c'eſt de voir ces pecheurs abo-minables devant Dieu, reciter tant d'excez honteux comme une hiſtoire indifferente, qui ne les regarde pas; c'eſt de voir des malades tout cou-verts de playes, & de playes mortel-les, qui ne ſe ſentent pas eux-mê-mes; c'eſt de nous voir mediateurs entre Dieu que nous avons à venger, & ces coupables qui ne ſont point touchez, & de ne pouvoir leur ac-corder la grace de l'abſolution ſans trahir les intereſts de noſtre Maiſtre, & ſans les renvoyer eux-mêmes plus criminels qu'ils n'eſtoient venus à nous.

Ah!

Ah ! s'il ne tenoit qu'à gemir devant Dieu pour vous, & qu'à donner des larmes, en pourroit-on refuſer à un ſi deplorable endurciſſement ? on trouveroit encore dans la Loy de grace des Preſtres auſſi zelez que ceux de l'ancienne Loy, qui entre le Veſtibule & l'Autel pleureroient les pechez du peuple : mais Dieu veut, & il eſt juſte, que celuy qui a commis le peché ſoit celui qui le pleure. On tâche donc d'entrer dans ce cœur inacceſſible à tous les motifs de la Foy ; on lui met devant les yeux tantôt la juſtice inexorable d'un Juge preſt à les punir, tantôt la miſericorde infinie d'un Sauveur qui lui tend les bras ; on tâche de le réveiller par la crainte & par l'eſperance : car d'oſer luy propoſer un Dieu infiniment aimable par lui-même, helas ! c'eſt un langage inconnu pour lui. Mais nous cherchons inutilement par où faire entrer dans ce cœur des ſentimens douloureux ; il penſe à nous ſurprendre, tandis que nous penſons à le ſauver ; & je ne ſçais ſi dans le fonds il n'a point plus de

dépit d'être contraint de s'accuſer de ſes pechez, qu'il n'a de regret de les avoir commis. Ah ! Meſſieurs, qu'une douleur vive & ſenſible s'explique bien autrement ! Tout parle dans un penitent touché de repentir ; ſes yeux baiſſez, d'où les larmes coulent quelquefois malgré lui, un viſage morne & confus, l'air, le maintien, le ton de la voix, certains termes, qui laiſſent voir la haine qu'il a pour lui-même & pour ſon peché, tout parle dans lui le langage de la Penitence. Ah ! c'eſt alors que ſeûrs de nôtre miniſtere, contens de voir nôtre Dieu vengé, nous ne comptons plus des fautes que nous voyons effacées par les larmes ; nous répandons avec profuſion les treſors de la grace, ſans craindre d'être accuſez de diſſipation, & deſavoüez de nôtre Maître : *Cum intueor flentem*, dit ſaint Cyprien, *ſentio ignoſcentem.* Quand je vois le pecheur fondre en larmes, je ſens que Dieu lui pardonne ſes pechez.

Mais ces larmes, direz vous, ſont ſouvent des effets du temperament,

ont on n'eſt pas le maître. Abus ; hrétiens ; la douleur a ſon langage part, qui ſe fait entendre dans tous s hommes ; ceux qui ne ſont pas une complexion ſi tendre, & qui e pleurent jamais, ne ſont ſouvent ue plus ſuſceptibles d'une contrition mere ; ils ont le cœur ſerré, preſſé e douleur. Et c'eſt ici, Chrétiens, ue vous devez rougir ſur l'inſenſi- ilité du voſtre : vous ſçavez quels ranſports ont accompagné le peché ; ous n'avez pas oublié ces folles lan- ueurs, & ſi je l'oſe dire, ces extaſes e joye, à la veuë de l'objet que ous aimiez, ces inquietudes & ces roubles pendant ſon abſence : voilà le quoi vôtre Dieu eſt jaloux : vous etournez à lui avec indifference & ıvec froideur ; vous voulez qu'il s'en contente ; vous en eſtes-vous con- tentez dans le peché ? Non, je n'en croirai point à voſtre dureté, tan- dis que je vous verrai le cœur ſenſi- ble, l'ame paſſionnée. A qui donc m'en prendrai-je, ô mon Dieu, de ne voir plus ce don de larmes parmi les fideles ? ſera-ce à vous ? hé quoi !

Seigneur, ſeriez-vous devenus moins aimable, que vous l'étiez alors ; & n'étes-vous pas auſſi bien nôtre Dieu que vous étiez le Dieu de nos Peres ?

III. Partie.

J'ay dit en troiſiéme lieu, que la marque d'un deſir ſincere eſt le courage, qui fait qu'on oſe tout pour recouvrer la grace qu'on a perduë. Ce dernier trait paroît encore dans le zele de Magdelaine. Tandis qu'éplorée, comme nous l'avons vûë au Tombeau de Jeſus-Chriſt, elle ſe livre a ſon inquietude, le Fils de Dieu ſe preſente à elle ſous la figure d'un Jardinier ; ſa douleur lui inſpire du reſpect au delà de ce qu'on en doit aux perſonnes de cette condition, peut-être pour l'engager à lui mettre entre les mains le depôt ſacré qu'elle cherche. *Domine, ſi tu ſuſtuliſti eum, dicito mihi ubi poſuiſti eum* ; Seigneur, lui dit-elle, ſi vous l'avez enlevé, de grace enſeignez-moy où vous l'avez mis. Mais Magdelaine de qui parlez-vous ? *eum* : quel eſt le nom de celui que vous cherchez ?

Ioan. c. 20.

ſemble que tout le monde en ait
: cœur auſſi rempli que vous ; ah !
:oyez moi , peu de gens penſent à
:lui que vous cherchez ; mais que
ous ſervira de voir où on l'a tranſ-
orté ? que voulez-vous faire: *Et ego*
um tollam. Je veux dit elle, m'em-
arer de ce depôt ſacré ; je veux le
ettre en lieu de ſeureté, & ne
'expoſer plus à le perdre ; je veux
ncore arroſer de mes larmes ces
ieds ſacrez , où j'ay trouvé la re-
iſſion de mes pechez ; je veux con-
:mpler à loiſir cette bouche divine ,
ont tant d'Oracles ſont ſortis , &
ui m'a rendu la vie en prononçant
: Sentence de mon abſolution , *Et*
go eum tollam. Mais penſez-vous
ien à ce que vous dites ? Vous êtes
:ule , une femme foible , ſans ſe-
ours ; & vous eſperez au travers des
:ardes , contre la deffenſe de Pilate ,
nlever un corps du ſein du tom-
eau , des mains de la mort même ?
Et ego eum tollam : ouï , je l'emporte-
ai. Ayez ſeulement ſoin de me con-
:uire au lieu où il eſt, & repoſez-vous
lu reſte ſur moi ; je ne crains ni la

garde des Juifs, ni les tenebres de la nuit, ni la foibleſſe de mon ſexe ; je ne crains point de perdre la vie aprés avoir perdu mon Sauveur, & je ne connois rien d impoſſible pour le retrouver ; *Et ego eum tollam.*

Voilà, MESSIEURS, l'image naturelle d'une ame touchée de Dieu. Quand elle a pris le parti de le ſervir, elle le cherche à quelque prix que ce puiſſe être : le monde, la chair & le demon lui paroiſſent alors des ennemis foibles ; & cette ame timide ; qui craignoit tout auparavant, devient intrepide ; & s'étonne elle-même de la grandeur de ſon courage. Mais pourrez-vous rompre ce commerce qui vous étoit ſi agreable, que l habitude vous avoit rendu comme neceſſaire, & ſans lequel la vie vous paroiſſoit amere & plus dure que la mort ? *Et ego eum tollam.* Ah! C'eſt tout de bon que je le veux rompre : je ſens expirer cet amour profane ; un feu plus pur & plus ſaint embraſe mon cœur ; il eſt temps d'aimer le ſeul objet qui le merite, & de renoncer à l'idole que j'ai miſe en

ſa place ; *Et ego ëum tollam.* Mais pourrez vous vous aſſujettir au joug de la Loy, qui vous ſembloit ſi peſant ; aux jeuſnes de l'Egliſe, dont vous vous jugiez incapable par la delicateſſe de vôtre complexion ? pourrez-vous ſoûtenir la longueur des prieres, du ſervice D vin ; pratiquer les devoirs du Chrêtien ; rendre ce bien, dont la reſtitution peut incommoder vos affaires ; lever le ſcandale, en voyant le parent, l'ami avec lequel vous êtes broüillé depuis ſi longtems ? Pourrez-vous chaque jours porter vôtre croix, comme le Fils de Dieu nous l'ordonne ? *Et ego eum tollam.* Ne jugez point de moi par le paſſé, c'eſt tout de bon que je veux être à Dieu, je ne vois rien qui ſoit au deſſus de l'amour que je ſens ; c'eſt à vous à m'impoſer tout ce qu'il vous plaira ; n'ayez égard qu'à un ſeul article, que je recouvre au plûtôt la grace que j'ay perduë ; il y a trop longtems que je ſuis eſclave du monde, & que je n'oſe ſuivre le deſir que Dieu m'a donné de le ſervir ; que je ne ſorte point d'ici que je ne

ſois reconcilié avec lui, & aſſeuré de ma grace : *Et ego eum tollam.* Mais quelle apparence de ſoutenir ce caractere dans le Monde, vous qui vous êtes fait une loi de lui plaire ? Non, le Monde ne m'eſt plus rien ? j'en reconnois la vanité : mais quand je voudrois encore lui plaire, le Monde tout corrompu qu'il eſt, ne reſpecte-t'il pas la vertu ? Si je pretendois allier la devotion avec le Monde ; aprocher des ſaints Miſteres, & paſſer le jour & la nuit au jeu ; aimer mes aiſes, & rechercher toutes les commoditez de la vie ; eſtre plus delicat ſur le point d'honneur, que les plus mondains ; cenſurer la conduite d'autrui, ſous pretexte que la mienne eſt irreprochable, mettre la diviſion de ma famille par un eſprit d'interêt ; le Monde en parleroit ſans doute, & n'auroit-il pas raiſon de le faire ? Mais s'il voit que de bonne foy je m'atache à remplir tous mes devoirs ; que je renonce au grand jeu, aux dépenſes exceſſives, qui m'empêchent de payer mes dettes, & qui paſſent ma condition ; que je

veux même mener une vie penitente, autant que mon état le pourra permettre; que loin d'inſulter à ceux qui ſont dans le deſordre, animé de l'eſprit du Chriſtianiſme, j'excuſe tout ce qui ſe peut excuſer; que j'aime mieux ſacrifier un peu de mes interêts au bien de la paix, que de fomenter la haine, les ſoupçons, les querelles, les emportemens qui accompagnent toûjours les procez : s'il ne me voit plus ni fier, ni jaloux, ni médiſant; s'il voit enfin qu'ayant pris le parti de la pieté, je m'y atache conſtamment? le Monde n'aura plus rien à repliquer, ou s'il parle, ce ſera en faveur de la vertu. La probité a des droits inconteſtables ſur le cœur de l'homme; par tout où l'on reconnoît ſon veritable caractere, on la reſpecte; ou, s'il en eſt d'aſſez libertins pour la mépriſer, que m'importe de plaire à une poignée de gens, qui ont pris tant de ſoin de ſe décrier eux-mêmes, qui n'ont nulle autorité & ne ſont plus écoutez?

Mais enfin je veux que le Monde me perſecute : quel ſi grand intereſt

ay-je de lui plaire, pour sacrifier mon salut à ce fantôme du respect humain? J'ai fait paroître tant de force d'esprit, lorsqu'il a falu soutenir les discours du monde, qui a censuré ma conduite déreglée: en aurois-je moins pour me sauver, que pour me perdre? *Et ego eum tollam.* Il y a si long-temps qu'on parle de ce commerce suspect que j'entretiens, du peu de soin que j'ay de ma reputation; on a si souvent raillé de ma delicatesse sur le point d'honneur; on a si souvent trouvé à redire à la passion que j'ai pour le jeu; on a si souvent tourné en ridicule la folle vanité par laquelle j'affecte de m'égaler à ceux qui sont au dessus de moi? on est si scandalisé de l'acharnement que j'ay eu contre ma famille, dont j'ay troublé le repos par des chicanes continuelles: tout cela m'est venu cent fois, & je me suis fait un front d'airain, à l'épreuve de la critique la plus raisonnable. Aujourd'huy qu'il ne s'agit que de soutenir la censure d'un petit nombre de personnes, que ma perseverance reduira peut-être dans la suite, aurois-je moins de courage pour les

interêts de mon Dieu ? quoi il ſeroit le ſeul, pour qui ie ne ſaurois ſoufrir les reproches & les railleries du monde? *Et ego eum tollam.* Non, non, il n'en ſera pas ainſi : à quelque prix que ce ſoit, il faut que ie le ſerve, & que je rentre dans la voye de mon ſalut. Si vous cherchez Dieu de la ſorte, mes chers Auditeurs, vous trouverez ſa grace en cette vie, & ſa gloire en l'autre, &c.

SERMON
SUR
L'ASCENSION
DE
NOTRE SEIGNEUR.

Et Dominus quidem Jesus postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, & sedet à dextris Dei.

Aprés que Jesus-Christ eut fini le discours qu'il faisoit à ses Apôtres, il monta au Ciel, où il est assis à la droite de son Pere. En Saint Marc Chap. 16.

C'Est aujourd'hui, MESSIEURS, que Jesus-Christ acheve enfin de fournir cette longue & penible carriere, où il étoit entré pour com-

battre le plus redoutable ennemi de nôtre salut. Mistere plein d'esperance pour les Chrêtiens ; gage infaillible d'une heureuse immortalité : car si Jesus-Christ, selon l'oracle de S. Paul, est ressuscité pour nôtre justification, nous pouvons dire qu'il monte au Ciel, pour nous faire part de la gloire, qui est le fruit de la justification ; & que jamais l'Apôtre n'a eu plus de raison d'appeller Jesus-Christ nôtre esperance, que dans ce jour glorieux où il se met en état de remplir tous nos souhaits, & d'assurer les pretentions legitimes que nous avons sur le Ciel, comme sur un heritage qu'il nous a merité. *Christus in vobis spes gloriæ.* Col. 1.

Esprit saint, à qui seul il appartient de faire naître dans nos cœurs un saint desir de la gloire celeste, éclairez-moy de vos lumieres, pour découvrir dans ce mystere le fondement solide de nôtre esperance, & inspirez-moy des sentimens qui reveillent sur cela la langueur des Chrêtiens. C'est ce que je vous demande par l'intercession de Marie,

en lui diſant avec l'Ange. *Ave*

Saint Thomas examinant la nature & les qualitez eſſentielles de l'eſperance chrêtienne dont nous parlons, lui attribuë deux mouvemens d'où dépendent tous les autres. Le premier eſt un deſir ardent du ſouverain bien, & une inclination violente qui nous entraîne vers l'objet, qui peut ſeul nous rendre heureux. Mais parce que ce bien eſt élevé au deſſus des forces de la nature, & ſe trouve comme environné de difficultez & d'obſtacles preſque inſurmontable; l'eſperance chrétienne par un ſecond mouvement nous excite, nous anime à vaincre tout ce qui s'oppoſe à nos deſirs, & nous inſpire une ſainte confiance, & une aſſurance morale de réuſſir dans la pourſuite du bien où nous aſpirons. Voilà toute l'économie de cette vertu theologale, que les Conciles ont jugée ſi neceſſaire pour le ſalut, qu'ils en ont fait un article de foy.

Or ie trouve dans le miſtere que nous celebrons aujourd'hui, des con-

ſiderations fortes & puiſſantes pour exciter ces deux mouvemens dans le cœur de tous les hommes : examinons ſeulement les paroles de mon texte. *Aſſumptus eſt in cælum, & ſedet à dextris Dei.* Premierement, Jeſus-Chriſt monte au Ciel & en montant il nous marque le chemin que nous devons tenir ; il porte là tous nos deſirs, & fixe à cet heureux terme tous les mouvemens de nôtre cœur : *Aſſumptus eſt in cælum.* Mais en ſecond lieu, pour diſſiper les craintes que pourroit nous inſpirer la foibleſſe de nôtre nature, il prend aujourd'huy ſeance à la droite de ſon Pere, & c'eſt là qu'il diſpoſe avec un pouvoir abſolu de toutes les graces qui nous ſont neceſſaires pour parvenir à la felicité éternelle : *ſedet à dextris Dei.* Il monte au Ciel, pour nous apprendre que c'eſt le lieu où nous devons aſpirer : il s'aſſit à la droite de ſon Pere, pour nous marquer qu'il a le pouvoir de nous y conduire aprés lui. Son Aſcenſion doit redoubler nos deſirs de le rejoindre dans le Ciel ; & le pouvoir abſolu qu'il y

exercice, nous doit rassurer contre la crainte de n'y pouvoir arriver : l'une & l'autre consideration doit servir d'un fondement solide à nôtre esperance: Ce sont les deux Parties de ce discours, & le sujet de vôtre attention.

I. PARTIE.

Le Fils de Dieu, MESSIEURS, nous fournit dans ce Mistere trois motifs également efficaces & propres à exciter dans nos cœurs un desir ardent de cette gloire immortelle, dont il prend possession ; & à laquelle nous sommes destinez : Car en premier lieu, il nous fait connoître l'excellence de ce souverain bien, & l'avantage qu'il a par dessus tous les biens du monde. En second lieu, il nous fait sentir en nous dérobant sa presence, des regrets infinis de l'avoir perdu, & de pareils desirs de nous réunir à lui dans le sejour de la gloire. Enfin il nous fait une leçon importante en sortant du monde, sur l'obligation indispensable que nous avons de tourner toutes nos vûës vers cette fin derniere, pour laquelle Dieu nous a créez : exami-

nons ces trois conſiderations.

Oüy, c'eſt proprement aujourd'hui, Chrétiens, que le Fils de Dieu, nous fait connoître l'excellence du ſouverain bonheur, où nous ſommes appellez. Pour le comprendre, je vous prie de vous ſouvenir de l'erreur groſſiere, qui s'étoit répandüe non-ſeulement parmi le peuple de la Judée, mais qui avoit fait même de grands progrez parmi les Docteurs de la Loy, & dont les Apôtres ne s'eſtoient pas encore détrompez; ſçavoir, que le veritable Meſſie envoyé de Dieu, aprés avoir affranchi l'Empire des Juifs de la ſervitude & de la violence de ſes Ennemis, devoit enfin regner long-tems ſur la terre, & joüir de ſa victoire dans la paix & dans l'abondance. Ainſi ce peuple charnel & terreſtre expliquoit à la lettre les Oracles des Prophetes, & ne pouvoit pas ſe figurer l'idée d'un bonheur où les ſens n'euſſent point de part. De là vinrent ces preſeances qui piquerent l'ambition des enfans de Zebedée. De là ces demandes frequen-

toutes & reïterées, par lesquelles on pressoit le Fils de Dieu de declarer, si c'estoit en ce temps-là qu'il devoit rétablir l'Empire d'Israël : *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel ?* Act. 1
De là même cette esperance qu'avoient conçuë les deux Disciples, qui alloient en Emaüs, & dont ils sembloient être déchus ; *Nos autem sperabamus, quia ipse redempturus esset Israël :* Nous esperions que ce seroit lui qui nous delivreroit d'une domination étrangere. Erreur qui dans la naissance de l'Eglise, quoy qu'un peu alterée par les circonstances du temps, fut proposée par le celebre Papias, Disciple de saint Jean l'Evangeliste, qui enseignoit, qu'aprés le Jugement dernier, Jesus-Christ, à la teste des predestinez viendroit sur la terre establir un empire florissant, & qu'aprés mille ans passez dans une heureuse tranquilité ils monteroient au Ciel, pour y gouster un bon-heur plus achevé. Ce reste de Judaisme, qui fit en ce temps-là de grands progrez à cause de la reputation de Papias Luc. 24.

s'eſtoit acquiſe, ne fut éteint que ſous le Pape Damaſe, qui le condamna ; mais par là il eſt aiſé de juger combien cette interpretation ſi familiere aux Juifs ; avoit fait d'impreſſion ſur les eſprits, & combien fortement ils eſtoient prevenus, que toutes les promeſſes que l'Ecriture leur avoit faites touchant le Meſſie, ſe devoient entendre à la lettre d'un regne purement temporel.

Or c'eſt proprement aujourd'hui que Jeſus-Chriſt ſe met en devoir de les détromper. Il eſt temps, leur dit-il, mes chers Diſciples, de nous ſeparer ; il eſt temps que ie retourne dans le ſein de mon Pere, pour y goûter ce repos inalterable, qu'on ne goûte point ici bas. Mais quelle indignité, de vous voir répandre des larmes au plus heureux iour de ma vie ? Si la tendreſſe que vous avez pour moy, naiſſoit d'nn atachement deſintereſſé, la ioye que vous auriez de me voir au comble de mes ſouhaits, vous rendroit inſenſibles à la douleur que vous marquez de me

perdre : *Si diligeretis me, gauderetis*
Ioan. 14. *utique, quia vado ad Patrem.* Car enfin quelle marque plus ſeure peut-on donner d'un attachement ſincere, que de ſouhaiter à la perſonne qu'on aime, le plus excellent de tous les biens? Tandis que vous m'avez vû ſouffrir, vous avez pû répandre des larmes : mais c'eſt ſans doute ne m'aimer pas, que de me pleurer dans l'état de mon triomphe, & de plaindre ma deſtinée, lorſque je ſuis ſur le point de me réunir à mon Pere. Affranchi deſormais de toutes les afflictions temporelles, vainqueur de l'Enfer & de la mort, glorieux, impaſſible, immortel, je pourrois, il eſt vray, regner parmi vous, & reparer ma gloire en dépit de l'envie & de la fureur de mes ennemis. Mais tout cela n'eſt pas comparable à ce que je trouverai dans le ſein de mon Pere ; j'y vais goûter des plaiſirs que l'entendement de l'homme n'eſt pas capable de comprendre, & qui ſeuls peuvent remplir la vaſte étenduë de ſon cœur : j'y vais joüir d'une gloire devant laquelle toutes les grandeurs mondaines s'éva-

noüiſſent ; en un mot , partager la gloire du Tout puiſſant. *Si diligeretis me ; gauderetis utique, quia vado ad Patrem.*

Or je vous demande, Chrétiens, ſi le Fils de Dieu pouvoit nous faire mieux comprendre l'excellence du bonheur du Ciel , que par ces reproches qu'il faiſoit à ſes Apôtres ? N'eſt-ce pas nous marquer viſiblement le néant des biens de ce monde ? N'eſt-ce pas leur inſinuer adroitement, qu'ils n'ont nulle connoiſſance de ce bonheur inexplicable que Dieu leur propoſe : mais qu'il eſt cependant de telle nature , que ce ſeroit une imprudence & une folie inexcuſable , que d'y renoncer , quand on leur feroit des ofres les plus avantageuſes ſur la terre ? N'eſt-ce pas nous faire entendre par un exemple ſenſible , que quand nous pourrions eſtre, comme lui immortel dans ce monde ; quand nous y trouverions tout ce qui peut flater nôtre convoitiſe & nôtre ambition ; quand nous ſerions hors des atteintes de la douleur & de la maladie ; que nous en ſerions

venus à cette heureuse indolence, que les hommes sensuels cherchent avec tant d'étude sans la trouver; qu'en un mot, quand nous serions adorez, aimez, & recherchez ici-bas, il nous manqueroit toûjours un bien essentiellement necessaire pour un bonheur parfait, & qui seul doit être l'obiet de nos desirs.

Je sçay, MESSIEURS, que cette morale est bien contraire à la disposition d'esprit, où se trouvent ces lâches Chrétiens, que l'opulence, les plaisirs, les douceurs de la vie, le libertinage de la sensualité atachent si fortement aux biens de la terre; qu'à la honte du Christianisme, ils sont prêts de renoncer à leur fin derniere, si Dieu leur laissoit pour toûjours la iouïssance de ces biens qu'ils possedent. Preference bien indigne, qui degrade l'homme, & qui le reduit à la condition des bestes. Car qui pourroit s'imaginer qu'une ame rachetée du sang de Jesus-Christ, & destinée à être heureuse du bonheur de Dieu même, pût renoncer aux pretentions qu'elle a sur le Ciel,

pour ſe borner à la ſatisfaction de ſes ſens ? Quel horrible renverſement, de voir que Dieu ne trouve pas en quelque ſorte dans le fonds de ſon eſſence Divine, de quoy contenter l'homme, & que l'homme affecte de trouver dans les creatures des ſupplémens, pour ainſi dire, à ce qu'il croit manquer à ſon ſouverain bonheur ! Quel ſcandale de voir des femmes enyvrées de l'amour qu'elles ont pour elles-mêmes, & idolâtres de leur corps, ſe declarer hautement pour la vie preſente au preiudice de leur ſalut éternel, & comme reprocher à Dieu par cette preference monſtrueuſe, ou qu'il n'a pas dequoy les ſatisfaire pleinement, ou que, ſans ſe mettre en peine de ſe poſſeder, elles trouvent ailleurs des obiets capables de remplir tous leurs ſouhaits ! C'eſt de ce deſordre que ſaint Paul étoit ſi touché, qu'il n'en pouvoit parler ſans répandre des larmes de douleur & d'indignation : *Flens dico, inimicos Crucis Chriſti, quorum Deus venter eſt :* ce ſont des ennemis de Jeſus-Chriſt, qui ne recon-

noiſſent plus d'autre Divinité que leur corps. qu'ils idolâtrent.

C'eſt à ces ames ſenſuelles, que le Prophete Royal adreſſoit ces reproches ſi preſſans & ſi vifs, lorſque d'une part il conſideroit les vains amuſemens, dont les hommes occupent leur eſprit dés leur enfance, & de l'autre qu'il voyoit en eſprit le Meſſie glorifié monter au Ciel, & nous frayer un chemin ſeur à la gloire : *Filii hominum uſque quo gravi corde ; ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium ? Et ſcitote quoniam mirificavit Dominus ſanctum ſuum.* Enfans des hommes, s'écrioit ce Prince ſelon le cœur de Dieu, enfans des hommes qui aviliſſez vôtre ame, & qui profanez l'image de Dieu, en l'abaiſſant juſqu'au ſort des animaux ; *Uſque quò gravi corde ?* Juſques à quand vous laiſſerez-vous dominer par ce penchant honteux, qui vous entraine aux biens de la terre ? Juſqu'à quand vous laiſſerez-vous appeſantir par le poids de cette inclination brutale, qui vous aſſervit à vôtre corps ? *Uſque quò gravi corde ?*

Pſ.4.

de ? Juſqu'à quel âge, juſqu'à quel temps avez-vous reſolu de vous borner aux plaiſirs des ſens ? Car enfin qu'une paſſion violente, que la chaleur du ſang, que les premieres fougues d'une jeuneſſe indomptée aïent d'abord obſcurci les lumieres de la raiſon, & vous ayent plongez dans le deſordre ; je conviens que la fragilité de l'âge a pû cauſer un tel déreglement : mais qu'étant venus à un âge plus meur, ayant plus de raiſon & plus d'experience, vous vous en teniez à vôtre premiere erreur, & que vous puiſſiez faire un choix auſſi déraiſonnable, que celui d'embraſſer avidement les biens periſſables de ce monde, au préjudice des biens ſolides de l'éternité ; que le plaiſir n'ait fait place qu'à l'interêt, & l'intemperance qu'a une inſatiable cupidité : peut-on aſſez déplorer un ſi funeſte aveuglement ? *Uſquequò diligitis vanitatem, & quæritis mendacium ?* Vous, que des eſperances frivoles ont trompez tant de fois ; vous qui vous abandonnant à vos deſirs déreglez, avez inutilement cherché

dans toutes les creatures ce repos qu'elles n'étoient pas capables de vous donner, pouvez-vous deſormais le chercher ailleurs qu'en Dieu ſeul? *Ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium?* Confus des vaines pourſuites que vous avez faites, las des fauſſes démarches qui vous ont épuiſez, indignes de l'injuſtice de la fortune à qui vous avez trop ſacrifié, victimes que l'ambition devore & conſume chaque jour, inſtruits par une fatale experience du neant des choſes du monde, pleins de mépris pour ce que vous aimez éperdûment, à quoy penſez-vous lorſque vous dédaignez les biens ſolides que Dieu vous preſente? *Ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium?* Cette erreur ajoute le Prophete, étoit plus excuſable dans l'ancienne Loy, où le Ciel n'étoit ouvert à perſonne, & où Dieu ſembloit ne propoſer que des benedictions temporelles à ſes ſerviteurs: mais aujourd'hui que ce divin Maître rompt tous les obſtacles en nôtre faveur, & qu'élevé au comble de

la gloire, il nous invite au même bonheur, qui empêche vôtre cœur de former des desseins dignes de vous ? *Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum* ; sachez que le Seigneur a fait part de sa gloire à son Fils unique, & qu'il promet le même avantage à ses enfans adoptifs; *Et scitote quoniam, &c.* C'est ainsi que ce Prophete inspiré de Dieu, se figurant la gloire de l'Ascension de Jesus-Christ nous aprend à élever nos desirs vers la même felicité.

Mais quelque avantageuse que fût l'idée que Jesus-Christ nous donnoit de ce souverain bien, il sembloit qu'il y manquoit encore une qualité essentiellement requise pour faire une forte impression sur les esprits, c'est qu'aprés tout, Dieu en qui doit consister ce bonheur, étoit toûjours invisible, *Deum nemo vidit unquam.* Or telle est la foiblesse de l'homme, & la dépendance qu'il a de ses sens, qu'à peine peut-il aimer aucun objet, qui ne les flatte, ou qui n'ait quelque rapport avec *Io. c. 1.*

eux. Il faloit donc que Jeſus-Chriſt rendît en quelque maniere cet objet ſenſible à ſes Apôtres, & qu'ils puſſent ſe figurer quelque choſe dans le Ciel, à quoy leurs deſirs fuſſent fixez; & c'eſt ce qu'il execute parfaitement dans ce miſtere. Car en montant au Ciel il leur marquoit, que ſon humanité ſainte devoit être deſormais tout l'objet de leurs deſirs; en les privant de ſa preſence, qui étoit la ſeule douceur qu'ils euſſent au monde il emportoit avec lui toutes les inclinations de leur cœur, pour uſer de l'expreſſion dont un Pere s'eſt ſervi en expliquant les regrets d'Eliſée, lorſqu'il vit Elie ſon maître ravi dans un char : *Univerſa ejus deſideria ſecum abſtulit.*

Il faut tomber d'accord que les Apôtres aimoient tendrement Jeſus-Chriſt, & que la ſocieté qui les uniſſoit enſemble avoit formé entre-eux de ces liens dont on ne ſent jamais mieux la force, que quand il eſt queſtion de les rompre. Quelque groſſiers qu'ils fuſſent encore

il leur étoit ſouvent échapé de ces traits où tout le cœur de l'homme ſe découvre en un moment ſans étude & ſans affectation ; l'un proteſtant qu'il falloit ſuivre leur Maître juſqu'à la mort ; l'autre frémiſſant d'indignation à la ſeule nouvelle de la trahiſon que l'on tramoit contre lui ; celui-ci ſe repoſant ſur ſon cœur, celui là ſe jettant dans l'eau pour l'aller joindre, emporté par un premier mouvement que l'amour ſeul pouvoit excuſer ; chacun dans l'occaſion lui donnant des marques de ſon zéle.

De là, MESSIEURS, ils n'eurent pas plutôt appris de ſa bouche la nouvelle de ſon départ, qu'ils ſe ſentirent comme frappez d'un coup de foudre. Leur accablement parut dans leurs yeux, & ſur leurs viſages : & pas un d'eux n'ayant la force de demander à JESUS-CHRIST où il alloit, chacun demeura immobile dans un morne & profond ſilence. En vain Jeſus-Chriſt leur reprocha-t'il leur foibleſſe, & le peu de part qu'ils ſembloient prendre à ſon bon-

heur : ces paroles au lieu de les consoler, eurent l'effet ordinaire aux consolations qu'on donne dans les afflictions extrêmes ; c'est-à-dire, qu'elles irriterent, & redoublerent leur douleur ; & le Sauveur tourna le discours ailleurs, jugeant bien que l'esperance de le revoir étoit le seul motif capable d'adoucir leur peine : *Accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, & vos sitis* : Je ne vous quitte que pour un temps ; je veux vous prendre pour toûjours auprés de moy, & il ne tiendra qu'à vous de me rejoindre dans l'éternité. C'est ainsi qu'il se separe d'eux, & qu'il s'éleve peu à peu vers le Ciel en leur presence ; tandis que les yeux attachez sur lui, ils joüissent encore de la veuë de leur Maître, autant qu'il leur est possible, & s'efforcent par mille desirs de le suivre jusques dans la gloire.

Joan. c. 14.

Or voilà les sentimens que Jesus-Christ vouloit produire dans leurs cœurs, les détacher de la terre, & leur ôter de devant les yeux l'objet dont ils étoient le plus touchez ;

leur faire ſentir vivement le regret de l'avoir perdu, pour les piquer d'un deſir plus ardent de ſe reünir à luy : & c'eſt la conſequence naturelle que l'Apôtre tiroit du miſtere de l'Aſcenſion, écrivant aux Coloſſiens ; *Quæ ſursùm ſunt quærite : ubi Chriſtus eſt in dexterâ Dei ſedens : quæ ſursùm ſunt ſapite, non quæ ſuper terram.* Coloſ. c. 3. Mes Freres, le temps eſt venu, où Dieu ne veut plus que ſon peuple enviſage les biens de ce monde. Il l'a ſouffert en quelque façon dans la Loy de Moyſe : mais aujourd'hui que dans la perſonne de Jeſus-Chriſt il nous fait prendre poſſeſſion de l'heritage du Ciel, que ce Sauveur quitte la terre, penetre les Cieux, ce ſeroit une eſpece d'indécence, de voir les membres de ce chef myſtique ramper davantage parmy des objets terreſtres & periſſables ; *Quæ ſursùm ſunt quærite.*

Comme s'il vouloit dire : vous ne pouvez plus vous excuſer de ne deſirer pas le Ciel, ſur l'impuiſſance où vous êtes d'élever vôtre cœur à des

objets inviſibles ; voilà un objet ſenſible, où vous pouvez fixer tous vos deſirs : ce Dieu revêtu d'une ſainte humanité, environné de gloire & de majeſté, que vos yeux ont veu, que vos oreilles ont entendu, que vos mains ont touché, comme parle l'Evangile ; ce Verbe fait chair doit être maintenant comme le ſeul terme de vôtre amour. Qu'on ne voye donc plus regner parmi vous cette indifference pour les biens celeſtes & éternels. Commencez à goûter ce que vous poſſederez toûjours ? *Quæ ſurſum ſunt quærite, ubi Chriſtus eſt in dexterâ Dei ſedens.* Voilà, Chrétiens, les ſentimens que nous doit inſpirer le miſtere que nous celebrons aujourd'hui.

Ah ! ſi nous étions ſuſceptibles, Meſſieurs, des impreſſions de la grace & capables de répondre à toute la tendreſſe que Jeſus-Chriſt nous a marquée, en faudroit-il davantage pour nous engager à tourner toutes nos veües de ce côté-là, & à faire tous nos efforts pour revoir un jour ce divin Sauveur, à qui nous ayons

les obligations les plus eſſentielles? Mais ſi nôtre inclination ne nous y porte pas encore, que la raiſon du devoir au moins acheve de vous perſuader.

Apprenez, mon cher Auditeur, de Jeſus-Chriſt montant au Ciel, & apprenez-le en qualité de Chrétien, ſi vous l'êtes, & ſi vous ne l'êtes pas, du moins en qualité d'homme que le bonheur du Ciel eſt vôtre fin derniere, & que vous n'êtes au monde que pour travailler à le meriter. Car c'eſt dans ce miſtere que Jeſus-Chriſt nous enſeigne cette verité, & par paroles, & par exemple. Il renferme dans cette importante leçon un abregé de tout l'Evangile. *Vado ad eum qui miſit me, & nemo ex vobis interrogat me : quò vadis?* Je parle, dit-il, à ſes Apôtres, & perſonne de vous ne s'informe du terme où je vais. Il eſt cependant d'une importance extrême de le ſçavoir: écoutez-le. *Exivi à Patre, & veni in mundum; iterum relinquo mundum, & vado ad patrem.* Paroles pleines d'un grand ſens, & qui meritent *Ibid.*

nos reflexions. Je ſuis ſorti du ſein de mon Pere pour venir au monde : je laiſſe le monde pour retourner à mon Pere. Y a-t'il rien de plus juſte & de plus raiſonnable que cette conduite ? Tout ce qui ſort d'un principe ſi noble, ne doit-il pas y rentrer ? Les fleuves qui tirent leur ſource de cet Ocean, n'ont-ils pas ordre de s'y rendre aprés leur courſe ? Et lorſque nous venons au monde travailler à ſa gloire, aprés avoir ſatisfait à ce miniſtere ; ne devons-nous pas aller lui rendre compte de noſtre emploi ? Quelle ſeroit nôtre diſgrace, ſi nous étions éloignez de lui pour toûjours ; & quelle ſeroit nôtre injuſtice, ſi nous refuſions de lui rendre tout ce que nous en avons receu, & qui lui appartient ? Un Dieu a-t'il pû nous créer pour un autre que pour lui ; & une créature raiſonnable pourroit-elle ſe contenter de tout autre bien que d'un Dieu ? Enfin le monde n'eſt-il pas un lieu de paſſage pour nous ? *Exivi à Patre, & veni in mundum iterùm relinquo mundum, & vado ad*

Patrem. Jesus-Christ, MESSIEURS, ne pouvoit nous faire une leçon plus touchante, & dans un moment plus propre à l'imprimer bien avant dans nos esprits.

Il partoit du monde, & se separoit de ceux qu'il aimoit le plus: il vouloit leur laisser une consolation solide & en même-tems une instruction importante pour les mœurs. Voilà celle où doivent aboutir toutes les autres. Vous estes pour Dieu; & quoi que vous fassiez, si vous voulez estre heureux, il faut retourner à lui. Avancez-vous dans le monde, tant qu'il vous plaira; établissez-y vos affaires, & vôtre reputation; bâtissez de somptueux édifices; n'oubliez rien pour agrandir vôtre maison, & pour accroître les heritages de vos peres; ménagez vôtre santé, pour prolonger vôtre sejour sur la terre: il en faudra partir un jour, pour aller à mon Pere; *Relinquo mundum, & vado ad Patrem.* C'est à ce terme qu'il nous faut rendre, & qu'il faut tâcher de parvenir, sans cela point de repos,

ni en cette vie, ni en l'autre.

Vous pourrez bien par une vaine ſubtilité tâcher d'éluder les raiſons qui vous perſuadent de cette verité ; combatre une penſée qui vous importune ; vous étourdir ſur cela, vous endurcir par libertinage à tous les mouvemens de la grace, ne refuſer rien à vos ſens de ce que l'âge & la ſanté vous pourront permettre, & partager même le ſort de ceux qu'on appelle heureux dans le monde : il ne faut qu'être impie pour en venir là. Mais être content, c'eſt ce que l'impieté ne peut donner. Il faut avoir des veües plus élevées, & quitter le monde, pour trouver ailleurs cette plenitude de ſatisfaction, qu'on ne trouve point ici bas : *Relinquo mundum, & vado ad Patrem.*

Il y a plus, mon cher Auditeur : vôtre cœur eſt ſi eſſentiellement dévoüé à ce ſouverain bien ; il eſt lié à cet objet par une ſi étroite dépendance, qu'il faut neceſſairemen, que dans ce monde ou dans l'autre, il ſe porte avec la derniere rapidité à ce centre de ſon bonheur. Quand vô-

tre eſprit dégagé des liens du corps ne connoîtra plus les objets par le miniſtere des ſens, & que ce bien juſques-là inviſible vous paroîtra ſous l'image la plus attrayante, & ſous l'idée la plus parfaite, alors occupé de ce que vous n'aimâtes jamais, charmé d'une beauté que vous avez crû vaine & chimerique, poſſedé d'un Dieu que vous comptés pour rien, vous ſentirez de ſi vives ardeurs vers luy; mais au même temps vous concevrez un ſi cruel deſeſpoir de n'y pouvoir atteindre, que cela ſeul ſera vôtre enfer. En vain une ame redoublera ſes efforts, pour rompre tous les obſtacles qui la ſepareront de ſon Dieu; elle ſe ſentira repouſſée par une main inviſible, qui vengera le mépris qu'elle aura fait de Dieu ſur la Terre, & qui armera contre elle toutes les creatures qu'elle a idolâtrées.

De là quelle conſequence, Chrêtiens? c'eſt de faire une ſerieuſe reflexion ſur cette importante verité, que quoique l'homme faſſe, il perd

tout, quand il se damne; & quoyqu'il perde, qu'il n'est jamais a plaindre, quand il se sauve: & qu'ainsi nos premiers soins & nos premieres veues doivent estre pour le Ciel.

C'est l'heureuse situation d'esprit où Jesus-Christ laisse ses Apôtres apres son Ascension: ils sont pleins de ces considerations, ils demeurent immobiles les yeux levez au Ciel, & attachez fixement à ce seul objet. *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum?* Que regardez-vous, leur disent les Anges, & que contemplez-vous avec tant d'application? Ils ne se retirent de là, que pour se renfermer ensemble dans le Cenacle, & pour s'entretenir avec un plus grand recueillement d'esprit dans ces pensées. Ils sortent du Cenacle, remplis de ces hautes connoissances, qu'ils s'efforcent de communiquer aux autres.

Act. c. 1.

Voilà l'image d'une personne touchée des pensées de l'autre vie. Elle est toute occupée de ces grandes &

ſolides reflexions. Elle trouve un ſi grand vuide dans les occupations du monde, qu'elle a honte de ſes premiers attachemens. Les ſpectacles ne la touchent plus ; & la ſeule veuë du Ciel lui paroît digne d'une ame immortelle. C'eſt là qu'elle porte tous ſes regards ; pouvant dire avec Ezechias : *Attenuati ſunt oculi mei ſuſpicientes in excelſum*, mes yeux ſe ſont affoiblis à force de contempler le Ciel. Elle prend le parti de la retraite, à l'exemple des Apôtres : on ne la voit plus entrer dans ces parties de divertiſſement, qui l'occupoient : elle n'entretient plus de ces commerces frivoles, dont elle a découvert ; ou le peril, ou du moins l'inutilité. Contente du treſor qu'elle a trouvé, elle ſe renferme au dedans d'elle-même, pour en joüir tranquillement ; & ſi la neceſſité la jette au dehors, ſa converſation eſt ſi édifiante, elle parle ſi noblement des grandeurs divines, dont elle a l'eſprit rempli, qu'elle fait naître ſouvent les mêmes ſentimens dans le *Iſai. c. 3.*

cœur de ceux qui l'écoutent ? *Loquentes magnalia Dei.* Act. c. 2. Telle est la disposition d'esprit de ceux que Dieu prepare à suivre son Fils dans la gloire.

Ainsi Magdelaine qui avoit veu son maître monter au Ciel, persuadée que le monde n'avoit rien qui fût digne d'elle, se confina pour le reste de ses jours dans la solitude, & ne pensa plus qu'à suivre Jesus par la voye de la penitence.

Vous que Dieu a touchées d'un pareil desir, Ames fideles, n'en laissez point rallentir la ferveur; redoublez-la au contraire à la veuë d'un Dieu glorieux & triomphant. Mais ce qui doit encore exciter dans vous ces sentimens, c'est la confiance que ce mistere nous inspire, comme nous allons voir dans la seconde partie de ce Discours.

II. Partie.

Dans toutes les anciennes Homelies que nous avons des Peres sur le mistere de l'Ascension ; je remarque, Messieurs, qu'ils appuyent

particulierement ſur ces paroles de mon texte, *Sedet à dextris Dei*, il eſt aſſis à la droite de ſon Pere; & qu'en reduiſant cette metaphore à ſon legitime ſens, ils nous font comprendre que JESUS-CHRIST prit poſſeſſion ce jour là d'un pouvoir ſouverain dans le Ciel, & ſur la terre; & qu'il commença à remplir tous les devoirs d'un parfait mediateur. *Marc c. 16.*

Or il eſt mediateur en deux manieres differentes, qui doivent nous confirmer également dans la ſainte confiance, dont j'ay à vous parler, & qui eſt le ſecond ſentiment de l'eſperance Chrétienne. Il eſt mediateur par nature, & mediateur par office. Mediateur par nature, parce qu'il a uni dans ſa perſonne la nature humaine avec la nature divine: mediateur par office, parce qu'il a en effet reconcilié les hommes à Dieu. Or en qualité de mediateur par nature, en élevant aujourd'hui ſon humanité ſainte à la gloire, il nous convainc par ce miracle ſenſible, que nôtre nature, malgré ſa baſſeſſe, peut eſ-

tre élevée jusques-là : & en qualité de mediateur par office, il nous fait sentir par les secours continuels qu'il nous presente, que quelque difficile qu'il soit d'aller au Ciel, ce n'est point une entreprise qui soit au dessus des forces d'un Chrêtien soûtenu par la grace du Redempteur. Veritez infiniment consolantes, pour peu qu'on veuille les approfondir, & capables d'affermir nos cœurs contre cette défiance si dangereuse, qui nous fait quelquefois regarder comme impossible l'affaire de nôtre salut.

Les Apôtres qui n'avoient pas été témoins oculaires de la Resurrection du Fils de Dieu, avoient peine à se laisser persuader de cette verité ; il fallut que Jesus-Christ la confirmât par de frequentes apparitions ; & leur incredulité fut telle qu'il eut encore lieu de leur en faire des reproches le jour de son Ascension : *Exprobravit incredulitatem eorum & duritiam cordis* ; il leur reprocha, dit l'Evangile, l'obstination qu'ils avoient fait paroître à ne vouloir pas croire

Marc c.16.

ceux dont ils avoient apris qu'il étoit reſſuſcité. Or pour ne tomber pas dans le même inconvenient ſur le miſtere de ſon Aſcenſion, il voulut monter au Ciel en leur preſence, & leur donner le loiſir de ſe perſuader du miracle qu'ils voyoient ; *Videntibus illis elevatus eſt.* Act. c. 1.

De là, MESSIEURS, que ne pouvoit-il pas conclure en leur faveur ? N'étoit-il pas evident que celui qui s'élevoit ainſi par ſa propre force, avoit auſſi le pouvoir de les élever au Ciel? Que le poids de leurs corps qui les atachoit à la terre, ne ſeroit pas un obſtacle inſurmontable à la vertu de Jeſus-Chriſt ? Que cet homme-Dieu, dont les foibleſſes aparentes avoient pû les ſcandaliſer, ſe relevoit aujourd'hui avec avantage de ce qui avoit pû flétrir la gloire de ſon auguſte humanité ?

C'eſt ainſi que raiſonnoit Saint Paul, écrivant aux Corinthiens: *Etſi cognovimus ſecundùm carnem Chriſtum* ; C'eſt à dire, comme porte la Gloſe : quoique nous ſachions que Jeſus-Chriſt a été un homme mor- 2. cor. 5.

tel, & ſujet à toutes les foibleſſes de la nature, depuis le miſtere glorieux de ſon Aſcenſion, nous ne le connoiſſons plus revétu de ces foibles aparences; & la vertu par laquelle il s'eſt élevé, nous donne bien d'autres idées de lui, tant il eſt different de lui-même : *Sed nunc jamnon novimus.* C'eſt preſque la ſeule conſequence que tirent les Peres du miſtere que nous celebrons, ſçavoir que Jeſus-Chriſt nôtre Chef étant au Ciel, tous les Fideles qui ſont ſes membres, ont lieu d'eſperer un pareil bonheur. Il s'éleve, dit ſaint Leon, pour nous élever auſſi : il ne nous quitte pas en quittant la terre; il ne fait que nous devancer; il monte devant nous, pour nous aider à le ſuivre; *Chriſti Aſcenſio noſtra provectio eſt, & quò præceſſit gloria capitis, eò ſpes vocatur & corporis.*

Veritez ſi touchantes, que Jeſus-Chriſt veut que tous les hommes en ſoient inſtruits. *Euntes in mundum univerſum prædicate Evangelium omni creaturæ :* Allez Miniſtres fi-

Marc c.16

deles de ma parole, dit-il aux Apôtres; courez, volez dans toutes les parties du Monde; preſchez-y l'Evangile en mon nom; aſſurez tous les peuples de la Terre, que je leur ay conquis un Royaume éternel, où je les attens pour les combler d'un bonheur qui ne finira jamais; qu'ils viennent prendre part à ce banquet celeſte, où l'on goûte inceſſamment de nouvelles délices, ſans en être raſſaſié. Mais ſur tout, que perſonne n'échape à vôtre vigilance; que tout le monde ſoit inſtruit de mes intentions, le Fidele & l'Infidele, le Juif & le Barbare, le Grec & le Romain, l'Arabe, le Perſan, le Mede, l'Aſſyrien; que toutes les creatures raiſonnables y ſoient invitées ſans diſtinction: quiconque vous croira, & ſera lavé des eaux ſalutaires du Baptême, il ſera ſauvé infailliblement; *Qui crediderit, & baptizatus fuerit, ſalvus erit.* Et quand vous aurez executé les ordres que je vous donne, je viendray moy-même en perſonne m'acquitter de ma parole. *Marc c. 16.*

je vous appelleray à moy ; je me réuniray à vous par le lien d'une éternelle ſocieté : je veux qu'à quelque haut point de gloire que mon Pere m'ait élevé, vous ſoyiez placez
Io.14. auprés de moy : *Iterùm venio, & accipiam vos ad me ipſum, ut ubi ſum ego, & vos ſitis.* Voilà l'eſperance ſolide que je vous laiſſe en partant, pour vous tenir lieu d'une conſolation ſenſible dans vos diſgraces : eſperance qui doit être gravée ſi profondement dans vôtre cœur, que rien ne ſoit capable de l'ébranler. Or pour gage de ce que je veux & de ce que je puis faire en vôtre faveur, je vous donne ce miracle dont je vous fais témoins en me dérobant à vos yeux ; *Non*
Ibid. *turbetur cor veſtrum, neque formidet.* En faut-il davantage, Chrétiens, qu'un ſimple recit de ce Miſtere, pour confondre nôtre défiance & nôtre timidité ?

Mais paſſons encore, Meſſieurs, à quelque choſe de plus conſolant & de plus édifiant pour vos ames, car le point eſſentiel n'eſt pas de ſçavoir, ſi Jeſus-Chriſt vous peut élever à la

gloire ; la creance de ſa Divinité ſuffit pour eſtablir ſolidement ce principe : mais ce qui renverſe la confiance de la pluſpart des fideles, c'eſt que l'acquiſition de ce ſouverain bien eſt difficile. L'homme ne ſe ſentant pas des forces ſufiſantes pour ſoutenir un ſi grand projet, s'excuſe ſur ſa propre foibleſſe : il oublie que Jeſus-Chriſt s'eſt chargé de tout le poids de cette entrepriſe : & qu'il ne demande pour y réuſſir qu'un peu de correſpondance à ſa grace, nous aſſurant d'un ſecours puiſſant, & qui rend nôtre lâcheté inexcuſable.

Car en prenant ſéance à la droite de ſon Pere, Jeſus-Chriſt entre en qualité de Preſtre dans le Sanctuaire, pour recommander à Dieu les neceſſitez de ſon peuple : il ſe montre à lui comme une victime immolée ſur tous les Autels de l'Egliſe militante, & luy demande le prix de ſon ſang. Et comme pendant le cours de ſa vie mortelle, ſon Pere a exigé de lui qu'il ſatisfiſt à la rigueur pour toutes nos offenſes ; auſſi devenu im-

mortel dans le ſejour de la gloire il ſemble exiger qu'on luy délivre les captifs dont il a payé la rançon ; qu'on pardonne aux coupables, pour leſquels il a ſatisfait ; qu'on ſoulage ſes membres infirmes par les ſecours qu'il leur a meritez. C'eſt de ce Trône où il eſt aſſis, que veillant ſur toutes les Nations qui compoſent ſon Egliſe, il répand de continuelles influences qui la rendent feconde en bonnes œuvres ; c'eſt de là, que comme un ſage General, qui obſerve d'une hauteur les combats que livrent ſes ſoldats, il découvre les endroits les plus foibles, & donne ſes ordres à propos : il inſpire du courage aux plus lâches, & répand dans tous les Fideles un eſprit de force, qui les rends invincibles à leurs ennemis.

Parlons ſans figure, Chrétiens, & avoüons de bonne foy, que ce qui nous fait paroître noſtre ſalut impoſſible, c'eſt que nous ne comptons que ſur nos forces, & qu'il eſt des gens parmi nous qui ſe ſentant de foibles inclinations pour la vertu,

ertu, & un penchant violent pour le ice, deſeſperent de pouvoir jamais aincre cet obſtacle: d'autres qui aprés 'être abandonnez à de grands dére-lemens ne croyent pas qu'il leur ſoit oſſible de s'en relever; & ſur ce pied à, quittent l'uſage des Sacremens, & renoncent ainſi à l'heritage cele-te.

Ah! Chrétiens, c'eſt faire un ou-rage bien ſenſible à la mediation de eſus-Chriſt; c'eſt ne pas connoître a vertu du ſang qu'il a répandu our nous. Direz-vous que l'appli-ation ne s'en fait qu'à des ames in-ocentes? ce n'eſt point là le lan-gage de Jeſus-Chriſt: il s'eſt de-laré en faveur des pecheurs, qu'il ſt venu appeller à lui ſur la terre. Magdeleine n'eſtoit pas innocente, uand elle vint pleurer à ſes pieds; cette femme de Samarie qu'il con-ertit s'eſtoit ſoüillée de toutes ſor-es d'impuretez, & ces publicains u'il cherchoit avec tant de zele n'a-oient pas les mains nettes du bien l'autrui.

Vous excuſerez-vous, mon cher

Auditeur : ſur vôtre fragilité, ſur le peu de bonnes œuvres que vous pratiquez, & ſur l'impuiſſance où vous pretendez être de faire le bien ; vous ne dites rien qui ne ſerve un jour à vôtre condamnation: car faut-il s'étonner, que l'homme abandonnné à lui-même, ſoit un fonds ſterile en toutes ſortes de vertus ? Mais vous a-t'on ordonné de travailler ſeul à vôtre ſalut ? N'eſt-ce pas pour vous aider efficacement, que Jeſus-Chriſt s'eſt fait homme ? Etoit-ce pour lui qu'il a amaſſé ce treſor de merites infinis ? Eſt-ce pour ſes pechez qu'il a ſatisfait ? Le Pere celeſte en vous donnant dans la perſonne de ſon Fils ce qu'il aimoit le plus, ne vous marquoit-il pas que vous auriez droit d'exiger tout de ſa bonté ? Mais non contant de vous être noirci de crimes, vous avez outragé vôtre Sauveur, juſqu'à croire que ſon ſang n'étoit pas capable de les laver ; que l'iniquité de vôtre cœur étoit plus grande que la miſericorde d'un Dieu, & que le demon ſeroit plus fort & plus puiſſant pour vous perdre, que Jeſus-

Christ pour vous sauver. En vous laissant effrayer par les menaces redoutables de la justice divine, il faloit au même tems vous souvenir des promesses de la misericorde infinie du Seigneur.

Mais elle est épuisée pour moi. Qui vous l'a dit, mon cher Auditeur, & qui la peut épuiser ? si saint Pierre eût raisonné de la sorte aprés avoir si honteusement renoncé son Maître, & si Judas n'eût pas tiré la malheureuse consequence qu'il tira de sa trahison, combien differente seroit aujourd'hui la destinée de ces deux Apôtres ? Et quelle raison Judas avoit-il de se desesperer, que n'eût pas saint Pierre ? Et quelle raison saint Pierre avoit-il d'esperer, que n'eust pas Judas ?

Ah ! Messieurs, encore une fois, nous ne connoissons pas ce que nous possedons en Jesus-Christ. *Divites facti estis in illo ;* mes Freres, disoit 1. Cor.
Saint Paul, vous êtes riches en Jesus-Christ : vous trouvez dans ses merites un fonds qui vous appartient ; c'est cette pierre precieuse de

l'Evangile qui suffit seule pour vous combler de biens. Mais il faut pour cela en estimer davantage le prix : car que sert à un pauvre d'avoir un tresor enterré dans sa maison, & qui lui est inconnu ? Quand les freres de Joseph par la sterilité de leurs campagnes se virent reduits aux dernieres extremitez, quelle consolation ne leur eust-on pas donné, si on leur eust appris que leur frere gouvernoit toute l'Egipte, & qu'il estoit en son pouvoir de leur fournir des vivres en abondance ; Sur tout s'ils avoient penetré dans le fond de son cœur, & qu'ils eussent connu les mouvemens & les agitations secrettes que la nature y excita quand ils parurent devant lui. Quelle eût été leur surprise & tout ensemble leur confiance ?

Voilà, Chrétiens, ce que nous sommes à l'égard du Fils de Dieu: car il nous fait l'honneur le jour même qu'il monte au Ciel de nous appeller ses Freres : *Ascendo ad Patrem* 0.20. *meum & Patrem vestrum.* Il est dispensateur des graces : il en dispose

avec un pouvoir abſolu; & nous craignons d'en manquer, & nous vivons dans la défiance. *Sperent in te qui noverunt nomen tuum.* Ah! que ceux-là, Seigneur, eſperent en vous, dit le Prophete, qui vous connoiſſent, & que ceux-là ſeuls deſeſperent de vôtre bonté, qui ne la connoiſſent pas.

Gravez, mon Dieu, de plus heureux ſentimens dans le cœur de ces pecheurs infortunez, qu'on a peut-être trop épouvantez, & à qui on vous a dépeint comme un Maiſtre impitoyable. Je ſçay que c'eſt un zele loüable que d'intimider des gens qui n'ont plus de retenüe, & qui ſans aucun frein s'abandonnent à tous les deſordres. Nôtre ſiecle ſans doute a réüſſi dans la peinture qu'il a faite d'un Dieu redoutable, on vous a repreſenté ſous ce viſage allumé de colere & d'indignation, que vous donne vôtre juſtice: mais êtes-vous connu ſous ce viſage aimable que vous donne vôtre bonté? Et mille fois neanmoins dans l'Ecriture, ne vous êtes-vous pas fait voir à nous ſous les images les plus propres à nous

inspirer de la confiance, & à nous faire sentir qu'elle est l'étenduë de vôtre misericorde.

Finissons, Messieurs, par les paroles de saint Paul, lorsqu'il exhortoit les Hebreux à fonder toute leur esperance sur la mediation de Jesus-Christ, *Habentes ergo Pontificem magnum qui penetravit cœlos.... adeamus cum fiducia ad Thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur* : puisque Dieu nous a donné un Prêtre, qui est comme entré dans le Sanctuaire en montant aux Cieux, & qui s'offre incessamment en qualité de victime, pour apaiser la colere du Maître que nous avons offensé, allons avec assurance nous presenter au Trône de misericorde, & ne craignons pas que nos vœux soient rejettez : *Non enim habemus Pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris* : ce Sauveur en qualité d'homme, est semblable à nos disgraces, & comme Dieu il a le pouvoir de nous soulager.

Heb. 4

Ibid.

Je suis persuadé, Seigneur, que malgré nos offenses vous n'avez rien perdu de la bonté qui vous est essentielle.

Vous êtes mon Sauveur, & je n'aurai lieu de deſeſperer que quand vous ceſſerez de l'être : mais pouvez-vous renoncer, Seigneur, à cette aimable qualité ? Dans le fort de vôtre colere vous n'avez pû l'oublier, & quand S. Paul entendit au milieu des foudres & des éclairs retentir vôtre voix, & que tremblant il ne voyoit autour de lui que des marques de vôtre courroux le plus formidable ; à quoi tout cét orage ſe termina t'il ? *Ego ſum Jeſu quem tu perſequeris* : vous ne pûtes pas diſſimuler ce que vous étiez, Seigneur & pour vous venger de vôtre ennemi, vous vous contentâtes de vous faire connoître à lui ſous ce nom plein de douceur qui deſarma toute ſa fierté. Heureux qui ſans ſe laiſſer aller à une preſomption criminelle apuïe ſon eſperance ſur un fondement ſi ſolide : il verra un jour dans le Ciel toute ſon attente remplie abondamment, & il y joüira avec Jeſus-Chriſt d'une gloire éternelle que je vous ſouhaite, &c. Act. 9

SERMON
SUR
LA FESTE
DE LA
PENTECOTE.

Repleti ſunt omnes Spiritu ſancto, & cœperunt loqui.

Ils furent tous remplis du S. Eſprit, & ils commencerent à parler, aux Actes des Apôtres Chap. 2.

CE n'eſt pas ſans raiſon, que l'Ecriture pour nous marquer les effets de la venuë du Saint Eſprit, les a renfermez dans ce mot de plenitude, qui nous le repreſente avec tous les dons de la grace, *Repleti ſunt omnes Spiritu ſancto, & cœperunt loqui.* Le Saint Eſprit ſe communique quelquefois avec meſure,

comme parle ſaint Paul, *Secundùm menſuram* : mais aujourd'hui, c'eſt ſans reſerve & ſans meſure qu'il ſe communique aux Apôtres : ils ne ſont pas ſeulement viſitez, inſpirez, touchez du ſaint Eſprit comme l'Ecriture exprime ailleurs les operations de la grace ; mais ils en ſont remplis. Pourquoi cela ? c'eſt parce que Dieu les deſtinoit à un employ qui ne demandoit pas moins que cette plenitude de l'Eſprit ſaint, pour s'en acquiter avec ſuccez. Il s'agiſſoit de convertir le monde : quelle entrepriſe à former ; & quel ouvrage à conduire ! Vous le ſavez, MESSIEURS, le monde que nous avons à combatre, eſt ce Fort armé qui ſe deffend depuis ſi longtems, & qui met en œuvre tout ce qu'il a d'induſtrie, de malice, & de force pour ſe maintenir dans la poſſeſſion injuſte qu'il a uſurpée. Il faloit donc que le ſaint Eſprit qui venoit le détruire par le miniſtere des Apoſtres, répanditſur eux avec abondance toutes les lumieres, toute la ſainteté, & toute la force, dont ils avoient be-

ſoin pour une telle victoire. De là cette plenitude de grace dont ils furent comblez : *Repleti ſunt omnes Spiritu ſancto, & cœperunt loqui.*

Plenitude, qui peut ſe reduire à trois principaux effets, opoſez à trois obſtacles que l'eſprit du monde forme contre Dieu. Appliquez-vous-y, Chrétiens ; il vont faire les trois parties de ce diſcours. Le monde eſt un ſeducteur, qui trompe par de belles apparences les eſprits les plus éclairez : or les Apôtres n'avoient pas de quoy ſe garantir de cet eſprit d'illuſion : il faloit donc que le ſaint Eſprit, qui eſt un eſprit de verité, les détrompât des erreurs du monde, & les remplît des maximes éternelles. Le Monde eſt un corrupteur, dont le commerce altere la pureté des mœurs les plus innocentes : or les Apôtres n'en étoient pas exempts, puis qu'ils avoient tous peché : il faloit donc que le ſaint Eſprit, qui eſt un eſprit de ſainteté, les preſervât deſormais de la corruption du ſiecle, & les confirmât en grace. Le Monde eſt un perſecuteur, qui fait une guerre

ouverte à l'Evangile, & qui s'érige en tyran de la vertu : or il avoit intimidé juſqu'aux Apôtres, qui n'oſoient paroître Diſciples de Jeſus-Chriſt, par la crainte qu'ils avoient des Juifs : il faloit donc que le ſaint Eſprit, qui eſt un eſprit de force, les affermît contre la tyrannie du monde. Voilà, Chrétiens, ce qu'il fait aujourd'hui dans les Apôtres; & c'eſt ce qu'il veut faire dans chacun de nous. *Vincamus mundum*, dit S. Auguſtin, *cum ſuis erroribus & amoribus, & terroribus:* triomphons des erreurs du Monde, de la corruption du Monde, & de la perſecution du Monde. Nous avons beſoin pour cela de cet eſprit de verité, qui détrompa les Apôtres des erreurs du ſiecle, c'eſt mon premier Point; de cet eſprit de ſainteté, qui preſerva les Apôtres de la corruption du ſiecle, c'eſt mon ſecond Point ; de cet eſprit de force, qui affermit les Apôtres contre la tyrannie du ſiecle, c'eſt mon troiſiéme Point : implorons donc ſon ſecours, &c. *Ave*

I. Partie.

Toutes les erreurs du ſiecle ſont établies ſur un principe, qui en eſt comme la baſe & le fondement: c'eſt la haute eſtime que l'on fait des choſes temporelles, qui frapent les ſens; & l'indifference que l'on a pour celles de l'éternité, qui ne ſe voyent pas. De là toutes les fauſſes idées, vûes, maximes, pretentions qui trompent les hommes: ôtez-leur ce charme, le fantôme du Monde, qui les joüe, qui les amuſe, s'évanoüit; & l'eſprit par une ſimple veuë de l'éternité, ſe trouve tout à coup détrompé de tout ce qui nous enchante. Tel eſt l'état où ſe trouverent les Apôtres aprés la veniie du S. Eſprit; état bien éloigné de leurs premieres diſpoſitions. Car ſoufrez que ſur les diferens traits qui leur ſont échapez, & que nous liſons dans l'Evangile, je vous faſſe connoître quel étoit alors leur veritable caractere.

Je ne veux point rougir aujourd'hui de leurs foibleſſes, qui font honneur à la Religion, & par où l'on voit que leur changement ne peut

être que le pur ouvrage d'un Dieu. Elevez à l'Ecole de Jeſus-Chriſt, inſtruits de ſes maximes ſur la nature des choſes mortelles, engagez par la demarche qu'ils avoient faite, en quittant le peu qu'ils poſſedoient pour ſuivre le Fils de Dieu, & peut-être devenus maîtres en cette ſcience du ſalut, dont ils avoient fait des leçons aux peuples dans leurs Miſſions Apoſtoliques, ils eſtoient encore trompez, & conſervoient même toute l'ardeur poſſible pour les biens du ſiecle. Foibleſſe humaine! il faut que les ſens ayent un étrange empire ſur la raiſon. L'ambition d'une part, dont les ames vulgaires ſont ſouvent auſſi capables que les Grands du monde; & de l'autre la fauſſe idée qui regnoit parmi les Juifs, que le Meſſie devoit établir une Monarchie temporelle, leur firent naître des veûes pour leur fortune, & penſer à leur élevation. De là l'ambition des enfans de Zebedée ſe réveille: l'un veut être aſſis à la droite de Jeſus-Chriſt: & l'autre à ſa gauche, quand il ſera eſlevé ſur le

Trône : ils veulent partager la faveur entre eux, & dominer sur les autres. De là ce different, qui s'éleva si souvent entre les Apôtres, & qu'ils renouvellerent jusqu'à la veille même de la passion du Sauveur, où pleins de la divine Eucharistie qu'ils venoient de recevoir, ils disputerent du rang & des préseances, chacun voulant tenir le premier rang selon les fausses maximes du Monde, & pas un ne voulant ceder. De là ces plaintes ameres, & ce desespoir des Disciples d'Emaüs aprés la mort de Jesus-Christ : nous esperions, disoient-ils, qu'il rétabliroit l'Empire d'Israël dans son ancienne splendeur & dans sa premiere liberté. De là ces demandes si souvent reïterées, & ce soin de s'informer même aprés la Resurrection, si l'heure estoit enfin venüe, & s'ils touchoient de prés ce moment attendu depuis si long tems, où il devoit rétablir les affaires d'Israël.

En vain le fils de Dieu avoit tâché de les détromper, en leur disant que son regne n'étoit pas de ce Monde ;

qu'il étoit bien different de celui des Grands de la terre ; que pour y tenir les premiers rangs, il falloit se mettre aux derniers, qu'ils devoient s'attendre aux mépris & aux humiliations. Comme il trouvoit toûjours leur esprit prevenu des erreurs du siecle, & leur cœur rebelle à ses instructions divines, au lieu de répondre aux esperances chimeriques de ces Disciples aveuglez, trompez, infatuez de l'esprit du monde, il leur promet la venuë du saint Esprit ; il leur fait esperer un Maistre, qui dissipera leurs tenebres, qui leur fera sentir la vanité de leur pretentions, & qui leur donnera le gouſt des veritables grandeurs. *Baptizabimini Spiritu sancto non post multos hos dies* ; vous serez baptisez du saint Esprit en peu de jours ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Gregoire, vous recevrez un baptême de feu, qui consumera, qui détruira, qui aneantira dans vous toutes ces idées profanes, & qui y allumera le desir des biens du Ciel : *Hoc est, baptizabo vos igne, ut excocta omni cupi-* *Act. c. 1.*

ditate regni terreni, fortes ſitis ad contemptum mundi.

Or c'eſt aujourd'hui que cette promeſſe s'acomplit à la lettre. Ce que le Fils de Dieu n'avoit, pour ainſi dire, qu'ébauché ; ce que l'indocilité des Apôtres ne donnoit pas lieu d'eſperer ; ce que les Sages de l'antiquité n'auroient jamais pû faire par la force, ni par la ſubtilité de leurs maximes, ſçavoir de deſabuſer ces eſprits groſſiers du néant des choſes humaines ; ce projet impoſſible en apparence devient l'ouvrage d'un moment pour le ſaint Eſprit. Mais par quel miracle de grace, ô eſprit de verité, fites-vous ce changement admirable ? que leur inſpirâtes vous, qu'ils n'euſſent entendu cent fois ? que leur apprîtes-vous de la vanité du monde, que ce que nous en ſçavons quelle image ſi vive de l'Eternité leur frapa les yeux ? eurent-ils alors quelque lumiere que nous n'ayons pas ; & ſi nous l'avons, pourquoi ne ſommes-nous pas éclairez comme eux ? Ce ſont des ſecrets que j'ignore, Chrêtiens : il ne nous

appartient pas de penetrer dans les miſteres de la grace ; plus heureux ſi nous pouvions en être touchez, & les ſentir vivement. Je ne ſçay par quelle impreſſion de lumiere cet Eſprit de verité les détrompa ; mais je ſçais qu'un changement ſi réel & ſi ſurprenant ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu. Quels hommes au ſortir du Cénacle ? Ne ſemble-t'il pas que le ſaint Eſprit ait metamorphoſé les douze Apôtres, ou plutôt qu'il en ait ſubſtitué douze autres en leur place, tant ils ſont differens d'eux-mêmes ?

Ce fut alors que le monde vit peut-être pour la premiere fois des hommes vrayement détrompez de tout ce qui charme les mondains : je dis vrayement détrompez, & non en apparence, non-ſeulement du côté de l'eſprit, mais auſſi du cœur. Le ſiecle fournit aſſez de ces faux braves ſur le mépris du monde, que leur raiſon, toute foible qu'elle eſt, & une mal-heureuſe experience des miſeres de la vie force de reconnoiſtre, que tout ceci n'eſt rien ; & qui

en font des leçons aux autres, ſans en être pour cela moins aſpres, & moins vifs ſur leurs intereſts. Les Apôtres voyent fondre à leurs pieds les treſors des Fideles, qui s'en dépoüillent & leur confient ; quelle amorce à leur cupidité ! mais pleins de mépris pour les richeſſes, ils ne daignent pas y porter la main. Détrompez, non pas en partie, comme ceux qui neligent l'intereſt pour la gloire, & qui retrouvent dans la vanité, le Monde qu'ils laiſſent dans les richeſſes ; mais entierement & ſans reſerve : ils ſont auſſi peu ſenſibles à la gloire, qu'à l'intereſt. On les prend pour des Dieux deſcendus ſur terre ; on les veut adorer comme des divinitez : cet encens ne les touche point ; & ces hommes ſi jaloux il y a peut de jours des moindres marques de diſtinction, ſon inſenſibles à un honneur capable de remplir l'ambition la plus vaſte & la plus demeſurée. Detrompez non-ſeulement de tout ce qui les environne, comme ceux qui n'eſtiment rien pour ſe renfermer dans la ſeule eſtime

d'eux-mêmes, mais encore plus pleins de mépris pour eux, que pour tout le reſte : ces hommes dont le Monde n'eſt pas digne, ſe regardent comme les ſujets les plus mépriſables ; chacun s'eſtime le moindre & le dernier des Apôtres. Détrompez, non pas par des motifs humains en Philoſophe, qui dégouté de tout, ſe retranche ſur ſa foible raiſon, ſouvent auſſi frivole que ce qu'il mépriſe ; mais en Chrétien, plein des eſperances du Ciel,, & bornant toutes ſes vûes à la ſeule Eternité ; *Noſtra autem converſatio in cœlis eſt*: Détrompez en un mot, non pas pour un temps, dans un moment de ferveur, ou de diſgrace, mais pour toûjours & ſans nul retour vers le Monde. *Phil.* 6. 3.

Heureux état, que celui des Ames ainſi détrompées ! il n'eſt point de mondain qui n'envie quelquefois leur ſort ; mais on ne croit pas en pouvoir venir là dans le ſiecle. Or c'eſt une erreur, que je veux aujourd'hui détruire. Non, Chrétiens, ce mépris du Monde ne fut point un

don particulier aux Apôtres, comme le don des Langues ; il devint commun parmi les Fideles ; tout ce qui entra dans l'Egliſe fut éclairé par cet eſprit de verité. Autrefois un petît nombre de Sages pouvoit à peine ſe deſabuſer ſur les vanitez de la terre ; mais alos tout âge, tout ſexe, toute condition en devint capable. Ce n'eſt pas un don tellement borné au Cloître, au Deſert, à la primitive Egliſe qu'il ne puiſſe revivre encore aujourd'huy juſques dans les conditions les plus relevées. Dieu par une admirable diſpoſition de ſa Providence, a voulu que là où le Siecle eſt plus engageant, où cette figure du Monde brille à nos yeux avec plus d'éclat, étale une pompe plus capable d'impoſer & de ſe ſeduire, nous preſente des objets plus propres à exciter toute la vivacité des paſſions. Dieu a voulu, dis-je, que là même le Monde laiſſât mieux voir toute ſa foibleſſe, toute ſa miſere ; qu'il nous offrît les exemples les plus celebres de la fragilité des biens temporels : il a voulu qu'on trouvât

le remede à ſes erreurs dans le mal même ; & qu'on eût dequoi s'élever aux penſées de l'Eternité juſques dans le centre de la vanité mondaine. Un ſolitaire qui n'a jamais veu le Monde, eſt quelquefois plus difficile à detromper : mais vous qui le voïez de prés, & qui vous piquez de le connoître, juſqu'à ſçavoir les miſeres cachées de ceux qui font la meilleure contenance, à quoi tient il que vous ne ſoyez détrompez ? C'eſt par là que le ſaint Eſprit tâche de ſoulager la foibleſſe de l'homme qu'il veut corriger l'erreur des ſens par le miniſtere des ſens mêmes : *Spiritus adjuvat infirmitatem noſtram.* Mais tel eſt l'aveuglement, ou pour mieux dire, la malignité de l'homme, qu'il ne veut ouvrir les yeux qu'à ce qui peut le ſéduire, & ne craint rien tant que de les ouvrir à ce qui peut les déſabuſer. *Vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis; ſicut patres veſtri, ita & vos.* Ce n'eſt pas le S. Eſprit qui manque de vous éclairer ; mais c'eſt vous qui rejettez ſes lumieres : ſi le Monde a dequoi vous ébloüir ; il a en même

Rom. c. 8.

Act. c. 7.

tems dequoi vous deſſiller les yeux.

L'autorité que donne une Charge, le reſpect qu'elle attire, les revenus qu'elle produit, le rang qu'elle procure, le pouvoir d'obliger ſes amis, d'avancer ces proches, de ſe venger de ſes ennemis, tout cela reveille l'ambition, allume la cupidité; voila le bel endroit du Monde; mais ſi vous voulez enviſager la ſujettion, la contrainte, l'aſſiduité que demande un emploi qui intereſſe vôtre ſanté, qui vous éloigne de vos proches, de vos amis, qui vous interdit tout commerce avec eux, qui vous accable de ſoins & d'inquietudes pour remplir vos devoirs, pour écarter des envieux, pour ſatisfaire vos Maiſtres, pour eſtre en garde contre vos ennemis; voilà le remede. Ces fuites bien penetrées ſeroient capables d'amortir la paſſion la plus vive & la plus ardente.

Que ſi cela ne ſuffit pas, vous verrez les fortunes les mieux établies tomber par la diſgrace, ou perir enfin par la mort. Tout ce qu'il y a eu de grand en France dans vôtre eſtat,

ou dans une dignité ſuperieure, que vous avez connu, pratiqué, recherché, dont vous avez peut-être envié la fortune, vous l'avez vû s'anéantir au tombeau; vous avez vû briſer à cet écüeil tout ce que l'orgüeil humain peut entaſſer de grandeurs; vous avez été temoin de la pompe funébre, où la grandeur & le Grand ont eſté enſevelis ſous la même tombe; quel fonds de reflexions! Il ſeroit alors ſi facile de ſe détromper: il n'y auroit qu'à ſuivre la grace; & creuſer un peu dans ces veritez. Mais ce n'eſt point à quoi l'on penſe: la premiere veûe eſt de ſonger à profiter de la dépoüille du mort. On prend des meſures pour s'aſſûrer ſa place; & tel qui touche de prés le terme fatal, où l'autre vient d'aboutir, ſent ſon ambition réveillée par l'objet le plus capable de l'éteindre. *Vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis; ſicut Patres veſtri, ita & vos.*

Un engagement de paſsion paroiſt agréable dans ſes commencemens. On ſuit en aveugle le plaiſir flatteur que donne une paſsion naiſſan-

te ; voilà l'écueil : mais ſi on vouloit jetter les yeux ſur les iſſues tragiques de cette folle paſſion, quels exemples le Monde n'en fournit-il pas ? L'un y perd ſa fortune, l'autre ſa reputation : l'un va juqu'à des extremitez de fureur & de jalouſie, qui le portent aux derniers crimes ; l'autre ſeche de douleur & de dépit de ſe voir abandonné ; & tous voyent finir malheureuſement un commerce dont ils ſe promettoient tout le bonheur de leur vie. Voilà les remedes que le Monde même vous preſente : on les voit ſans en rien croire : on ſe promet un ſort plus heureux que tous les autres ; l'on veut ſe perſuader qu'on ſera ſeul privilegié, & l'on ferme les yeux à toutes les lumieres, pour ſe jetter plus hardiment dans le precipice. *Vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis ; ſicut Patres veſtri ita & vos.*

Un jeune homme entre dans le Monde avec du bien, de la naiſſance, de l'eſprit, il y trouve tout ce qui peut flater ſon ambition, du credit, de la faveur, des amis ; quoy de plus

us engageant ? mais il voit bien-
t expirer un pere, qui a paſſé par
utes ſortes d'états avec honneur,
qui reconnoiſt enfin que tout
:ſt que vanité, hors aimer Dieu
le ſervir : la tendreſſe naturelle
nte aux circonſtances du temps,
us fait entrer d'abord la verité dãs
ſprit ; vous tombez d'accord de ce
e vous enſeigne un pere mourant,
i juge ſainement des choſes, &
: exemple domeſtique vous touche
ſqu'à vous faire verſer des larmes :
eureuſe conjoncture, ſi vous ſça-
:z en profiter ! Mais bien tôt d'au-
:s ſoins étoufent la gr:ce ; on penſe
heritage ; le Monde commence à
ivre dans vôtre cœur ; l'expe-
nce de vos peres ne ſuffit pas pour
us détromper ; on veut éprouver
r ſoi-même ce qui en eſt ; plus
:ché de leurs exemples que de leurs
roles, vous aimez mieux ſuivre
lluſion qui les a trompez toute la
:, que la verité qui les détrompe au
de la mort. *Sicut Patres veſtri, & ita*
s.

D'autres ſemblent détrompez en

certains momens, & ne ſont rien moins que ce qu'ils paroiſſent. Un orage qui paſſe, une mortification, un refus qu'on vient d'eſſuyer, la preference d'un concurrent, la perfidie d'une femme : la dureté d'un Maiſtre, la trahiſon d'un ami, la perte d'un procez, tout cela donne lieu à d'étranges reflexions, & ce ſont des ouvertures que vous donne le ſaint Eſprit pour entrer dans un vray mépris des biens periſſables, & dans des penſées de ſalut : mais rien n'eſt plus ſujet à l'illuſion ; on ſe croit détrompé, parce qu'alors on regarde le monde avec horreur. Il paroiſt affreux dans ce moment : que ne dit-on pas contre luy ? il n'y a plus de foy, plus d'amis, plus de juſtice, plus de probité parmi les hommes ; le Monde eſt un monſtre odieux qu'on ne peut ſouffrir ; à juger de la diſpoſition du cœur par les portraits vifs & touchans que l'on en fait, vous croiriez que cet homme détrompé va faire un éternel divorce avec lui. Mais au premier rayon d'eſprance qui paroiſt, ſi l'on voit

ne reſource, ſi la faveur revient, on e reconcilie avec cet ennemy, juſqu'à l'aimer plus fortement que jamais; on s'accuſe de trop de chaleur dans ſes premiers mouvemens; & l'on s'apperçoit que ces invectives qu'on faiſoit contre le Monde, étoient moins des marques de mépris, que d'attachement: jamais on n'en fut plus entêté, que lors qu'on s'en crut le plus détrompé.

Ah! Seigneur, quand c'eſt par vôtre eſprit, qu'on mépriſe le monde, ce mépris eſt égal dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune: à la faveur de vos lumieres on voit ſes careſſes du même œil, que ſes diſgraces; on n'eſt pas plus touché de ſes biens; que de ſes maux, dans la veûë de l'éternité. Mais il ne ſuffit pas d'être détrompé de la vanité du ſiecle; il faut encore ſe preſerver de ſa corruption: c'eſt un ſecond effet de la venuë du ſaint Eſprit, & c'eſt la ſeconde partie de mon diſcours.

II. PARTIE.

La ſainteté peut eſtre priſe en deux manieres differentes, ou pour

l'exemption du peché & l'état habituel de la grace ſanctifiante, ou pour la pratique des vertus les plus auſteres & les plus relevées de l'Evangile, & c'eſt à celle-ci qu'on a proprement laiſſé le nom de ſainteté. Or il eſt à remarquer, que les Apôtres n'avoient encore atteint ni l'un ni l'autre degré de ſainteté. Ils eſtoient pecheurs comme nous : Judas avoit trahi Jeſus-Chriſt, Saint Pierre l'avoit renoncé ; ſaint Thomas eſtoit tombé dans l'infidelité, tous avoient abadonné leur Maiſtre. La ſource de leurs deſordres fut l'indocilité, qui les rendit incapables des ſeveres veritez de l'Evangile, dont la pratique les euſt ſans doute preſervez de ces cheûtes. L'abnegation de ſoy-même, le renoncement à ſa propre volonté, l'humilité, la patience dans les injures, l'amour de la croix & des ſouffrances ; toutes ces leçons de Jeſus-Chriſt eſtoient pour eux une langue étrangere, qu'ils n'entendoient pas : ils ne comprirent rien à l'ouverture qu'il leur fit de ſa paſſion ;

Luc c. 18. *Ipſi nihil horum intellexerunt :* ou ſi

quelqu'un comprit ce langage, comme ſaint Pierre. les humiliations lui parurent une choſe indigne de Jeſus-Chriſt, *Abſit à te, Domine.* L'un veut attirer le feu du ciel ſur les habitans de Samarie ; l'autre ſe met en defenſe au Jardin des Olives ; toutes ces vertus eminentes, qui ſont le caractere du Chrétien, & qui ſont les moïens les plus efficaces pour le conſerver en grace, n'entroient point dans leur eſprit. *Mat. c. 16.*

Or voilà le double effet que produit en eux la venuë de cet Eſprit ſanctificateur ; il les rendit capables de l'une & de l'autre ſainteté : l'une ſervit à l'autre ; il les confirma en grace : comment cela ? en leur donnant le goût des veritez les plus auſteres de l'Evangile : *Docebit vos omnem veritatem.* Ne croyez pas que ce fuſt ſeulement par un ſecours plus puiſſant, & par des graces plus abondantes, qu'il les rendit impeccables. La grace n'opere pas ſeule l'œuvre du ſalut ; il falut paſſer par la voye étroite, par la pratique des plus penibles vertus de l'Evangile, pour en *Ioan. c. 16.*

venir à la perſeverance dans le bien. Tandis qu'ils avoient été indociles à ces veritez dures, ils n'avoient pû ſe conſerver, parce qu'ils vivoient ſelon la chair; en un mot, ils ne pouvoient accomplir les preceptes, parce qu'ils negligeoient trop la pratique des conſeils. Mais lors qu'ils commencerent à vivre ſelon l'eſprit, à marcher ſelon l'eſprit, à mortifier la chair par l'eſprit comme parle ſaint Paul; quand ils ſe furent exercez, fortifiez par l'abnegation d'eux-mêmes, par la mortification de leurs paſſions, par la moderation, par la patience, par l'humilité chrétienne, alors ils ſe trouverent à l'épreuve des occaſions les plus fortes que leur ſuſcita la corruption du ſiecle, & ils ne s'oublierent plus.

Voilà, Chrétiens, une excellente inſtruction pour nous: ne nous attachons pas à declamer contre le monde; il ira toûjours comme il va: c'eſt un torrent qu'il n'eſt pas en nôtre pouvoir d'arreſter: mais penſons à ne nous y laiſſer pas entraîner. Tâchons de nous preſerver de

ſa corruption, & plus encore de celle de nôtre propre cœur : car c'eſt de celle-là que nous répondrons à Dieu, & non pas de celle d'autrui : il ne tient qu'à nous, ſi je l'oſe dire, de nous confirmer en grace, & de nous mettre en état de ne plus pecher. Comment cela ? étudions ſur nous les mouvemens du ſaint Eſprit, qui nous porte à pratiquer en mille rencontre les conſeils Evangeliques, le renoncement à nos volontez, l'humilité, la patience, la moderation, la douceur ; accoutumons-nous par de legeres épreuves à en ſoutenir de plus fortes : car c'eſt une erreur de ſe perſuader qu'il ne faut penſer à ſuivre les conſeils Evangeliques, que quand on eſt parvenu à l'obſervation des preceptes ; & j'oſe dire que la negligence des conſeils, rend l'obſervation des commandemens preſque impoſſible à la pluſpart des Chrétiens ; par la raiſon qu'il arrive dans la vie des occaſions ſi fortes, ſi preſſantes, ſi dangereuſes, qu'on ne peut ſe conſerver en grace ſans s'eſtre fortifié auparavant par un exercice con-

tinuel des vertus les plus auſteres du Chriſtianiſme.

Et n'eſt-ce pas, Chrétiens, ce que vous reconnoiſſez tous les jours vous mêmes, & ce qui fait gemir ceux qui n'ont pas encore abandonné tout le ſoin de leur ſalut, lors qu'ils ſe voyent preſque dans l'impuiſſance d'éviter le peché ? Un homme, par exemple, opprimé par la violence & par l'artifice de ſes ennemis qui le haïſſent à mort, & qui ſemblent s'acharner à ſa perte ; obligé cependant par les Loix de l'Evangile, non ſeulement à ne pas rendre le mal pour le mal, mais à n'en pas deſirer à des gens qui voudroient lui avoir ôté la vie : que dis-je ? à ne pas même ſe réjoüir de celui qui leur arrive par le miniſtere d'autrui.

Une perſonne engagée dans un mariage que le ſeul intereſt a conclu, laquelle dans un lien mieux aſſorti auroit pû eſperer une vie tranquille, & qui ſe voit engagée pour le reſte de ſes jours avec un mari fâcheux, bizarre, intraitable ; obligée cependant à ménager ſes hu-

meurs & ſes caprices, à ſupporter ſes défauts, à diſſimuler ſes froideurs, ſes averſions, ſes emportemens, ſans en venir à ces éclats & à ces divorces qui ſont toûjours ſcandaleux.

Un homme conſtitué en dignité, obligé par le devoir de ſa charge à ſe déclarer quelquefois contre ſes amis, contre lui-même, en pourſuivant des gens qui ont malverſé, & en éclairant leur conduite malgré la protection de leurs patrons qui ſont en faveur, & qui ont dequoi ſe faire craindre.

Des ſubalternes qu'on veut contraindre de ſigner, de conclure, de traiter des affaires où ils voyent viſiblement que leur conſcience eſt intereſſée, obligez à reſiſter aux ordres de ceux dont leur fortune dépend.

Un homme à qui des creanciers avides, des voiſins fâcheux, des parens intereſſez, ne donnent pas un moment de relâche, qu'on tâche de fatiguer par des procedures éternelles; oblige à ne rien faire dans ces conjonctures, qui bleſſe la cha-

rité chrétienne à ne laiſſer pas échaper un mot de médiſance ; à ne pas réveiller, ſous pretexte de ſe defendre, la honte des familles, (vengeance ſi maligne & ſi cruelle, & cependant ſi ordinaire) enfin à étoufer tous les mouvemens de haine, qui s'élevent en de certaines rencontres juſques dans les ames les plus douces & les plus tranquilles.

Voilà des occaſions qu'on a tous les jours dans la vie. Il faut alors ſe conſerver en grace, ou ne pas faire ſon ſalut. Or je demande à un lâche Chrétien qui neglige les conſeils Evangeliques, s'il eſt en état de garder alors les Commandemens de Dieu. Il faudroit être un Saint, dira-t'on, pour ne s'échaper pas en ces rencontres : n'en doutez point, MESSIEURS, qu'il ne falut l'être Saint. Paul appelle-t'il autrement les Chrétiens de ſon tems ? ne veut-il pas qu'ils fortifient l'homme interieur par l'eſprit de l'Evangile ; *Corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem* ? Ne veut-il pas que par là ils ſoient ſolidement fondez en cha-

Eph. c. 3.

rité, qu'elle jette de profondes racines dans les ames, & les mette en état de reſiſter à la corruption du Siecle; *In charitate radicati & fundati.* Hors de là quel fonds peut-on faire ſur un Chrétien, qui n'a pas l'eſprit de ſa Religion ?

La grace eſt puiſſante me direz-vous ? je l'avoüe, mais il faut en ſavoir uſer; & comment l'apprendrez-vous, que par un frequent exercice, & une pratique exacte de toute la Loy ! Siecle prophane, vous penſez trouver le ſecret de vous preſerver du peché, en cherchant des temperamens, & des correctifs à la ſainteté de l'Evangile : il ne m'apartient pas ici de me faire juge de ce que de ſages Directeurs & des Docteurs conſommez croyent devoir accorder en ces rencontres à la foibleſſe humaine pour ſauver les reſtes du débris. Cette conduite bien appliquée peut être à propos; mais malheur à ceux quiont beſoin d'un pareil remede; il marque une playe bien profonde & bien difficile à guerir. Il euſt eſté bien plus ſeur pour le ſalut, & plus

expedient de s'acoûtumer aux maximes de l'Evangile, à ſuporter les défauts les uns des autres à n'être point ſi delicat ſur le point d'honneur, à rompre quelquefois ſa volonté, à mortifier ces envies qui vous prennent de paroître dans le Monde par des dépenſes extraordinaires, en un mot, à à vous confirmer en grace par la pratique des conſeils. Voilà comme il faut ſe préſerver de la corruption du ſiecle: voyons comme il faut ſe fortifier contre ſa tirannie; c'eſt le troiſiéme effet de la venuë du S. Eſprit.

III. Partie.

Les Apôtres eſtoient foibles & timides, renfermez dans le Cénacle par la crainte qu'ils avoient des Juifs, & Jeſus-Chriſt lui-même, qui connoiſſoit leur foibleſſe le leur avoit ainſi ordonné : *Sedete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto* ; demeurez dans la Ville juſqu'à ce que vous ſoyiez reveſtus de la vertu d'enhaut. Comme s'il leur diſoit : quoique je vous aye choiſis pour être les témoins de ma Re-

Luc. c. 24.

ſurrection, que j'ay pris ſoin pour cela de vous en convaincre par des aparitions ſi frequentes, que je connoiſſe l'attachement que vous avez à ma perſonne, vous êtes encore trop foibles pour vous produire & pour ſoutenir un témoignage, qui vous doit couter la vie: attendez que vous ſoyez fortifiez contre la tyrannie du Monde par la vertu du Tres haut; & vous ſerez alors des témoins capables de porter mon nom juſqu'aux extrémitez de la terre. *Accipietis virtutem ſupervenientis Spiritus ſancti in vos, & eritis mihi teſtes.* Act. c. 2.

Voyons l'accompliſſement de cette promeſſe dans la perſonne des Apôtres; examinons les circonſtances de leur témoignage, & aprenons de là juſqu'où va l'obligation que nous avons de paroître Chrétiens. *Eritis mihi teſtes:* vous me ſervirez de témoins, non ſeulement devant mes amis, mais devant mes ennemis. Car remarquez, qu'il ne s'agiſſoit pas ici de paroître Chrétien devant les Diſciples de Jeſus-Chriſt; mais devant

les ennemis de ſon nom, les Juifs d'une part, les Scribes, les Pontifes, les Phariſiens, les Magiſtrats; de l'autre les Gentils, qui ſe trouvoient alors raſſemblez à Jeruſalem de tou-
Act. c. 2. tes les Nations du monde: *Ex omni natione quæ ſub cælo eſt.* Il euſt été facile en ſecret de dogmatiſer devant un petit nombre de Diſciples fideles, ſoumis & pleins de reſpect pour la memoire de JESUS-CHRIST; mais en public, en preſence des Juifs, qui l'avoient fait mourir, & des Gentils qui ne le connoiſſoient que par ſon ſuplice, qui oſera ſe déclarer pour un mort, en faveur de qui on n'oſoit parler, lors même qu'il menoit une vie irréprochable, & qu'il faiſoit par tout des miracles? Douze pauvres juſques-là cachez, inconnus, timides, fugitifs,
&c. incrédules, ignorans, douze pauvres de ce caractere, ô ſouvenir honorable à nôtre Religion! oſent commencer l'œuvre de Dieu: ils ſe
Ibid. déclarent hardiment, *Et cœperunt loqui.* Quelle généroſité à Pierre, qui avoit tremblé devant une ſervante,

de porter la parole devant une ſi nombreuſe aſſemblée, non en tremblant, mais en élevant la voix ; *Levavit vocem ſuam* : non en Diſciple timide, mais en Maître inſpiré d'en-haut, & animé de l'eſprit de Dieu ? Ecoutez, dit-il, ô Juifs ? Prêtres, Pontifes, Scribes, Phariſiens, hommes de toutes les Nations du Monde ! aprenez aujourd'huy un Myſtere de ſalut pour vous. Il ne parle point mollement ; il ne ménage point leurs eſprits pour gagner leurs bonnes graces : il commence par leur reprocher toute l'énormité de leur crime : *Autorem vitæ interfeciſtis.* Il leur fait entendre que l'homme qu'ils avoient fait mourir, étoit Dieu, & que pour preuve d'une ſi grande verité, Dieu l'avoit fait ſortir glorieuſement du tombeau ; *Hunc Ieſum reſuſcitavit Deus.* Il ne ſe contente pas de dire qu'il en eſt témoin, mais il autoriſe ſon témoignage de celui des Ecritures, qu'il explique avec une force & une clarté qui ne laiſſe rien à répliquer : & quoiqu'il ſçache bien qu'il

ibid.

Act. c. 3.

Act. c. 2.

ne doit pas attendre une deſtinée plus heureuſe que celui dont il prend la cauſe, il parle pour Jeſus-Chriſt avec d'autant plus d'intrepidité, que ſes ennemis qu'il a en teſte, ſont plus incredules & plus redoutables.

Excellente leçon pour nous, MESSIEURS : il ne ſuffit pas de paroître Chrêtiens, lorſqu'il nous eſt avantageux de le paroître devant les perſonnes qui font état de la pieté, & devant qui il ſeroit ſouvent honteux de ne le paroitre pas : mais il ne faut pas même rougir de l'Evangile devant les Juifs & les infideles, c'eſt à-dire, devant les perſonnes qu'on ſçait être opoſées à tout ce qui s'apelle Religion. Voilà ce que vôtre Dieu demande de vous, & voilà ce que nôtre Siecle ignore. On ſe montre aſſez zélé pour tout ce qui concerne la Religion, la pieté, les bonnes œuvres, quand on peut s'en faire honneur en preſence des gens de bien : mais dés qu'on ſe trouve avec des impies, des libertins, des mondains, on ſent

expirer ce zéle, on mollit, on eſt foible, on a des ménagemens, des égards, on n'oſe aprocher des Sacremens, on rougit de la pieté & des bonnes œuvres, on ſoûrit à une impieté, on ferme les yeux au libertinage, on eſt indifferent & froid pour les intereſts de Jeſus-Chriſt, & peut-être va-t'on juſqu'à ſe déclarer contre lui comme les autres.

Or voilà proprement où Jeſus-Chriſt demande vôtre témoignage, *Eritis mihi teſtes.* Voilà où Dieu veut que vous vous déclariez en ſa faveur. Il n'a pas beſoin de vous devant ſes diſciples fidelles, qui lui ſont acquis; il ne manquera pas de deffenſeurs devant ceux qui ſont zélez pour ſa gloire : mais il en a beſoin devant ces libertins qu'il faudroit confondre, & qui ſe prévalent contre lui de vôtre foibleſſe. C'eſt là, qu'il faudroit montrer une fois qui vous êtes. Vous avez fait une ſi haute profeſſion de pieté dans de ſaintes Aſſemblées ; pouvez-vous ſans rougir vous dementir devant le Monde ? Mais la crainte des Juifs

vous arrête ; *Propter metum Judæorum.* La politique mondaine vous menace comme les Apôtres ; *Comminemur eis ne ultrà loquantur.* On vous fait entendre que la fortune ne s'accommode point de ces maximes délicates de conſcience ; qu'on ne réuſſit point par ces voyes ; que pour un ou deux qui s'avancent, cent autres demeurent en arriere : un Maître marque de l'averſion pour des devots : c'eſt là, dit ſaint Auguſtin, qu'il faut mépriſer la puiſſance en reſpectant le Grand, *Contemne poteſtatem timendo potentem* ; à l'exemple des Apôtres, qui pleins de reſpect & de ſoumiſſion pour toutes les Puiſſances de la terre en tout ce qui n'étoit point peché manifeſte, eſtoient fermes & inébranlables ſur tout ce qui bleſſoit les intereſts de Jeſus-Chriſt. *Obedire oportet Deo magis, quam hominibus* : il eſt juſte diſoient-ils, qu'on obéiſſe à Dieu plûtôt qu'aux hommes.

Jean c. 20. Act. c. 4. Act. c. 5.

Eritis mihi teſtes : témoins malgré la nouveauté, qui révolte les eſprits : *Dicentes, quidnam vult hoc*

eſſe ? On voyoit des ignorans parler toutes les langues, des fugitifs ſe montrer, des incredules perſuadez, des lâches fortifiez, que ne pouvoient pas leur reprocher ? N'avez-vous pas renoncé, abandonné ce Jeſus-Chriſt que vous prêchez ? Ah ! c'eſt ce qui redoubla le zéle de Pierre, bien loin de le rallentir : il ſe ſouvint ſans doute de la Prophetie de Jeſus-Chriſt ; *Et tu aliquando converſus confirma fratres tuos* ; Pierre, quand vous ſerez un jour converti, ſouvenez-vous de ſoutenir mon parti, avec d'autant plus de zéle, que vous m'aurez abandonné plus lâchement ; fortifiez l'eſprit de vos freres que vous avez ſcandaliſez. Il n'eſt point de reparation plus glorieuſe à Dieu qu'un pareil exemple : ce retour de Pierre qui ſe déclare, étoit pour ceux qui l'avoient veû infidele, une preuve auſſi efficace que les miracles qu'il operoit. Quand on comparoit ſes foibleſſes paſſées avec ſa hardieſſe, ſon courage, ſon intrépidité, il étoit viſible que ce ne pouvoit être que l ouvrage de Dieu. *Luc. c. 22.*

connue. Cruelle tyrannie du Siécle, qui contraint de déguiſer ſes ſentimens veritables, & de ſe faire honneur du libertinage où l'on n'eſt pas! Mais plus j'ay été foible ſur cet article, plus je me ſens obligé à faire mon devoir: plus j'ay ſcandaliſé, plus je veux édifier: ſi je ne puis ramener à Dieu ceux que j'ay jettez dans des erreurs, où je n'étois pas moi-même, & qu'ils ſçachent du moins qui je ſuis, & qu'ils ne s'autoriſent pas de ma conduite. Si c'eſt une nouveauté pour le Monde que de me voir régulier dans mes mœurs, c'eſt du paſſé que je dois rougir, & non pas du preſent: ſi j'ay de la honte & de la confuſion, que ce ne ſoit pas de paroître Chrêtien, mais de ne l'avoir pas toûjours paru.

Eritis mihi teſtes : témoins malgré la raillerie des mondains. *Alii irridentes dicebant, quia muſto pleni* Act 2
ſunt. Les Apôtres ne s'étonnerent point de ſe voir traitez comme des gens yvres. Saint Pierre ſe contenta de faire voir que cela ne pouvoit être: mais il n'en eût pas moins

part, qui mord en ſecret, s'il n'oſe declamer en public. Ce n'eſt pas la corruption du Monde qui en eſt cauſe, c'eſt la malignité du cœur de l'homme : quand le Monde entier ſeroit converti, ces perſonnes s'acharneroient à leur perte : ce ſont des ames comme venduës au peché, pour parler avec l'Ecriture : des gens qui gémiſſent de voir la vertu autoriſée, comme les gens de bien s'affligent quand ils voyent regner le vice. Or ſi vous êtes revêtus de cét eſprit de force, montrez-le, Chrêtiens, en vous mettant au deſſus de ces tyrans de la vertu, qui ne ſont redoutables que par la timidité d'autrui, & qui ſont foibles dés qu'on leur tient tête. Mépriſez l'aprobation de ceux dont il eſt honorable d'être mépriſé. Mais ils ſont écoutez dans le Monde, de qui ? de leurs ſemblables : c'eſt-à-dire, de gens qui ſont auſſi décriez qu'eux. Croyez-moy, il y a encore aſſez de juſtice dans le Siecle pour vous venger du mépris des libertins ; n'attendez pas que la vertu ſoit univerſellement ap-

prouvée ; cela ne ſera jamais : ſortez une fois de la captivité où vous étes, & mettez-vous dans la liberté des enfans de Dieu. *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas.*

2. Cor c. 3.

Eritis mihi teſtes : témoins non ſeulement déclarez pour les vertus qui font honneur dans le Monde, comme la probité, la droiture, la juſtice, la charité, mais pour les vertus qui ont le moins d'éclat, & que les mondains mépriſent, comme l'humilité, la patience dans les injures, le pardon des ennemis ; à l'exemple des Apôtres, qui ne prêchoient pas ſeulement Jeſus-Chriſt glorieux, reſſuſcité, mais Jeſus-Chriſt crucifié : *Prædicamus Chriſtum crucifixum.* Voilà proprement ce qui fait le vray caractere du Chrétien, & ce qui diſtingue nos vertus des vertus payennes. Or il ſeroit bien honteux de rougir de ces vertus par où Jeſus-Chriſt a operé le myſtere du ſalut de l'homme : *Quanto pro me vilior*, diſoit ſaint Bernard, *tanto mihi carior* ; plus Jeſus-Chriſt s'eſt humilié pour moy, plus

1. Cor c. 1.

plus ſes humiliations me doivent être cheres. Ce n'eſt pas qu'un Chrétien doive toûjours eſtre dans l'humiliation, comme le voudroient les méchans, au contraire il ſeroit à ſouhaiter que la vertu fuſt toûjours dans l'honneur, qu'elle fuſt autoriſée par la gloire qui lui eſt dûë, & que le vice fût dans le mépris. Mais en quelque état que ſe trouve le Chrétien, il doit à l'exemple de ſaint Paul dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune, dans la gloire & dans le mépris, il doit, dis-je, preferer les oprobres de Jeſus-Chriſt à toute la gloire mondaine.

Eritis mihi teſtes : témoins non-ſeulement par parole, mais en effet, & par la pratique de tous les devoirs de noſtre Religion, d'une maniere qui faſſe honneur à l'Evangile, comme les Apoſtres. *In oſtenſione Spiritus & virtutis.* Il faut montrer dans ſa conduite cet eſprit de force & de vertu qui ſe ſoûtient par tout, & qui rend la pieté venerable. On en trouve aſſez qui veulent paſſer pour gens de bien, qui 1. Cor. c. 2.

débitent les maximes de la morale la plus saine, qui veulent que tout le Monde soit regulier : mais il démentent par leurs actions ce qu'ils veulent établir par leurs paroles, & n'ont pas la force de soûtenir ce caractere, dont ils se font honneur. Or les Apôtres soûtenoient par la sainteté de leur vie toute l'autorité de l'Evangile qu'ils annonçoient : non-seulement ils preschoient, & faisoient des miracles ; mais ils faisoient voir en tout une idée de vertu universelle & constante à remplir tous leurs devoirs : de quelque côté qu'on les regardât, on voyoit des hommes irréprochables, armez contre les traits de la satyre, & à l'épreuve de la critique la plus maligne : la pureté de leurs mœurs faisoit autant d'honneur à l'Evangile, que l'éclat de leurs miracles. *Fiebat omni animæ timor*, dit l'Ecriture, *& metus erat magnus in universis* : tout le monde étoit saisi d'une crainte respectueuse, & rempli d'une sainte frayeur à la veûë de ces grands hommes.

Act.

Tel est, MESSIEURS, le témoi-

gnage que nous devons rendre à l'Evangile. Heureux qui confeſſera ainſi Jeſus-Chriſt ſur la terre : il n'en ſera point méconnu devant le Pere celeſte, & il recevra la recompenſe promiſe au ſerviteur fidelle : je vous la ſouhaite, &c.

SERMON
SUR
LA CHARITE'
ENVERS
LES PRISONNIERS.

Amen dico vobis, quandiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis.

Je vous dis en verité, que tout le bien que vous faites au moindre de mes freres, vous me le faites à moi-même. En ſaint Matthieu Chap. 25.

N'Accusons plus la Providence d'avoir abandonné les pauvres; c'eſt à nous-mêmes qu'il faut nous en prendre, s'ils ne ſont

pas ſoulagez. Non, mes chers Auditeurs, les fonds les plus opulens ne devroient point valoir ces paroles de Jeſus-Chriſt; & il y a lieu de s'étonner qu'il y ait encore dans l'Egliſe des gens qui manquent de tout parmi des Chrêtiens perſuadez de cet article, un des plus importans & des mieux fondez de leur créance, que tout le bien qu'ils font aux autres, eſt fait à la perſonne même du Sauveur.

En effet, MESSIEURS, Jeſus-Chriſt pouvoit-il faire un parti plus avantageux aux pauvres, que de ſe mettre en leur place, & d'exiger non-ſeulement avec l'autorité d'un Dieu, mais encore avec tout le droit que lui donne le titre de Sauveur, le tribut legitime que chacun de nous lui doit en qualité d'homme, & en qualité de Chrétien? & s'il y avoit de la foy parmi nous, y auroit-il des gens plus heureux que les pauvres, qui exempts des ſoins & de l'embarras que traiſnent aprés ſoy les biens de fortune, verroient, comme ils l'ont vû dans le tems de la

cere, & non visitastis me. Et ne croyez pas vous excuser en disant: Seigneur, quand vous avons-nous vû dans ces besoins sans vous assister? *Quando te vidimus esurientem, & non ministravimus tibi?* Nous avons bien vû quelquefois des malheureux, des gens mépriſables dans le Monde; nous avons oüi parler de leur neceſſité ſans nous mettre fort en peine, ni en devoir de les ſoulager: mais, Seigneur, ſi nous avions jamais trouvé vôtre perſonne adorable en cet état; que n'euſſions-nous point fait pour vous en retirer? Excuſe frivole; vous vous trompez, Ames infidelles; c'eſt moy qui étois ce miſerable que vous avez abandonné, negligé; en pouviez-vous douter apres l'aſſurance que je vous en donnois dans mon Evangile? *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* *Ibid.*

Ah! Chrêtiens, c'eſt ici que j'ay beſoin de vôtre foy: gardez-vous de conſulter les ſens, & de vous arreſter au dehors du pauvre; toutes les aparences vous le rendront mépriſable: mais regardez-le avec les

yeux de la Foy : que vous y trouverez de grandeur & de dignité ! Faites à ſon égard ce que vous faites à l'égard de la preſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie ; les eſpeces du pain & du vin qui revoltent les ſens, ne rallentiſſent point la vivacité de vôtre Foy ; vous percez au travers de ces voiles ſombres : qui vous cachent la Divinité : vous l'y trouvez, vous l'y adorez : elle doit être vôtre conduite envers ceux pour qui je viens icy pour parler : c'eſt le Sauveur du Monde qui ſouffre dans eux : il vous en avertit : je vous l'annonce encore de ſa part : en faut-il davantage pour vous rendre ſenſibles à leurs miſeres ?

Oüi, de quelque maniere qu'on explique l'Evangile, Jeſus Chriſt eſt dans la perſonne des pauvres. Il y eſt, dit ſaint Thomas, par la communication que les membres du corps myſtique de l'Egliſe doivent avoir avec leur Chef : il y eſt, continue ce ſaint Docteur, par commiſſion : car comme les Princes ont des Officiers ſubalternes pour lever ſur

le peuple les tributs & les impoſts, auſſi les pauvres ſont, pour ainſi dire, les Miniſtres de Dieu, établis pour exiger & pour recevoir des riches ce qu'ils doivent à Dieu par tant de titres. Il y eſt encore, ajoûte le Docteur Angelique, comme dans ſes Images, qui nous en font conſerver le ſouvenir : car comme les Rois ſont les images de Dieu ſur la terre, qui nous le repreſentent par ce qu'il a de plus grand & de plus auguſte, par ſa puiſſance, par ſa grandeur, & par ſa majeſté ; ainſi les pauvres ſont les images de Dieu, qui nous le retracent dans l'état humiliant qu'il a daigné prendre pour nous dans ſa pauvreté, & dans ſes humiliations. Or comme ce n'eſt point par les qualitez éclatantes que Dieu nous a rachettez, mais par les oprobres, par les ſouffrances ; ſi Dieu exige de nous le reſpect pour la perſonne ſacrée des Rois qu'il a élevez au deſſus de nos têtes, j'oſe dire, qu'il demande quelque choſe de plus à l'égard des pauvres : & c'eſt un amour tendre envers ceux qui lui reſſem-

blent par ſa vie abjecte & ſouffrante. *Quanto pro me vilior*, diſoit autrefois ſaint Bernard, *tanto mihi carior*. Plus mon Sauveur a voulu s'abaiſſer pour moy, plus il m'eſt cher, & plus ceux en qui je reconnois les humiliations me doivent eſtre auſſi aimables.

Jugez par là, MESSIEURS, de ce que vous devez à des gens affligez comme Jéſus-Chriſt, mépriſez comme lui, obſcurs comme lui. Ah ! que ne feriez-vous pas pour le démêler dans une troupe de pauvres, dit ſaint Chryſoſtome, ſi vous ſçaviez qu'il y eſt déguiſé : & ſi vous êtiez aſſez heureux pour le reconnoître, quelque peu charitable que vous ſoyez d'ailleurs, quel effort ne feriez-vous pas pour gagner par vos aumônes celui dont dépend vôtre ſort pour l'Eternité ? vous n'oſeriez alors refuſer perſonne, vous auriez peur que celui qui retourneroit les mains vuides, ne fuſt le Sauveur lui-même : à quoy penſez-vous donc, continuë ce Pere, de n'écouter pas les plaintes des pauvres, aſſûrez que vous eſtes par la Foy, qu'il n'en eſt

pas un seul en qui Jesus-Christ ne reside en personne ? *Quamdiu fecistis uni, &c.*

Mais les pauvres en faveur de qui je parle ne sont pas seulement recommandables par leur pauvreté : ils ont un titre qui doit encore vous engager, Chrétiens, à les assister. Ce sont de pauvres Prisonniers également dépoüillez des biens de fortune, & privez de la liberté qui seroit le seul remede à leurs disgraces. Non, ce ne sont point de ces vagabonds, dont la presence importune vient troubler vos prieres jusqu'au pied des Autels, ou qui étudient des momens pour vous surprendre dans des lieux écartez : ce sont des miserables, dont le malheur est de ne pouvoir se presenter à vos yeux ; ils ont tout ce qu'il faut pour vous toucher de compassion, hors le pouvoir de vous aprocher. Ce ne sont pas de ces gens oisifs qui trafiquent de leur misere, & qui usurpent le patrimoine des veritables pauvres ; ils sont hors d'état de gagner leur vie, & ne soupirent qu'aprés le travail. Sem-

blables, si je puis ici me servir de cette comparaison, aux idoles des Payens qui sont sans mouvement ; ils ont des mains, mais elles sont liées, & ne peuvent s'occuper ni à la culture de la terre, ni aux fonctions pro-
Psal. pres de leur vacation ; *Manus habent, & non palpabunt.* Ils ont des pieds pour marcher ; mais ces pieds sont chargez de fers, & ils ne peuvent les porter en mille endroits où l'état de leurs affaires demanderoit leur
Ibid. presence & leur assiduité : *Pedes habent, & non ambulabunt.* Ils ont des yeux pour voir ; mais ces yeux aveuglez par l'obscurité d'un cachot, ne percent pas au travers des murs, pour découvrir les pieges qu'on leur tend, les embûches qu'on leur dresse, les procedures qu'on fait contre
Ibid. eux ; *Oculos habent, & non videbunt.* Ils ont une bouche pour parler, mais à qui se faire entendre du fond de ces tristes demeures où ils sont enfermez ? une parole pour sortir dehors, paye le passage & leur est venduë au prix de l'argent ; la réponse ne leur revient qu'aux mêmes con-

ditions, & ils ne sçauroient rien demander par l'organe d'autrui, qui ne leur coûte plus, que ce qu'ils pourroient obtenir; *Os habent, & non loquentur.* En un mot, ils ont des oreilles pour entendre, mais ces oreilles sont fermées aux accusations qu'on forme, aux témoins qu'on supose pour les perdre; *Aures habent, & non audient.* *Ibid.* *Ibid.*

Encore s'ils étoient insensibles comme ces idoles, & qu'ils n'eussent pas besoin de nourriture pour traîner une vie mourante. Helas! combien de fois faut-il les retirer du desespoir, qui les fait soûpirer aprés la mort? Vous sçavez, Chrêtiens, combien ceux-là sont à plaindre, qui ne peuvent s'aider eux mêmes, & qui sont entre les mains d'autrui: on ne compte presque plus sur ses proches dans le Monde, dés qu'on n'est plus en état que de leur être à charge: cependant la naissance, le nom que vous avez, vous attire encore de la consideration dans vos disgraces; quelquefois le merite suplée à la naissance, & trouve un azi-

le ; l'éducation des honnêtes gens leur tient lieu d'un cœur bien-fait, & la vanité leur fait ſouvent faire par un motif de gloire, des actions où le cœur n'a point de part. Nos priſonniers n'ont point de ces reſſources : leur nom eſt obſcur ; comme ils ſont la pluſpart ſans naiſſance, leurs proches ſont ſans biens & ſans éducation. Qui les aſſiſtera ? Sera-ce une femme déſolée, pauvre, chargée d'enfans, reduite à la mendicité par l'abſence d'un mari qui lui gagnoit ſa vie ? Seront-ce des enfans écartés en divers lieux où le beſoin les a conduits, qui la plûpart ne connoiſſent plus leurs peres ? Des amis ? ces ſortes de gens en ont-ils ? Qui donc, MESSIEURS ? quoi des hommes, des Chrétiens, nos freres ſeront-ils plus abandonnez dans le centre de Paris, que s'ils étoient dans une Iſle deſerte, où ſur la pointe d'un rocher inacceſſible ?

Mais il y a des perſonnes vertueuſes qui en prennent ſoin. Oüi, MESSIEURS, je l'avoûe, il y a encore de ces ames genereuſes, de

ces cœurs bienfaits, que la grace & la nature ſemblent avoir formés à l'envi pour le ſecours dés malheureux : mais ces perſonnes ſeules ne peuvent pas ſoûtenir tout le poids de cette entrepriſe ; elles ſuccomberont, ſi vous ne leur tendés la main ; les beſoins croiſſent, les fonds s'épuiſent, la dépenſe paſſe de beaucoup les aumônes qu'on reçoit ; c'eſt une eſpece de miracle que la charité des priſons ſubſiſte encore. Ah ! ſi vous laiſſiés deperir l'œuvre de Dieu, quel ſcrupule pour vous à la mort, quand il faudra rendre compte au Pere des pauvres de l'adminiſtration de vos biens ? C'eſt aujourd'hui, pour ainſi dire, qu'il vous établit les tuteurs de ces pupilles ; c'eſt aujourd'hui qu'il vous les recommande par ma bouche : *Mementote vinctorum* ; ſouvenés-vous des priſonniers. C'eſt aujourd'hui le jour de leur recolte ; leur ſort eſt entre vos mains ; à l'heure que je vous parle, ils ſont dans l'attente de l'effet qu'aura ſur vous la parole de Dieu. C'eſt à vous à prononcer, ſi vous voulés ajoûter *Hebr.* c. 13.

à la rigueur de leur captivité, le malheur de vivre une année entiere dans une extréme neceſſité de toutes choſes.

Mais peut-être y en a-t'il parmi vous qui ont plus de devotion d'aſſiſter les malades. Ah ! Chrériens, ſi vous étēs dans ces ſentimens, que nos priſonniers ſont heureux ! Il n'y a point de malades plus abandonnez que ceux qui tombent malades dans les priſons : car dans les Hôpitaux, vous le ſçavez, combien de perſonnes charitables de l'un & de l'autre ſexe ſe conſacrent au ſervice des infirmes ? gens que leur experience & leur zéle a rendu ſi habiles, que bien des perſonnes d'une condition aiſée ſont plus mal gouvernez dans leurs maiſons que les pauvres à l'Hôpital. La ſeule priſon ſçait faire les malades, & ne les ſçait pas ſoulager ; le mauvais air, l'infection du lieu, le deffaut de nourriture, les incommoditez de la vie, la captivité, la triſteſſe où les réduit le mauvais état de leurs affaires, les fait tous les jours tomber en de grandes

maladies : mais quel secours pendant ce tems-là ? pour lit un peu de paille ; pour nourriture, à peine un peu de pain ; l'eau même leur est vendûë ; le linge, s'ils en ont, car plusieurs en manquent, usé sur leur corps, tombe en lambeaux ; je n'ose même vous representer la derniere extrémité où sont reduits quelques-uns d'entre-eux, pour ne pas blesser vôtre délicatesse : si vous croyez que j'ajoûte à leur misere, donnez-vous la peine de vous transporter dans ces lieux d'horreur ; donnez-vous à vous-méme un spectacle si digne d'une ame chrétienne ; vous qui dans une comedie, dans un spectacle profane, avez le cœur si sensible à des malheurs imaginaires, que la fable met sur la Scéne, & qui ne furent jamais. Quand vos yeux seront frapez de ces tristes images, d'une misere si réelle & si véritable, j'ose répondre de la compassion de vôtre cœur ; & je ferois plus pour nos prisonniers, si je pouvois vous persuader de leur rendre une visite, que je vous fai-

ſois cent diſcours en leur faveur.

Ah ! du moins ſi parmi le bruit de la Symphonie & des voix, je pouvois vous faire entendre les pitoyables accens de ces malheureux ; ſi leurs cris pouvoient percer juſqu'à vous, qu'auriez-vous à repondre à leurs reproches ? Vous paſſés bien agréablement des heures qui vous coûtent cher : vous ne ſçauriés dites-vous, nous aſſiſter ? ce que vous venés de donner à vôtre plaiſir, auroit fait des heureux les ſemaines entieres. Mais vous n'auriés pas eû le plaiſir que vous avés : comptés-vous pour rien celui de ſoulager des miſerables ? rendés-nous ce qui nous apartient : eſt-il poſſible que des hommes ſoient nez pour être ſi malheureux, tandis que les autres ſeront dans l'abondance ? ce n'eſt pas le deſſein de Dieu ; que nous ſert-il de vivre parmi vous, ſi nous ſommes ainſi délaiſſez ? Peut-être que le nom de priſonnier vous offenſe, MESSIEURS, il porte avec ſoy l'idée d'un criminel ; vous les croyez dignes du mal qu'ils endu-

rent. Non, Chrêtiens, ce terme ne doit point icy vous choquer: ils ſont plus pauvres que coupables, c'eſt l'indigence qui les met hors d'état de ſatisfaire à ce qu'on exige d'eux.

Mais s'il eſt agréable aux yeux de Dieu, de ſoulager le juſte affligé, eſt-il moins beau de lui ramener un pecheur & de le convertir? Or MESSIEURS, ce ne peut être que l'ouvrage de vos charitez: leur grace eſt entre vos mains: car de croire que les Prêtres & les Religieux, quelques zelés qu'ils ſoient, puiſſent ſans vôtre aide reduire ces cœurs indociles, c'eſt un abus. En vain nous leur diſons, qu'il faut retourner entre les bras de leur Pere celeſte, qu'il faut être ſoûmis, & reſignés à ſes Ordres, qu'il faut ſe repoſer ſur les ſoins de ſa Providence: tandis qu'ils ſont dans un beſoin extrême de toutes choſes, ce langage leur paroit dur, *Durus eſt hic ſermo.* Ce ne ſont point la plûpart des gens dont on *c. 6.* ait formé le cœur par une éducation chrétienne: les ſens qui les gouvernent avec empire ſont revoltez; ils ſe

voyent malheureux, & ils ſçavent que vous êtes dans l'abondance : quelle aparence de leur faire comprendre que Dieu eſt leur pere, auſſi bien que le vôtre ? Oüi, ſans doute, mon Dieu, vous l'êtes ; vous répandez aſſez de bienfaits ſur la terre pour nourrir tous les hommes ; vous ordonnez par de ſaintes Loix que les riches en faſſent part aux pauvres ; vous inſpirez peut-être à l'heure que je parle à mes Auditeurs des ſentimens de compaſſion pour eux : mais que ſert cela, Chrêtiens, ſi ces dons du Pere Celeſte arrêtez entre vos mains par la cupidité, ou diſſipez par le luxe, ne paſſent point juſqu'à celles des pauvres ? Vous voulez que chaque jours ils faſſent leur devoir de Chrétien, qu'ils réclament le Seigneur, qu'ils lui adreſſent leurs prieres ; faites-leur donc connoître par des ſoins effectifs, qu'il veille ſur leurs beſoins. *Nomen Dei per vos blaſphematur inter gentes :* vous êtes cauſe des blaſphêmes qu'ils font contre Dieu. Si la charité vous ouvroit les mains, nous pourrions

Rom. 2. c. 2.

leur faire sentir ces entrailles paternelles du Maître qui les a créez, & qui pense à eux ; une aumône les rend dociles à la parole Divine : on est en droit d'exiger les devoirs de l'ame, quand on a pourvû aux necessitez du corps : c'est alors qu'apuyez de vos liberalitez, il nous est aisé de leur rendre vénérable une Religion qui vous inspire des sentimens si humains pour eux; ils ne peuvent plus se deffendre, quand nous leur faisons voir ; qu'étant nourris du pain des serviteurs de Dieu, il est indigne qu'ils soient du nombre de ses ennemis.

Ah ! MESDAMES ; l'excellente pratique de pieté, pour satisfaire à Dieu sur le luxe & la vanité que les richesses inspirent ? Il y en a peut-être parmi vous qui ont été assez malheureuses pour plaire trop au Monde ; & qui par de vaines parures jointes aux graces naturelles, quoi que si vous voulez sans dessein, & sans intention criminelle, n'ont pas laissé d'enlever à Dieu des cœurs qui n'étoient formez que pour l'ai-

mer : il en eſt parmi vous, MESSIEURS, qui touchés d'un amour illegitime, qui rend prodigues les plus avares, ſe ſont ſervis de leurs biens pour s'ouvrir par la voye des preſens un paſſage aux cœurs qu'ils vouloient ſurprendre : quelle ſatisfaction plus digne de vous, que de ſubſtituer des perſonnes qui loüent Dieu, & qui l'honorent; de lui acheter, pour ainſi dire, des eſclaves, & de faire ſervir vos richeſſes, cette ſource d'iniquité, non ſeulement à vôtre ſanctification, mais encore à celle de vos freres!

Il y en a d'autres qui ſont encore du grand Monde, & qui voudroient ſe convertir. On ſe plaint de n'avoir nul ſentiment de devotion ; voilà le tems de Pâque qui aproche ; on voudroit faire ſon devoir de Chrêtien, mais on ne s'y ſent nulle diſpoſition. Ah ! MESSIEURS, s'il y a une voye qui puiſſe vous ramener à Dieu, c'eſt l'aumône, ſoit qu'il faille attirer du Ciel des graces de converſion pour l'avenir, ou qu'il s'agiſſe de ſatisfaire pour les pechez

passez. Oüi, Chrêtiens, on est bien prés de se raprocher de Dieu, quand on pense à lui faire des amis; souvent de grandes conversions ont commencé par là. Dieu eut pour agreable la charité de ces femmes déreglées d'Egypte, qui sauverent les enfans des Hebreux. Ah! qu'il lui en coûteroit, pour perdre une personne qui a soin des freres & des membres de Jesus-Christ! sa Providence y est trop interessée; ce seroit en quelque façon abandonner ses pauvres. Seigneur, lui direz-vous, je sçay qu'il n'y a rien dans mes œuvres qui doive me rendre agréable à vos yeux; souffrez que je cherche accés auprés de vous; vous n'aimez pas les pecheurs comme moy, mais vous aimez les pauvres; il ne me reste plus que cet endroit pour aller à vous; il y a long-tems que je suis endurci pour vous, mais je me sens encore de la tendresse pour eux. Ah! si je suis sensible aux miseres de mes freres, peut-être ne serez-vous pas toûjours insensible, aux miennes; vous ne direz pas, ô mon

Dieu que je donne tout au Monde au jeu, à la vanité; je vous en reſerve une partie; je ne puis vous la donner à vous-même, mais je la donne à ce que vous avez de plus cher ſur la terre : ah ! Seigneur, ſi avec les cœurs que je tâche de vous gagner vous vouliés auſſi agréer le mien! ce ſeroit alors que j'eſtimerois un vray bonheur pour moy d'être né riche, ſi mon bien pouvoit ſervir à me reconcilier avec vous.

Heureuſe une Ame à qui Dieu inſpire des ſentimens ſi humains: dans quelque deſordre qu'elle puiſſe être engagée, j'oſe dire qu'elle touche de prés le moment de ſa converſion; les pauvres acheveront le reſte: elle a pris Dieu par l'endroit qui lui eſt le plus ſenſible. Quand la vefve Doreas ſi fameuſe aux Actes des Apôtres pour ſes charités eut expiré, on pria ſaint Pierre de la reſſuſciter; la demande étoit hardie, mais quand le ſaint Apôtre vit fondre autour de lui une multitude infinie de pauvres qui lui demandoient leur mere, chacun lui montrant le linge, les habits

bits qu'elle leur avoit travaillé de sa main, alors se sentant ému de tendresse, & retraçant dans son esprit, ce qu'il avoit entendu dire à Jesus-Christ, il ne douta point que le pere des pauvres ne fust encore plus attendri que lui, il sentit bien, dit saint Cyprien, que dans cette conjoncture rien ne luy seroit impossible, *Sensit impetrari posse*: il se met en prieres, il se joint aux cris d'une troupe desolée, il force le Ciel à rendre la vie à cette femme charitable. Nous voyons quelquefois aux Tribunaux de la penitence de ces mondains, dont la conversion nous paroît presque impossible: mais quand nous leur trouvons encore le cœur sensible aux miseres de leurs freres, que nous les voyons disposez à repandre liberalement sur eux les biens qu'ils ont receu de Dieu, alors les ministres de Jesus-Christ bien instruits des sentimens de leur Maître, osent tout esperer, ils demandent avec confiance, ils le font souvenir de ses promesses, je ne sçay quel instinct secret leur fait sentir

qu'ils ne ſeront pas refuſez. Malheur à ceux à qui Dieu ferme l'oreille & le cœur aux cris des pauvres ; c'eſt qu'il ne veut rien devoir à ces ſortes de perſonnes dans la neceſſité où il ſe voit de les perdre ; il ne veut pas qu'ils ayent rien à luy reprocher ; qu'ils puiſſent au jour redoutable de ſes vengeances, où il les attend, lui demander la recompenſe de leurs aumônes. Helas ! Seigneur, je vois tant de gens opulens, qui pourroient faire un ſi bon uſage de leurs richeſſes, & faire profiter leur argent au centuple entre vos mains, mais dont vous vous mettez peu en peine ; il ſemble que vous dédaignez leurs biens : au contraire, Seigneur, je vous vois recevoir le denier de la veuve avec tant de marques d'eſtime : ce ne ſont pas ſouvent les riches qui aſſiſtent les pauvres, ce ſont les pauvres mêmes.

Pour ſatisfaire à Dieu ſur les pechez de la vie paſſée, l'aumône n'eſt pas ſeulement le plus efficace, mais c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte.

Vous le sçavez, Messieurs, à la Confession de Pâques, l'embarras où l'on se trouve quand il faut vous enjoindre une penitence conforme à vos fautes, comme l'ordonne le saint Concile : de vous parler de jeusnes, c'est ne pas connoistre la delicatesse de vôtre complexion ; le peu de santé que vous avez, vous fournit un fond d'excuses, à quoy nous ne sçavons que repliquer : méditer les veritez de l'Evangile, la plusparr n'en ont pas l'usage ; vous ordonner une retraite pour quelques jours, vôtre état ne vous le permet pas, c'est parler une langue inconnuë aux gens du monde ; vous prescrire une visite aux prisons ou aux Hôpitaux, vous craignez le mauvais air & l'infection du lieu : que vous reste-t'il pour satisfaire à Dieu? c'est l'aumône : quelque facile qu'il vous soit de la faire, Dieu veut bien s'en contenter : c'est en ce sens que l'Ecriture dit, que l'aumône détruit le peché, rachete le peché; *Eleemosina resistit peccatis....peccata tua Eleemosynis redime.* *Eccl. c. 3. Dan. c. 14.*

Ah ! quand on fait dans le Monde quelque action honteuſe qui déshonore, qu'on voit la honte preſte à éclater aux tribunaux de la Juſtice, quelle largeſſe ne fait-on pas pour parer au coup qui menace; on s'épuiſe, on prend ſur ſoy, ſur ſes proches, ſur ſes amis, rien ne coûte alors : la Juſtice divine ne demande point de ces œuvres extraordinaires; elle veut bien ſe relâcher pour une aumône que vous pouvez faire ſans vous incommoder.

Vous ne ſçauriez alleguer de raiſon qui vous en diſpenſe; la ſanté n'y eſt point intereſſée; il ne faut point pour cela de contention d'eſprit; il ne faut qu'un peu de charité: un pecheur à qui Dieu vient de remettre ſes offenſes, en peut-il manquer à l'égard de ſon prochain? vous ſortez de l'eſclavage honteux du peché, & un Dieu a verſé ſon ſang pour vous en délivrer; vôtre frere eſt dans les fers, & Jeſus-Chriſt vous demande quelque choſe pour ſa rançon; vous ſentez vous aſſez de dureté pour lui refuſer ? Quoi ! le bien-

fait que vous venez de recevoir vous inspire si peu de reconnoissance?

Heureux les prisonniers sous la Loy de Moyse! s'ils souffroient durant le cours de l'année, du moins le temps de la Pâque des Juifs étoit un temps de salut pour eux; *Est autem consuetudo vobis, ut unum dimittam vobis in Pascha.* Parmi le peuple le plus ingrat qui ait jamais été envers Dieu, la coustume estoit de relâcher un prisonnier à Pâques en reconnoissance de la grace que le Seigneur leur avoit faite de les délivrer de la captivité d'Egypte: mais sous la Loy de grace, sous la Loy de charité, n'aurez-vous rien à esperer malheureux captifs pour qui je parle? la joye n'estoit pas seulement dans le Temple par les chants d'allegresse qu'on y entendoit; elle perçoit jusqu'au fonds des cachots. Les Chrétiens chanteront dans l'Eglise des Cantiques de joye pour la Resurrection de leur Sauveur; mais vous, tout Chrétiens que vous êtes vous n'y aurez point de part: ce jour de rejoüissance sera aussi lugu- *Ioan. c. 18.*

bre pour vous que tous les autres. Mais conſolez-vous vous aurez vôtre tour ; vous eſtes preſentement entre les mains de mes Auditeurs ; mais au grand jour du Jugement ils ſeront entre les vôtres : vôtre deſtinée dépend d'eux, mais la leur dépendra de vous ; ils ſouhaiteront de vous avoir alors pour patrons & pour protecteurs auprés de Dieu. Vous pouvez demeſler au travers de la confuſion generale, ceux qui vous auront ſoulagez, & s'ils ne ſont pas connus de vous en ce monde, Dieu vous les fera connoître à bon titre en l'autre vie : ils ſeront benis du Pere celeſte : tandis qu'il lancera la foudre d'une éternelle malediction contre ceux qui vous auront abandonnez.

Les temps, me dira-t'on, ſont mauvais, chacun eſt incommodé, on n'en a pas de reſte à répandre. Ah ! Meſſieurs, ſi les tems ſont mauvais pour vous, que ſeront-ils pour des gens qui n'ont ni fonds ni revenu ? ſi les riches ſe reſſentent des miſeres communes, à quelle ex-

extremité ſont reduits les pauvres, & ſi le principe de l'aumône eſt fondé ſur la neceſſité du prochain, comme nous n'en pouvons douter, plus la neceſſité croiſt d'une part, plus l'obligation devient preſſante de l'autre. Vain pretexte dont on veut couvrir ſa dureté. S'il arrive qu'on s'enteſte d'une perſonne, rien ne couſte; on ne s'apperçoit plus alors que les temps ſont mauvais, & qu'on ne peut fournir à des dépenſes extraordinaires; on n'écoute plus cette prevoyance ſi éclairée, qui ferme les mains à l'aumône; on eſt tranquille ſur l'avenir; on n'examine plus ſi une famille en ſouffrira, ſi l'on engage ſon bien, & celui de ſes proches: ces conſiderations à qui on laiſſeroit toute leur force dans une occaſion d'aſſiſter ſon prochain, ne ſont pas capables d'arreſter le cours d'une diſſipation que le plaiſir demande. Il en eſt de même des autres paſſions: nous trouvons toûjours le moyen de fournir aux frais, & nous ne gardons là-deſſus aucunes meſures. L'ambitieux ne ſe plaint

point que l'honneur lui ſoit vendu cher ; le joüeur pour entretenir ſon commerce ne ſe contente pas d'épuiſer ſa bourſe, il engage celle des autres ; une femme mondaine ſe paſſera de tout pour ſuivre le luxe & la vanité du Monde ; & ce ſeroit un exemple rare, que celui d'un homme qui feroit pour donner l'aumône tous les efforts qu'il fait pour contenter ſa paſſion. Où ſont les gens du ſiecle, qui recevant à Pâques le Sauveur du Monde, comme Zachée le Prince des Publicains eut l'honneur de le recevoir chez-luy, partagent leurs biens avec les pauvres: *Dimidium bonorum meorum do pauperibus ?* Le temps n'en eſt plus ; mais le temps n'eſt plus auſſi d'entendre ces paroles ſi conſolantes de la bouche de Jeſus-Chriſt ; *Hodie ſalus domui huic facta eſt* ; c'eſt aujourd'hui un jour de ſalut pour cette Maiſon : ce n'eſt pas lorſque les biens y ſont entrez, c'eſt lors qu'ils en ſont ſortis en faveur des pauvres ; *Hodie ſalus domui huic facta eſt.*

Luc. c. 16.

Ibid.

Ah ! s'il vous reſte encore de la

'oy, hâtez-vous, Chrétiens Audi-
:eurs, de gagner par vos aumônes
:elui qui doit estre vostre Juge; &
ſi l'esprit de Dieu vous l'inſpire, cou-
rez viſte aux priſons; allez rendre
la liberté à des miſerables arreſtez
pour des ſommes plus legeres que
celles que vous expoſez au moin-
dre coup de vôtre jeu; ſoyez leur
Ange tutelaire, comme celui qui dé-
livra ſaint Pierre; dites leur comme
à cet Apôtre: *Surge velociter, ſeque-* *Act.*
re me; levez-vous, pauvres deſolez, *c. 12.*
on vous ouvre le triſte ſejour où vous
languiſſez; je ſuis l'Ange envoyé de
Dieu pour venir rompre vos fers; ſui-
vez-moy. Faites des heureux, Meſ-
ſieurs: rendez le mary à une fem-
me affligée, le pere à des enfans a-
bandonnez, le repos à une famille
oberée, l'eſperance & la vie à des
gens deſeſperez; eſſuyez des larmes
qui coulent depuis ſi long-temps;
remettez la ſerenité ſur des viſages
pâles & languiſſans. Que le pauvre
ſous ſa cabanne entouré de ſes en-
fans, benisse la main ſecourable qui
aura briſé ſes fers; qu'ils vous regar-

dent comme des Sauveurs ; que leurs cris de joye percent jusqu'au Ciel, & le forcent à vous être favorable, que leur liberté recouvrée les oblige à reconnoître que Dieu a vrayement soin d'eux & leur fasse retracter tous leurs murmures passez ; *Nunc scio verè quia misit Dominus Angelum suum.* Ah ! je reconnois à present que Dieu est mon Pere ; car qui penseroit à moy, si Dieu n'inspiroit aux riches un peu de charité pour les pauvres ? Il est si beau, Messieurs de soulager les malheureux & cela est si capable de flater une ame bien née, que c'est une bonté même à Dieu d'en avoir fait une vertu. Il veut ajoûter encore à cette satisfaction une gloire éternelle, que je vous souhaite, &c.

Act. c. 12.

SERMON
SUR
LA DEVOTION
A LA
SAINTE VIERGE.

Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesu, qui vocatur Christus.

Jacob fut pere de Joseph Epoux de Marie, dont Jesus apellé le Christ a pris naissance. En Saint Mathieu Chap. 1.

ON s'étonne quelquefois Chrétiens Auditeurs, de ce que le Texte sacré du Nouveau Testament nous apprend si peu de chose des grandeurs de la Sainte Vierge; & pour peu qu'on ait de zele, on vou-

droit que l'Evangile s'étendit davantage sur les éloges de Marie. Mais voilà, répond un docte Interprete, de quoi fonder la plus grande estime, & dequoi remplir la plus haute idée que l'homme se puisse former d'une pure creature; *Maria de quâ natus est Jesus*, Marie dont Jesus est né: Le saint Esprit, ajoute ce Sçavant homme, qui n'ignoroit pas sur quel fondement il devoit établir la grandeur de son Epouse, a crû que la seule qualité de Mere de Dieu bien expliquée suppléeroit à tous les éloges, & que faisant connoître la Divinité du Fils par un long recit des miracles inconcestables, on ne pourroit ensuite refuser les plus grands honneurs à celle qui seroit reconnuë pour la Mere d'un tel Fils: *Virum Maria, de quâ natus est Jesus.*

En effet, il ne faut qu'entendre ces deux termes, Mere de Dieu pour y trouver dequoy satisfaire amplement le zele qu'on a pour la gloire de Marie; & quiconque a bien penetré le sens de ces deux paroles, y découvre dequoy fonder & regler la dé-

votion des Fideles envers la ſainte Vierge. Car remarquez avec moy, Meſſieurs, qu'il y a deux écueils également à éviter dans le ſervice de Marie, dont le premier eſt de manquer de confiance en elle, & le ſecond, de porter ſa confiance juſqu'à une temeraire preſomption. Deux erreurs, qui étant oppoſées l'une à l'autre, nous privent également du ſecours le plus favorable & le plus puiſſant que nous ayions pour nous ſauver. Les uns diſputant à la ſainte Vierge ce pouvoir ſans bornes, & cette bonté extrême que l'Egliſe reconnoiſt en elle, renverſent les fondemens de nôtre confiance. Et les autres exagerant cette bonté, & la faiſant aller juſqu'à une lâche indulgence pour leurs deſordres, tombent enfin dans une malheureuſe preſomption. Or je ſoûtiens que la qualité de Mere de Dieu ſuffit pour reprimer les uns & les autres: car en cette qualité de Mere de Dieu, elle a de quoy fonder une confiance legitime; & ſous cette même qualité elle a de quoy détruire une vaine preſom-

ges peintes & gravées que nous avons heritées de nos anceſtres, des Ordres Religieux établis à ſon honneur. Je vous ferois ſouvenir de ce zéle ardent & univerſel que chaque Siecle où Marie a été attaquée, a fait paroître pour la deffenſe de ſes intereſts; du grand nombre de Fêtes que l'Egliſe lui conſacrées, des prieres qu'elle ordonne aux Fideles pour l'honorer, & enfin de ce conſentement ſi general de tous les tems & de toutes les Nations à celebrer ſes grandeurs. De là, comme d'un principe reconnu de tout le Monde, je pourrois tirer cette conſequence infaillible contre les ennemis de la Vierge, que l'Egliſe dans ſes obſervances & ſes ceremonies Religieuſes étant guidée par l'Eſprit de Dieu, on ne peut douter que la veneration profonde qu'elle inſpire à ſes enfans pour Marie, que cette diſtinction qu'elle met entre elle & les autres Saints, ne ſoit ſolidement fondée. Car s'il eſt vray, leur dirois-je, que les Fideles excedent dans les honneurs qu'ils rendent à la ſainte Vier-

ge, & que le culte dont on l'honore ne convienne qu'à Dieu ſeul, comment ſe pourroit-il faire que Dieu l'autoriſaſt par des miracles ; qu'il ſouffriſt que l'Egliſe toûjours gouvernée par le ſaint Eſprit chantaſt les éloges de Marie ; que tous les Saints des ſiecles paſſez euſſent eu en elle une confiance ſi extraordinaire, & que les perſonnes même qui vivent aujourd huy avec le plus de pieté ; fuſſent encore dans cette erreur ? N'aurions-nous pas droit, ajoûterois je, de nous plaindre de la Providence, qui s'eſt ſi ſolemnellement engagée à veiller ſur la conduite de l'Egliſe.

Mais paſſons outre, Chrétienne Compagnie, & penetrons dans les intentions de l'Epouſe du Saint Eſprit ; entrons dans le Sanctuaire ; tâchons de demeſler les veritables motifs qui ont porté l'Egliſe à nous inſpirer une veneration ſi profonde pour Marie. Si nous en croyons les Peres & les Hiſtoriens, ce Culte a commencé à s'étendre par tout le Monde, & à s'accroître au point

ue nous le voyons, depuis le cele-
e Concile d'Epheſe, où l'impie
Neſtorius fut condamné, & Marie
en entra en poſſeſſion du glorieux
itre de Mere de Dieu, que cet He-
eſiarque luy diſputoit. L'Egliſe a-
ors examinant les conſequences qui
uivoient de la deciſion qu'elle don-
oit en faveur de la Sainte Vierge,
eveloppant toutes les grandeurs
enfermées dans l'auguſte nom de
Mere de Dieu, comprit qu'elle ne
ouvoit trop faire pour honorer
ne pure creature, que Dieu avoit
levée au plus haut point de la
loire.

Car voici comme elle entroit dans
es ſentimens de Dieu même ſur
es grandeurs de Marie. Quand Dieu
ppelle une creature à quelque mi-
iſtere important, où il ſupoſe deja
out le merite dans la perſonne qu'il
hoiſit, ou il donne avec l'employ
outes les qualitez neceſſaires pour
e remplir dignement; parce qu'il
ſt de ſa Providence & de ſa gloire,
le ſoutenir le choix qu'il a fait. Ainſi
uoiqu'il éleve au miniſtere de l'A-

poſtolat des hommes ſimples & groſſiers, il éclaire leur eſprit des lumieres les plus pures, il affermit & fixe pour toûjours leur volonté dans le bien, il leur donne le don des langues, il leur communique le pouvoir de faire des miracle : pourquoy cela ? parce qu'il en a voulu faire de dignes Miniſtres de ſa parole. Dieu donc ayant deſtiné Marie au plus auguſte miniſtére qui fuſt dans les idées de ſa ſageſſe increé, l'Egliſe a conclu qu'il a dû répandre ſur elle tous les tréſors de ſes graces, la combler de toutes ſes faveurs, & la prévenir de tous les avantages qui pouvoient la rendre digne de ſoutenir la maternité d'un Dieu.

C'eſt de là que l'Egliſe a bien jugé que Marie avoit été ſainte & immaculée dans ſa Conception, parce que c'euſt été une indécence monſtrueuſe, que la Mere d'un Dieu fût quelque tems ſous l'eſclavage du demon ; qu'elle avoit reçû plus de graces & de vertus elle ſeule, que tous les Saints enſemble, parce qu'elle étoit apellée à une fin plus no-

ie qu'eux ; qu'elle n'a pas été com-riſe dans la maſſe de perdition, arce que l'Incarnation n'étant con-lue qu'en conſequence du peché Adam, la mere en cela a ſuivi la ſtinée de ſon Fils ; qu'étant Mere, lle a néanmoins conſervé ſa pureté irginale, parce qu'il étoit de la ien ſéance qu'un Dieu voulant ſe aire homme, euſt une Vierge our Mere. C'eſt enfin de là que Egliſe a jugé que Marie faiſoit un ng à part entre Dieu & les autres réatures, parce que l'ordre hypo-atique tient le milieu entre le Di-in & le naturel, & que les plus ſain-s intelligences, n'étant deſtinées ue pour être les ſerviteurs & les iniſtres du Seigneur, *Omnes ſunt dminiſtratorii Spiritus*, Marie ſeule oit élevée juſqu'à la maternité de ieu même.

C'eſt ainſi que l'Egliſe découvrant u à peu toutes les grandeurs qui oient renfermées dans cette glo-euſe qualité, & voulant enſuite ndre des hommages à Marie qui ſſent proportionnez à la ſublimité

de ſon état aprés avoir uſé des termes les plus nobles, & des expreſſions les plus fortes pour luy marquer tout le reſpect dont elle eſt touchée, n'étant pas ſatisfaite de ſes éloges, & deſeſperant d'en trouver jamais qui ſoient dignes de ſa grandeur, s'écrie avec ſaint Auguſtin : *Quibus te laudibus efferam neſcio.* Vierge ſainte, pardonnez à la baſſeſſe de mes paroles ; je ne puis marquer toute la veneration que j'ay pour vous ; & comme le nombre & l'excellence de vos perfections me ſurprend, m'éblouït, auſſi je ne puis trouver de termes aſſez reſpectueux, ni d'éloges aſſez magnifiques pour celebrer vos grandeurs, *Quibus te laudibus efferam neſcio.* Et ce qui me jette dans l'étonnement où je ſuis, c'eſt que vous ſoyez la Mere d'un Dieu ; *Quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contuliſti.* Voilà la veritable raiſon de mon inſuffiſance, & de l'impuiſſance où je me trouve de vous honorer autant que vous le meritez : *Quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contuliſti* : c'eſt

.rce que le Createur par vôtre mi-
ſtere eſt devenu la creature ; c'eſt
rce que vous avez porté dans vô-
: ſein celui qui ſoutient le ciel
la terre; c'eſt parce qu'enfin vous
ez donné des bornes à cette im-
:nſité que la vaſte eſtendüe des
ieux ne peut renfermer ; & pour
'expliquer mieux par un ſeul mot,
:ſt encore une fois parce que vous
es la Mere de Dieu , *Quia quem*
li capere non poterant, tuo gremio con-
liſti.

Mais ſi l'Egliſe a trouvé dans le
:re de Mere de Dieu un objet ſi
gne de veneration pour propoſer
x Fideles ; elle y a trouvé quelque
oſe de plus conſolant & de plus
ifiant pour nous. C'eſt là qu'elle
découvert ces treſors infinis de
aces qu'elle preſente à ſes enfans;
:ſt là qu'elle a trouvé une Redem-
rice genereuſe , une Mediatrice
ute puiſſante , un azile ouvert à
us les pecheurs , une mere pleine
: tendreſſe pour les hommes : car
uiconque dit Mere de Dieu, dit tout
la.

Oüi, Chrétiens, nous le pouvons dire avec l'Egliſe & les Peres, à la confuſion des ennemis de Marie: eſtre Mere de Dieu, c'eſt eſtre la Redemptrice des hommes; c'eſt être la cauſe du ſalut de l'univers; c'eſt fournir le Sang qui a eſté repandu pour nous ſur la Croix; c'eſt former le corps adorable qui a ſervi de rançon pour le genre humain; c'eſt produire de la meilleure partie de ſoy-même la victime qui doit apaiſer un Dieu irrité, c'eſt la nourrir de ſon propre lait, c'eſt l'élever avec des peines & des ſoins inconcevables; c'eſt s'arracher avec violence au plus aimable Fils du Monde, pour le voir attaché à une Croix: c'eſt plus encore, ô Ennemis de Marie, qui lui refuſez le titre de Rédemptrice, c'eſt conſentir à la mort de ce cher Fils, c'eſt le ſacrifier à vôtre ſalut. Car ſelon la remarque des Peres, ſi le conſentement de Marie a eſté neceſſaire pour l'incarnation, comme Dieu nous l'a fait connoiſtre en le lui faiſant demander, il a dû eſtre

en plus neceſſaire pour le miſtere
la Paſſion ; & ſi le Verbe n'a pas
ulu ſe former un corps du ſang de
arie ; ſans qu'elle y conſentiſt ,
n moins aura t'il voulu livrer ce
me corps aux ſupp'ices & à la
rt ſans le conſentement de celle
i le lui avoit donné. C'eſt pour cela
'elle demeura ferme au pied de la
oix, comme pour marquer qu'elle
ſidoit, ainſi que le Pere Eternel ,
'execution ſanglante de ſon Fils ;
n plus qu'elle eſtoit preſte, ſelon
penſée d'un Pere , de l'immoler
ſa propre main , ſi Dieu l'euſt or-
mé , *Parata erat occidere Filium*
m. Voilà, ingrats, à qui vous re-
z le titre de Redemptrice ; mais
à celle à qui l'Egliſe l'accorde à
ſte titre. Car penetrée des plus
tres ſentimens de reconnoiſſance ,
minant ce qu'a fait Marie pour
enfans , voyant qu'on attribuë à
la perte du genre humain , pour
r preſenté le fruit deffendu au
ier homme, elle infere delà qu'-
oit donc appeller Marie la cauſe
alut des hommes , puiſqu'elle a

ge, & que le culte dont on l'honore ne convienne qu'à Dieu ſeul, comment ſe pourroit-il faire que Dieu l'autoriſaſt par des miracles ; qu'il ſouffriſt que l'Egliſe toûjours gouvernée par le ſaint Eſprit chantaſt les éloges de Marie ; que tous les Saints des ſiecles paſſez euſſent eu en elle une confiance ſi extraordinaire, & que les perſonnes même qui vivent aujourd huy avec le plus de pieté ; fuſſent encore dans cette erreur ? N'aurions-nous pas droit, ajoûterois je, de nous plaindre de la Providence, qui s'eſt ſi ſolemnellement engagée à veiller ſur la conduite de l'Egliſe.

Mais paſſons outre, Chrétienne Compagnie, & penetrons dans les intentions de l'Epouſe du Saint Eſprit ; entrons dans le Sanctuaire ; tâchons de demeſler les veritables motifs qui ont porté l'Egliſe à nous inſpirer une veneration ſi profonde pour Marie. Si nous en croyons les Peres & les Hiſtoriens, ce Culte a commencé à s'étendre par tout le Monde, & à s'accroître au point

ue nous le voyons, depuis le cele-
e Concile d'Epheſe, où l'impie
Neſtorius fut condamné, & Marie
entra en poſſeſſion du glorieux
itre de Mere de Dieu, que cet He-
eſiarque luy diſputoit. L'Egliſe a-
ors examinant les conſequences qui
uivoient de la deciſion qu'elle don-
oit en faveur de la Sainte Vierge,
eveloppant toutes les grandeurs
enfermées dans l'auguſte nom de
Mere de Dieu, comprit qu'elle ne
ouvoit trop faire pour honorer
ne pure creature, que Dieu avoit
levée au plus haut point de la
loire.

Car voici comme elle entroit dans
es ſentimens de Dieu même ſur
es grandeurs de Marie. Quand Dieu
ppelle une creature à quelque mi-
iſtere important, où il ſupoſe deja
out le merite dans la perſonne qu'il
hoiſit, ou il donne avec l'employ
outes les qualitez neceſſaires pour
e remplir dignement; parce qu'il
ſt de ſa Providence & de ſa gloire,
le ſoutenir le choix qu'il a fait. Ainſi
uoiqu'il éleve au miniſtere de l'A-

poſtolat des hommes ſimples & groſſiers, il éclaire leur eſprit des lumieres les plus pures, il affermit & fixe pour toûjours leur volonté dans le bien, il leur donne le don des langues, il leur communique le pouvoir de faire des miracle : pourquoy cela ? parce qu'il en a voulu faire de dignes Miniſtres de ſa parole. Dieu donc ayant deſtiné Marie au plus auguſte miniſtére qui fuſt dans les idées de ſa ſageſſe increé, l'Egliſe a conclu qu'il a dû répandre ſur elle tous les tréſors de ſes graces, la combler de toutes ſes faveurs, & la prévenir de tous les avantages qui pouvoient la rendre digne de ſoutenir la maternité d'un Dieu.

C'eſt de là que l'Egliſe a bien jugé que Marie avoit été ſainte & immaculée dans ſa Conception, parce que c'euſt été une indécence monſtrueuſe, que la Mere d'un Dieu fût quelque tems ſous l'eſclavage du demon ; qu'elle avoit reçû plus de graces & de vertus elle ſeule, que tous les Saints enſemble, parce qu'elle étoit apellée à une fin plus no-

le qu'eux ; qu'elle n'a pas été com-riſe dans la maſſe de perdition, arce que l'Incarnation n'étant con-ue qu'en conſequence du peché Adam, la mere en cela a ſuivi la ſtinée de ſon Fils ; qu'étant Mere, le a néanmoins conſervé ſa pureté rginale, parce qu'il étoit de la ien ſéance qu'un Dieu voulant ſe ire homme, euſt une Vierge our Mere. C'eſt enfin de là que Egliſe a jugé que Marie faiſoit un ng à part entre Dieu & les autres éatures, parce que l'ordre hypo-atique tient le milieu entre le Di-n & le naturel, & que les plus ſain-s intelligences, n'étant deſtinées ie pour être les ſerviteurs & les iniſtres du Seigneur, *Omnes ſunt lniniſtxatorii Spiritus*, Marie ſeule oit élevée juſqu'à la maternité de ieu même.

C'eſt ainſi que l'Egliſe découvrant u à peu toutes les grandeurs qui oient renfermées dans cette glo-euſe qualité, & voulant enſuite ndre des hommages à Marie qui ſſent proportionnez à la ſublimité

de ſon état aprés avoir uſé des termes les plus nobles, & des expreſſions les plus fortes pour luy marquer tout le reſpect dont elle eſt touchée, n'étant pas ſatisfaite de ſes éloges, & deſeſperant d'en trouver jamais qui ſoient dignes de ſa grandeur, s'écrie avec ſaint Auguſtin: *Quibus te laudibus efferam neſcio.* Vierge ſainte, pardonnez à la baſſeſſe de mes paroles; je ne puis marquer toute la veneration que j'ay pour vous; & comme le nombre & l'excellence de vos perfections me ſurprend, m'éblouït, auſſi je ne puis trouver de termes aſſez reſpectueux, ni d'éloges aſſez magnifiques pour celebrer vos grandeurs, *Quibus te laudibus efferam neſcio.* Et ce qui me jette dans l'étonnement où je ſuis, c'eſt que vous ſoyez la Mere d'un Dieu; *Quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contuliſti.* Voilà la veritable raiſon de mon inſuffiſance, & de l'impuiſſance où je me trouve de vous honorer autant que vous le meritez: *Quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contuliſti*: c'eſt

ırce que le Createur par vôtre mi-
ſtere eſt devenu la creature ; c'eſt
rce que vous avez porté dans vô-
: ſein celui qui ſoutient le ciel
la terre; c'eſt parce qu'enfin vous
ez donné des bornes à cette im-
:nſité que la vaſte eſtendüe des
eux ne peut renfermer ; & pour
expliquer mieux par un ſeul mot,
ſt encore une fois parce que vous
:s la Mere de Dieu , *Quia quem*
li capere non poterant, tuo gremio con-
iſti.

Mais ſi l'Egliſe a trouvé dans le
re de Mere de Dieu un objet ſi
;ne de veneration pour propoſer
x Fideles ; elle y a trouvé quelque
›ſe de plus conſolant & de plus
fiant pour nous. C'eſt là qu'elle
découvert ces treſors infinis de
ıces qu'elle preſente à ſes enfans;
ſt là qu'elle a trouvé une Redem-
ice genereuſe , une Mediatrice
ıte puiſſante , un azile ouvert à
ıs les pecheurs , une mere pleine
rendreſſe pour les hommes : car
iconque dit Mere de Dieu, dit tout
ı.

Oüi, Chrétiens, nous le pouvons dire avec l'Egliſe & les Peres, à la confuſion des ennemis de Marie: eſtre Mere de Dieu, c'eſt eſtre la Redemptrice des hommes; c'eſt être la cauſe du ſalut de l'univers; c'eſt fournir le Sang qui a eſté repandu pour nous ſur la Croix; c'eſt former le corps adorable qui a ſervi de rançon pour le genre humain; c'eſt produire de la meilleure partie de ſoy-même la victime qui doit apaiſer un Dieu irrité, c'eſt la nourrir de ſon propre lait, c'eſt l'élever avec des peines & des ſoins inconcevables; c'eſt s'arracher avec violence au plus aimable Fils du Monde, pour le voir attaché à une Croix: c'eſt plus encore, ô Ennemis de Marie, qui lui refuſez le titre de Rédemptrice, c'eſt conſentir à la mort de ce cher Fils, c'eſt le ſacrifier à vôtre ſalut. Car ſelon la remarque des Peres, ſi le conſentement de Marie a eſté neceſſaire pour l'incarnation, comme Dieu nous l'a fait connoiſtre en le lui faiſant demander, il a dû eſtre

en plus neceſſaire pour le miſtere
la Paſſion ; & ſi le Verbe n'a pas
ulu ſe former un corps du ſang de
arie ; ſans qu'elle y conſentiſt ,
n moins aura t'il voulu livrer ce
me corps aux ſupplices & à la
rt ſans le conſentement de celle
i le lui avoit donné. C'eſt pour cela
'elle demeura ferme au pied de la
oix, comme pour marquer qu'elle
ſidoit , ainſi que le Pere Eternel ,
'execution ſanglante de ſon Fils ;
n plus qu'elle eſtoit preſte, ſelon
penſée d'un Pere , de l'immoler
ſa propre main , ſi Dieu l'euſt or-
mé , *Parata erat occidere Filium*
m. Voilà, ingrats, à qui vous re-
z le titre de Redemptrice ; mais
à celle à qui l'Egliſe l'accorde à
ſte titre. Car penetrée des plus
res ſentimens de reconnoiſſance ,
minant ce qu'a fait Marie pour
enfans , voyant qu'on attribuë à
la perte du genre humain , pour
r preſenté le fruit deffendu au
ier homme, elle infere de là qu'-
oit donc appeller Marie la cauſe
alut des hommes , puiſqu'elle a

produit un fruit de vie, que la Croix a porté pour nous ; & que si l'Ecriture a pû donner le nom de Sauveur a Joseph, parce qu'il avoit nourri & conservé les Egyptiens, en distribuant avec prudence & avec bonté les provisions qui appartenoient à Pharaon, & dont ce Prince l'avoit fait le dispensateur, on peut dire à plus forte raison que la Vierge nous sauve, bien que ce ne soit que par les graces de Jesus-Christ, dont elle est la dispensatrice & l'œconome souveraine.

Or du titre de Redemptrice qu'on trouve dans la qualité de Mere de Dieu, l'Eglise a tiré celui de Mediatrice : car deux choses sont necessaires pour cela, une puissance souveraine sur celui qu'il faut flechir, & une extrême bonté envers les hommes, pour employer cette puissance en leur faveur. Or je soûtiens que la qualité de Mere de Dieu porte essentiellement ces deux caracteres, comme deux proprietez inseparables. Car dirons-nous que Jesus-Christ s'est dispensé de cette Loy qui

ui nous ſoumet à ceux dont nous
vons receu la vie, lui qui pendant
'eſpace de trente ans n'a pas crû pou-
oirrien faire de plus important pour
e ſalut du genre humain, que d'o-
éir à Joſeph & à Marie; *Et erat ſub-* Luc.
itus illis? dirons nous que dans le c. 2.
Ciel ſon état glorieux l'affranchit de
ette ſoumiſſion? Ce n'eſt point là
eſprit de Jeſus-Chriſt; il ne nous ap-
rend pas à ſecoüer le joug de l'obeïſ-
ance, quand nous ſommes dans l'é-
:vation; & comme il n'a pas exempté
s Chrétiens de ce devoir, quand ils
roient devenus grands, auſſi leur
onne-t'il lui-même l'exemple d'une
ırfaite condeſcendance aux volontez
e Marie.

Quelle aparence qu'un Dieu qui
eſt engagé à executer les ordres de
s ſerviteurs, quand ils luy ſeroient
ſeles; ce ſont les termes de l'Ecri-
re. *Voluntatem timentium ſe faciet;* Pſ. 144
ui a donné un pouvoir ſans bornes
une foy vive; qui a aſſervi, pour
nſi dire, ſa Providence à l'autorité
un homme, juſqu'à lui obeïr, en-
rêtant le Soleil contre les loix &

Ioſ.10 le cours ordinaire de la nature, *Obediente Domino voci hominis* : quelle apparence, dis-je, que ce même Dieu ait voulu limiter la puiſſance d'une Mere auſſi pure, auſſi ſainte, 3.Reg c.2. auſſi parfaite que Marie ? *Pete Mater mea.* Non, non, ne ménagez point mon pouvoir, lui dit ſon Fils, avec beaucoup plus de raiſon que Salomon ne le diſoit à Betſabée ; demandez, ma mere, ou plûtôt commandez tout ce qu'il vous plaira : Ibid. *Neque enim fas eſt ut avertam faciem tuam.* Car comment pourrois je vous rien refuſer, tandis que vous élevez vers mon Trône ces mains pures qui m'ont porté dans mon enfance ? Voilà la toute-puiſſance de Marie ; elle n'eſt pas abſolue & indépendante comme celle de Dieu, mais elle eſt ſuppliante, & n'en eſt pas moins efficace, *Omnipotentia ſupplex.* Et c'eſt ce que les Peres ont reconnu, lorſqu'ils ſe ſont addreſſez à Marie avec des termes ſi reſpectueux & ſi ſoumis. *Ad te recurrimus, ô benedicta!* Nous avons recours à vous, s'écrie Origene, ô benite entre les fem-

mes. *Intercede hera, Domina, & Regina, & Mater Dei pro nobis*, intercedez pour nous, c'eſt la priere de ſaint Athanaſe, intercedez pour nous, ô ſainte Dame, Maîtreſſe, Reine & Mere de Dieu. *Advolvor genibus tuis, Domina mea!* Je me jette à vos genoux, & je reconnois vôtre puiſſance, c'eſt celle de ſaint Ephrem. *Supplica Deo ut animas noſtras ſalvet:* demandez à Dieu qu'il nous ſauve, c'eſt la priere de ſaint Jean Chriſoſtome. *Aſpice nos de cœlo oculo propitio:* jettez ſur nous un regard favorable, c'eſt celle de ſaint Baſile. *Sancta Maria ſuccurre miſeris:* Vierge Sainte, ſecourez-nous, c'eſt celle de Saint Auguſtin.

Surquoi je vous prie, Chrétiens, de faire deux reflexions avec moi; dont la premiere eſt, que ces grands hommes étoient ſans doute auſſi agreables à Dieu, que ceux qui ne croyant pas avoir beſoin de l'interceſſion de Marie, s'adreſſent directement à lui. Ces hommes de Dieu qui avoient de ſi longs & de ſi frequens entretiens avec lui, lorſqu'ils étoient élevez au

deſſus d'eux-mêmes dans leurs plus hautes contemplations : ces grands hommes, dis-je, qui pouvoient alors demander librement & ſans crainte ce qu'ils jugeoient leur être neceſſaire, non ſeulement ne dédaignoient pas d'implorer le ſecours, & de reclamer la protection de Marie ; mais ne croyoient pas pouvoir ſans elle obtenir ce qu'ils vouloient : ils ne craignoient pas de deshonorer par là Jeſus-Chriſt, mais ils étoient perſuadés qu'ils ne pouvoient ſe le rendre plus favorable, que par l'entremiſe de ſa Mere.

La ſeconde reflexion eſt, que ces gens qui font gloire de s'addreſſer immediatement à Jeſus-Chriſt, ne me paroiſſent pas recueillir un plus grand fruit de leurs prieres. On ne voit pas que leur attachement pour le Fils redouble par le mépris qu'ils ont pour la Mere ; & ce qui acheve de me les rendre ſuſpects, c'eſt que dans les affaires du monde ils tiennent une conduite bien oppoſée à celle-là. Car à qui ne s'adreſſent-ils pas pour ſe rendre un Juge favora-

ole ? quelles recherches ne font-ils
as de ceux qui ont accez auprés de
ui, ou même auprés de ſes amis ? Par
ombien de canaux fait on paſſer une
ollicitation avant qu'elle aille juſ-
u à celui qui doit decider de l'affai-
e ? on ne neglige pas même des do-
neſtiques. Et lorſqu'il s'agit de flé-
hir un Dieu irrité contre eux, d'ob-
enir une faveur dont ils doivent con-
oître qu'ils ſont indignes de de-
ander grace, & non pas juſtice, ils
egligent l'interceſſion de Marie, &
e veulent pas reconnoître ſa puiſ-
ance.

Ce n'eſt pas aſſez : ils attaquent la
iſericorde ; comme ſi Marie avoit
û oublier qu'elle n'a été Mere de
ieu que pour nous ; qu'étant les
eres & les coheritiers de JESUS-
HRIST, nous ſommes ſes enfans,
u'elle a porté dans ſes chaſtes entrail-
s le Sauveur de tous les hõmes, qu'il
: s'eſt ſervi d'elle, que pour venir
ercher ſur la terre ce qui avoit pe-
. Non, Chrétiens, Marie ne peut
uſcrire qu'avec peine à la condam-
ation des pecheurs & le Seigneur

approuve la tendreſſe qu'elle a pour eux. Le Pere celeſte ne veut la perte du pecheur qu'à demi, tandis que ce fils rebelle eſt en état de ſe convertir; il ne lance le foudre que quand perſonne n'arrête ſon bras : mais quand il trouve un Moïſe qui le prie, la priere le deſarme. Lors qu'Aaron l'encenſoir à la main, ſe jette au milieu du peuple, qui alloit être conſumé par le feu du Ciel, Dieu ſe laiſſe fléchir par l'encens : luy-même dans la reſolution où il eſt de perdre ſon peuple, & de le punir de ſes infidelitez, il cherche un ſeul homme juſte qui puiſſe appaiſer ſa colere, & il ſe plaint de n'en trouver pas ; *Quæſivi de eis virum, qui interponeret ſepem, & ſtaret oppoſitus contra me pro terra, ne diſſiparem eam ; & non inveni.* Je n'en ſuis pas ſurpris, ô Pere des miſericordes ! Marie n'étoit pas encore dans ces temps malheureux ; vous n'aviez pas donné au monde une ſi puiſſante Mediatrice ; mais depuis que nous l'avons, combien de fois a-t-elle appaiſé voſtre colere ? combien de fois a-t-elle arreſté

Ezec. c. 22.

ôtre bras ? combien de fois s'eſt elle niſe entre vous & le pecheur, vous reſentant les larmes que le repentir ous faiſoit verſer, & nous obtenant e pardon de nos crimes, forçant mê- ne quelquefois, ſi je l'oſe dire vôtre rovidence à faire des miracles pour ous ſauver ?

Heureuſe donc l'ame, qui a fondé on eſperance ſur Marie ! heureux, ui plein de veneration pour le Fils appris dés ſon enfance a reclamer a protection de la Mere ; qui n'a oint ſeparé l'un de l'autre dans ſon œur, & qui par un faux zele ne 'eſt point ſouſtrait mal-à-propos un es ſecours les plus puiſſans & les lus efficaces que nous ayions pour ous ſauver. Que ſi l'on ne voit plus ujourd'huy de ſes converſions ſou- aines, & de ces changemens admi- ables que la main du Seigneur ope- oit en faveur des ſerviteurs de la ierge, c'eſt parce qu'on a fermé au euple ces entrailles de miſericorde. On a oſté aux pecheurs leur azile; & à force de leur retrancher tous es moyens de retourner à Dieu,

ou les a ſouvent reduits au deſeſpoir.

Dans ces heureux ſiécles où la Foy & la docilité des Fidelles permettoit aux Peres de l'Egliſe, d'expoſer tous leurs ſentimens ſur la Vierge, chaque Pere n'ayant devant les yeux que cette auguſte qualité de Mere de Dieu, s'efforçoit d'en ſoutenir toute la grandeur par les éloges les plus glorieux ; & aprés avoir uſé des termes les plus nobles, avoüoit qu'ils étoient toûjours au deſſous d'un ſi grand ſujet. Ce qu'un zele qu'on oſe blâmer aujourd'hui, ſembloit leur faire dire de trop fort, étoit corrigé par la droiture de leur cœur, ils ne penſoiẽt que ce qu'il falloit penſer, lorſqu'ils ſembloient dire, ce qu'il ne falloit pas dire ; & nous ne liſons pas que leurs écrits ayent cauſé du ſcandale parmi les Fideles. Nous liſons au contraire qu'ils faiſoient ſouvent de ces prodiges de la grace, qu'on ne voit point faire dans nôtre ſiecle, par ceux qui ont un ſi grand ſoin de rappeller les temps paſſez. Aujourd'huy quand on parle de Marie, on ne craint plus de n'en dire

pas aſſez ; mais on craint de bleſſer la delicateſſe de ceux qui ſe perſuadent qu'on en dit toûjours trop : il faut preſque oublier que celle dont on parle eſt Mere de Dieu ; & on n'oſe expoſer à des Catholiques les grandeurs, la puiſſance, & la bonté de la Vierge, qu'avec des temperamens, qu'à peine les Heretiques auroient autrefois exigez.

O ſiecle qu'avez-vous fait de cette ſainte docilité de nos Peres? Que n'avez-vous conſervé cet eſprit chrétien ; & pourquoy par un raffinement de reflexions humaines, avez-vous étouffé ce zele pour la gloire de Marie, que nous devions heriter de ceux qui nous ont precedez ? Un mot contre le ſervice de la Mere de Dieu auroit revolté les eſprits : on auroit eu horreur d'entendre ce qui ſe pratique aujourd'hui, comme une choſe agreable à Dieu ; & s'il falloit trouver parmi les Fideles dequoy ériger ces ſuperbes monumens qu'une venerable antiquité a conſacrez, où trouveroit-on dans ce ſiecle ſi éclairé, ces largeſſes & ces

profuſions, qui partoient d'un cœur ſi droit, & ſi plein de tendreſſe pour Marie? Mais tel eſt l'eſprit du temps de regler tous les devoirs, & de n'en pratiquer pas un; de reduire la Religion à une ſechereſſe de ſpeculation, qui degenere dans l'indevotion & dans l'impieté.

Mais où m'emporte mon zele? Non, Chrétiens, nous n'avons rien perdu de ce que les ſiecles paſſez nous ont inſpiré du reſpect & de la confiance pour Marie; & c'eſt ce ſoin même qu'on a eu de le conſerver, qui doit redoubler nôtre attachement pour elle. Car n'eſt-ce pas l'ouvrage de Dieu, que malgré les efforts de quelques zélez indiſcrets, qui ont voulu diminuer la gloire de Marie, & ſur des pretextes malins étouffer cette confiance que les Fideles ont en elle, les Peuples ayent cependant conſervé tous les ſentimens qu'ils avoient? Ils ont bien ſenti qu'on vouloit leur enlever ce qui leur étoit le plus cher; & la grace a fait dans leur cœur, ce que la nature fait dans le cœur des enfans

à l'égard de leur mere. Ils n'ont pû ſoufrir qu'on leur ôtât rien de leur confiance. On a pû abolir pluſieurs pratiques chrétiennes ; on a même rallenti cette ardeur loüable que les Fideles avoient pour la frequentation des Sacremens : mais quand il a fallu arracher de leur cœur ces ſentimens tendres & reſpectueux pour Marie, que le Chriſtianiſme y a ſi profondement gravez, tous les efforts ont été inutiles. Ses Fêtes ont été celebrées avec toute la pompe & la ſolemnité ordinaire ; ſes Autels chargez de vœux & de preſens, ſes Temple frequentez par une foule de Fideles, malgré les mauvaiſes intentions de ſes ennemis. Oüi, MESSIEURS, j'oſe le dire que ce zele qu'on a de rectifier la devotion envers la ſainte Vierge, n'eſt point un zele chrétien. Car s'il étoit tel, ceux qui prennent tant de ſoin de reformer des abus imaginaires, auroient le même ſoin de rétablir ce qui manque, de leur avû même, au ſervice de Marie : ils n'auroient pas épuiſé tout leur zele à moderer celui

profusions, qui partoient d'un cœur si droit, & si plein de tendresse pour Marie? Mais tel est l'esprit du temps de regler tous les devoirs, & de n'en pratiquer pas un; de reduire la Religion à une secheresse de speculation, qui degenere dans l'indevotion & dans l'impieté.

Mais où m'emporte mon zele? Non, Chrétiens, nous n'avons rien perdu de ce que les siecles passez nous ont inspiré du respect & de la confiance pour Marie; & c'est ce soin même qu'on a eu de le conserver, qui doit redoubler nôtre attachement pour elle. Car n'est-ce pas l'ouvrage de Dieu, que malgré les efforts de quelques zélez indiscrets, qui ont voulu diminuer la gloire de Marie, & sur des pretextes malins étouffer cette confiance que les Fideles ont en elle, les Peuples ayent cependant conservé tous les sentimens qu'ils avoient? Ils ont bien senti qu'on vouloit leur enlever ce qui leur étoit le plus cher; & la grace a fait dans leur cœur, ce que la nature fait dans le cœur des enfans

à l'égard de leur mere. Ils n'ont pû ſoufrir qu'on leur ôtât rien de leur confiance. On a pû abolir pluſieurs pratiques chrétiennes ; on a même rallenti cette ardeur loüable que les Fideles avoient pour la frequentation des Sacremens : mais quand il a fallu arracher de leur cœur ces ſentimens tendres & reſpectueux pour Marie, que le Chriſtianiſme y a ſi profondement gravez, tous les efforts ont été inutiles. Ses Fêtes ont été celebrées avec toute la pompe & la ſolemnité ordinaire ; ſes Autels chargez de vœux & de preſens, ſes Temple frequentez par une foule de Fideles, malgré les mauvaiſes intentions de ſes ennemis. Oüi, MESSIEURS, j'oſe le dire que ce zele qu'on a de rectifier la devotion envers la ſainte Vierge, n'eſt point un zele chrétien, Car s'il étoit tel, ceux qui prennent tant de ſoin de reformer des abus imaginaires, auroient le même ſoin de rétablir ce qui manque, de leur avû même, au ſervice de Marie : ils n'auroient pas épuiſé tout leur zele à moderer celui

que les Fideles ont fait paroître pour la gloire de la ſainte Vierge ; ils l'auroient également emploïé contre ceux qui ſont ſi negligens à lui rendre leurs devoirs. Mais pour marquer que je ne pretens pas autoriſer ce qui pourroit y avoir d'exceſſif dans la devotion dont je parle, je vous ferai voir en peu de mots que la qualité de Mere de Dieu bien entenduë ſuffit pour détruire toutes les vaines eſperances des devots preſomptueux : c'eſt le ſujet de ma ſeconde Partie.

II. Partie.

Je ne ſuis pas ſurpris, Meſſieurs, que parmi les perſonnes qui font profeſſion de ſervir Marie, il ſe trouve quelquefois des ſujes indignes de ſa protection : mais ce qui m'étonne, c'eſt que ces ſerviteurs infideles qui manquent aux devoirs du Chriſtianiſme les plus eſſentiels, ne laiſſent pas de compter ſur la protection de Marie, comme ceux qui la ſervent le plus fidellement, & que trompez par les apparences du culte exterieur qu'ils lui rendent en-

core ; ils veulent entrer dans tous les drois & tous les privileges des veritables enfans de la Vierge, tombant par là dans une préſomption dangereuſe, qui les perd infailliblement : je m'explique. Il y en a peut-être parmi vous ; qui aprés s'être dévoüez ſincerement au ſervice de Marie, aprés s'y être maintenus long-temps par une vie exemplaire & irreprochable ; ſont enfin tombez peu à peu dans le relâchement, & de là dans des deſordres conſiderables. Peut-être s'eſt il formé avec le temps certaines habitudes, qui vous attachent au peché ? & au lieu que vos premieres chûtes eſtoient ſuivies d'un prompt repentir ? qu'à peine eſtiez-vous tombez, qu'on vous voyoit vous relever avec avantage ; peut-être maintenant aſſervis honteuſement à la paſſion que vous combatiez en ce temps là, vous vous en êtes faits eſclaves ; & las tantôt de vaincre, tantôt d'eſtre vaincus, vous avez enfin pris le parti que prennent les gens de ce caractere, c'eſt-à dire, de vous

en renir à l'état du peché mortel.

Dans cet état vôtre conſcience vous a troublez quelquefois. Il a fallu la flater de quelque eſperance pour lui rendre la tranquillité qu'elle avoit perduë : car vous n'en étiez pas venus juſqu'à ce point d'inſenſibilité, que de pouvoir vous mettre l'eſprit en repos ſur un état ſi deplorable. Qui vous a donc raſſeuré l'eſprit ? Vous vous êtes ſouvenus que vous êtiez ſerviteurs de Marie, & ſur ce principe que je pourrois conteſter, quelles fauſſes conſequences n'avez-vous pas tirées pour diſſiper ces craintes ſalutaires que la Mere de Dieu vous ménageoit ? Car vous qui avant que de tomber n'aviez pas aſſez de confiance en la ſainte Vierge, & qui n'êtes peut-être tombé que pour avoir manqué de la reclamer dans les occaſions perilleuſes qui vous ont perdu, aprés vôtre peché quelle confiance, ou plûtôt quelle preſomption n'avez-vous pas ? Vous ſuppoſez comme un principe qui ſuffit ſeul pour vous raſſurer, que jamais ſerviteur de Ma-

rie ne ſe damna ; qu'elle a des reſſources infaillibles pour les plus deſeſperez ; que l'ouvrage de vôtre converſion ſera le ſien ; qu'il faut attendre le temps qu'elle a marqué pour cela ; qu'il y a mille exemples de pecheurs plus obſtinez & plus endurcis que vous, qu'elle a convertis à la mort, & qu'ainſi vous avez lieu d'attendre par ſa mediation ces faveurs ſpeciales dont elle diſpoſe. Ce n'eſt peut-être pas ainſi que vous vous expliquez ; mais pour peu que vous vouliez vous interroger vous-mémes ſur ce qui vous donne ce malheureux repos de conſcience dans le peché ; pour peu que vous vouliez vous répondre à vous-même de bonne foy, vous démeſlerez que ce ſont là vos veritables ſentimens dans la mauvaiſe diſpoſition où vous êtes.

Or je ſoûtiens que la ſeule qualité de Mere de Dieu ſuffit pour détruire cette vaine preſomption. Pour le comprendre, je vous prie de remarquer avec ſaint Thomas, que la préſomption ſuppoſe toûjours deux

actes ; dont le premier eſt un jugement faux, par lequel le preſomptueux ſe perſuade que la bonté de celui dont il preſume, eſtant ſans bornes & ſans meſures, quelque offenſe qu'il puiſſe commettre à ſon égard il en obtiendra le pardon? & le ſecond eſt un amour ſecret de nous mêmes, qui nous inſpirant un dégoût & une averſion de tout ce qu'il y a de penible dans les voyes du ſalut, ſe décharge volontiers de ſon fardeau ſur un autre, & ſe repoſe ſur luy d'un ſoin, qui eſſentiellement nous doit être perſonnel. Voilà dit ce ſaint Docteur, les fondemens ſur leſquels le preſomptueux s'appuye, & s'éleve avec tant d'orgueil. Or par le premier il mépriſe la perſonne qu'il penſe honorer? Et par le ſecond, il ſe rend impoſſible l'acquiſition d'un bien ſur lequel il croit avoir des droits inconteſtables: peut-on rien voir de plus chimerique que ces deux idées dont il ſe flatte?

Je dis que le preſomptueux mépriſe la perſonne qu'il croit hono-

rer. Car n'eſt-il pas viſible, Chrétiens Auditeurs, que de porter la bonté de Marie juſqu'à ces excez d'indulgence, quelle autoriſe l'impenitence du pecheur, c'eſt ſe former l'idée d'une Mere de Dieu, ſans équité, ſans zele pour la gloire de ſon Fils; & que comme il n'eſt rien de plus injurieux à ſa miſericorde & à ſon pouvoir, que le deſeſpoir de ceux qui s'obſtinent à ne rien eſperer d'elle, c'eſt outrager ſa juſtice, que d'en attendre les faveurs les plus injuſtes & les plus deraiſonnables. *O! præſumptio nequiſſima unde creata es?* Malheureuſe preſomption, s'écrioit le Sage, qui empruntes les apparences de la vertu pour tromper l'eſprit de l'hommes, nous avons enfin découvert ta naiſſance & ton origine: tu ſemblois eſtre émanée du ſein de la verité même: & tu n'es que la production informe de l'erreur & du menſonge; tu ſemblois rendre hommage aux ſouveraines perfections de Marie, & tu déroges à la glorieuſe qualité de Mere de Dieu, & à cette emi-

Eccl c. 37.

juſqu'à conſentir au ſupplice de ſon propre Fils? y trouvez-vous ce zele pour la gloire de ſon Dieu, à qui elle a ſacrifié cette victime innocente? y remarquez-vous cet amour ſi tendre pour Jeſus-Chriſt dont on veut qu'elle protege les ennemis?

S. Auguſtin reprochoit autrefois aux Payens, comme la ſource de tous leurs deſordres, l'horrible profanation dont ils déshonoroient la Majeſté de leurs Dieux, en les declarant en même tems & protecteurs & coupables de tous les crimes, Dieux indignes, s'écrie ce Pere, d'être ſervis par des hommes; puiſqu'ils ne ſçavent pas diſtinguer le vice d'avec la vertu! Permettez-moi, MESSIEURS, non pas d'accuſer de pareils excez ceux qui preſument trop de la bonté de Marie, mais de vous faire remarquer que leur préſomption cauſe dans le Chriſtianiſme preſque les mêmes abus que nous condamnons dans le Paganiſme, lorſque pecheurs par état, & par une habitude volontaire, ils ne laiſſent pas de ſe flatter de la protection de la Vierge.

Il eſt vrai, dit ce libertin ; l'état où je ſuis peut avoir des ſuites tres-funeſtes : mais auſſi dois-je compter pour rien le ſecours de la Mere de Dieu ? quand on a une Mediatrice ſi puiſſante, ne doit-on rien attendre de ſes ſoins ? n'eſt-elle pas la Mere des pecheurs auſſi bien que des juſtes ? Et de là quelle conſequence ? quelle ſuite ? quel changement dans les mœurs ; on n'en voit aucun, MESSIEURS & c'eſt ce que j'appelle declarer Marie protectrice de ſon peché. Tel ne craint point de bleſſer la reputation de ſon prochain avec les traits de la médiſance & de la raillerie la plus piquante, qui ſans ſe mettre en peine de la reparer, ſe repoſe ſur le titre de ſerviteurs de la Vierge, qu'il croit ſeul ſuffiſant pour aſſurer ſon ſalut. Tel aprés avoir conſacré quelques heures le Dimanche au ſervice de Marie, ſe ſçait ſi bon gré de ce leger ſacrifice, qu'il ne fait aucun ſcrupule de paſſer la ſemaine entiere dans une oiſiveté également indigne de ſon état, & dangereuſe pour

ment de ſa colere & de ſon indignation ? Et ne ſont-ce pas là, MESSIEURS, les ſentimens que vous doit inſpirer la devotion à la ſainte Vierge ;

Pour en eſtre encore plus perſuadez, faiſons une derniere reflexion ſur cette eſperance trompeuſe, dont nôtre amour propre nous flatte, qu'avec le ſecours de Marie nous ne pouvons manquer de graces dans la ſuite, quoique nous refuſions de cooperer aux graces preſentes Car remarquez, MESSIEURS que le pouvoir de la Mere de Dieu eſt un pouvoir de mediation, où il s'agit de fléchir le Seigneur par la priere. Il eſt vray qu'il n'eſt point de faveur ſi extraordinaire, qu'elle ne puiſſe nous procurer ; mais c'eſt en demandant, & non pas en donnant ; c'eſt en ſuppliant, comme parlent les Peres, & non pas en fournillant du ſien. *Omnipotentia ſupplex.* Or ſur ce principe quelque puiſſante que ſoit Marie, elle ne peut rien que ce que la bien-ſeance luy permet de demander ; & pour

juger

juger s'il eſt en ſon pouvoir, ou de vous ſauver ſans converſion, ou de vous convertir quand vous ſerez las de pecher, examinez ſi elle peut raiſonnablement demander l'une ou l'autre grace.

Vous ſauver ſans converſion, ce n'eſt pas ſans doute ce que vous prétendez : mais vous convertir quand il vous plaira, c'eſt encore moins ce que vous pouvez attendre. Car comment Marie le demandera-t'elle pour vous ? pour vous, dis-je, qui la refuſez tous les jours cette grace de converſion, qui la combattez, qui l'aneantiſſez par une obſtination inſurmontable : pour vous, à qui la Mere de Dieu l a cent fois menagée avec les ſoins & les empreſſemens les plus tendres, lors que vous n'y répondiez que par d'horribles infidelitez : pour vous, qui à l'heure que je vous parle, pouvez peut-être vous reprocher, d'avoir épuiſé plus de graces inutilement vous ſeul, qu'il n'en falloit pour ſauver trente autres : pour vous, qui à force de remettre & de differer de jour en

jour, vous mettez dans l'impuiſſance de jamais rien exécuter. Et ſous quel titre encore une fois pourra-t'elle obtenir ces graces pour vous ? Où ſont les prieres qu'elle puiſſe preſenter de vôtre part au Trône de Dieu ? Seront-ce les loüanges de cette Vierge Sainte, que vous recitez quelquefois ? mais quelle grace ont les louanges dans la bouche d'un pecheur, dont le cœur eſt éloigné du Dieu même dont elle eſt la Mere ? Seront-ce vos Communions ? mais ſi elles ſont défectueuſes, ou mêmes indignes, pourra-t'elle les produire ; & n'avez-vous pas lieu de craindre qu'elles ſoient telles ? Mais ne peut-elle pas preſenter ſes merites à ſon Fils ? ſans doute, MESSIEURS, & c'eſt ſur cela que vous devez compter preſentement, mais non pas à l'avenir : ils ſuffiſent pour apuyer vôtre confiance, mais non pas pour autoriſer vôtre preſomption : ils vous aideront à détruire le peché, mais non pas à l'entretenir comme vous avez peut-être fait, prevenu d'une erreur injurieuſe à

la qualité de Mere de Dieu.

En quel abîme de malheurs m'allois-je donc precipiter, ſous pretexte du culte que je rends à Marie? Entrez, Chrétiens, dans ces ſentimens. Quelle aſſurance m'a-t'elle donnée de me ſauver en vivant mal? & quelle idée ay-je couçûë de la Vierge, lors que j'ai crû qu'elle autoriſeroit le relâchement de mes mœurs? Eſt-ce un culte, ou plûtôt une abomination dont j'ay profané ſes Autels? comment me ſuis-je flatté de la protection de la Mere, lorſque j'ay donné la mort à ſon Fils? Telle eſt l'erreur où j'ai vécu, Vierge ſainte, tel eſt l'outrage que j'ai fait à vôtre miſericorde: voilà la cauſe de ces diſcours injurieux que vos ennemis ont publiez contre vous. Le Monde témoin de mes égaremens, & ravi de trouver un prétexte de ne vous pas honorer, a rejetté ſur vous des déreglemens qui étoient un pur effet de ma malice & de mon ingratitude; & tel qui peut être touché d'un bon exemple, s'il m'avoit vû mener une vie

plus reglée, ſeroit venu vous preſenter des hommages ſinceres, me voyant dans le deſordre, n'a conçû que du mépris pour les exercices d'une ſolide devotion : il s'abuſoit ſans doute ; il connoiſſoit mal les ſentimens de vôtre cœur ; il ne ſçavoit pas que je n'étois plus des vôtres qu'en aparence, & que vous ne me ſouffriez que comme un ſerviteur infidele, dont vous aviez autrefois agréé les ſervices, & dont vous attendiez encore le repentir. Ah ! Vierge Sainte, ſouffrez que je ſois encore du nombre de vos enfans : je ne demande à demeurer dans vôtre ſervice, que pour détruire ce que j'ay malheureuſement établi, *Docebo iniquos vias tuas.* Je veux qu'on diſtingue entre les ſentimens que vous m'inſpirez, & ceux que le libertinage vous impute : que vos ennemis, édifiez de la vigilance & de la conduite de vos veritables ſerviteurs, courent en foule à vos Autels : que ceux qui ont été témoins de mes deſordres, témoins auſſi du changement admirable que vôtre

Pſal. 50.

main aura operé, jugent par là du pouvoir que vous avez auprés de Dieu; qu'ils s'engagent à vous ſervir dans l'attente des mêmes faveurs, & que par vôtre ſecours ils arrivent à la gloire éternelle. Ainſi ſoit-il.

SERMON
SUR
LA FOY.

Fides tua te ſalvum fecit.

Vôtre Foy vous a gueri. **En ſaint Luc. Chap. 18.**

IL nous eſt important, MESSIEURS, de ſcavoir quelle eſt la Foi de l'aveugle de Jéricho, puiſque JESUS-CHRIST veut bien attribuer au mérite de ſa foi le miracle qu'il vient de faire en ſa faveur. C'eſt un pauvre, qui étant devenu aveugle depuis long-tems, oſe attendre du Fils de Dieu ſa gueriſon, qui étoit au deſſus de tous les remedes naturels. Il eſt frapé des prodiges que JESUS-CHRIST fait par tout; le bruit en eſt venu juſqu'à lui, mais un bruit aſ-

ſez incertain ; autoriſé du peuple, mais combattu par les Scribes & les Phariſiens, qui étoient les principaux de la Synagogue. On ſçait quelle eſt l'incredulité de l'homme, quand on lui parle de miracles : mais quand cette incredulité eſt aprouvée des Chefs de l'Egliſe même, il ſemble qu'il y ait de la Religion à ne pas croire malgré ſes préjugez. Nôtre Aveugle éclairé des lumieres du Ciel, croit avec humilité & avec ſoumiſſion, & ſe preſentant devant le Fils de Dieu, s'écrie : *Jeſu Fili David miſerere mei* ; Jeſus Fils de David ayez pitié de moi. Sa Foi le rend non ſeulement ſouple & docile, mais encore généreux, & aſſez zélé pour vaincre les difficultez qui ſe rencontrent. Ceux qui marchoient à la teſte de la troupe qui ſuivoit JESUSCHRIST, lui veulent impoſer ſilence, juſqu'à le maltraiter de paroles, pour l'obliger à ſe taire; *Et qui præibant, increpabant eum, ut taceret.* Mais plus on s'opoſe aux mouvemens de ſa Foi, plus il la fait éclater ; plus le monde s'efforce

Luc. 18.

Ibid.

de la rallentir, plus elle devient vive
Ibid. & agiſſante ; *Ipſe verò multò magis clamabat : Fili David miſerere mei.* Voilà, MESSIEURS, quelle fut la Foy de cet aveugle par laquelle il merita que le Sauveur du Monde lui rendît la vûë : *Fides tua te ſalvum fecit.*

Belle leçon, inſtruction ſalutaire, pour dreſſer les Fideles de nôtre Siécle. Je ne ſçais par quelle fatalité, non ſeulement les eſprits forts qui ſe piquent de raiſon, manquent aujourd'hui de ſoumiſſion pour la Foy ; mais ce qui eſt plus déplorable, bien des gens, qui ſemblent avoir une foy vive & agiſſante, & dont la vie Chrétienne édifie le Monde, laiſſent ſouvent au commun des Fideles la foy humble, & ſoumiſe. Ils abondent en leur propre ſens, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, & croyent avoir acquis par leurs bonnes œuvres un droit de ſe ſouſtraire au joug humiliant de la Foy. Comme au contraire il arrive aſſez ſouvent que ceux qui ont une foy humble & ſoumiſe, s'en tiennent là, ſans aller

à la Foy vive & agiſſante, qui fait mettre la main à l'œuvre : contens du nom de Chrétien ils en negligent les devoirs, & ſans ſe ſoucier de conformer leurs mœurs à leur creance, ils eſperent que leur docilité, & leur ſoumiſſion leur tiendra lieu de tout auprés de Dieu. C'eſt pour vous retirer de ces deux extrémitez également éloignées du Royaume de Dieu, que je vous propoſe aujourd'hui la Foy de nôtre Aveugle pour modele : heureux, ſi je puis inſpirer aux premiers cette Foy humble & ſoumiſe, par laquelle il crut ſans écouter ni la raiſon, ni les ſens ; & ſi je puis produire dans les ſeconds cette Foy vive & agiſſante, par laquelle il ſurmonta toutes les reſiſtances qu'on lui fit. Pour executer un deſſein ſi conforme à mon Evangile, & ſi important pour l'édification de vos ames, je tâcheray dans ce diſcours de faciliter aux Chrêtiens la ſoumiſſion de la Foy, c'eſt mon premier Point ; & de reveiller dans les autres la langueur de la Foy, c'eſt mon ſecond Point. La Foi

reurs de la raiſon par l'infaillibilité de la révelation Divine, & merite par là l'empire abſolu qu'elle prend ſur l'eſprit de l'homme. En ſecond lieu, l'Héretique doit conſiderer que ſi la Foi condamne la curioſité de ſa raiſon, en lui deffendant de raiſonner ſur les Myſtéres que l'Egliſe lui propoſe, cette même Foi le délivre en même tems des incertitudes, & des agitations d'eſprit inſeparables de la curioſité en matiere de Religion, & lui procure un repos inalterable, en la ſoumettant à l'autorité de l'Egliſe établie ſur des preuves que la raiſon la plus ſage, & la plus éclairée ne peut recuſer. Examinons ſi cela ne ſuffit pas pour nous faciliter la ſoumiſſion que l'Evangile exige de nous.

J'avoûë d'abord que cette ſoumiſſion aveugle bleſſe la delicateſſe de nôtre orgueil par l'égalité qu'elle met entre tous les hommes, en les aſſujettiſſant indifferemment à l'obſcurité de nos myſteres. Le ſcavant veut être diſtingué du peuple, & ne veut pas être conduit par la

même route que l'ignorant; le ſage ne veut pas être gouverné comme les eſprits ſimples ; les Grands ne veulent pas être confondus avec les petits. Or la Foy n'a nul égard à tout ce qui peut nous diſtinguer aux yeux des hommes. La Religion que je vous ay prêchée, écrivoit ſaint Paul aux Corinthiens, n'eſt pas une ſocieté politique, où l'on doive obſerver des menagemens avec les gens diſtinguez dans le Siecle, ou par l'éclat de la grandeur, ou par la ſublimité de l'eſprit, ou par les lumieres de la ſageſſe mondaine. Les armes dont nous nous ſervons pour ſoumettre les hommes à la Foy, ne ſont pas des raiſonnemens ſelon la prudence charnelle : ce ſont des armes foibles en aparence, à qui Dieu ſeul donne la force de renverſer, de détruire, d'anéantir également le fort & le foible. *Arma militiæ noſtræ non carnalia ſunt, ſed potentia Deo ad deſtructionem munitionum, conſilia deſtruentes, & omnem altitudinem extollentem ſe adverſus ſcientiam Dei.* Il faut que la

2. Cor 6. 10.

prudence humaine & la ſageſſe politique viennent briſer là, *conſilia deſtruentes* ; il faut que l'eloquence des Orateurs profanes, & la ſcience des Philoſophes, qui ſe revoltent contre les connoiſſances que la Foy nous donne, ſoient confonduës par la Foy même ; *In captivitatem redigentes omnem intellectum.* *ibid.*

Ce n'eſt pas que la Religion chrétienne n'ait eu de grands hommes, & qu'elle n'ait fourni en tous les temps de rares genies, de gens conſommez dans toutes les ſciences divines & humaines : elle en a peut-être plus donné au monde elle ſeule que toutes les autres ſocietez enſemble : mais ce n'eſt point par là qu'elle les reconnoît pour ſes enfans, c'eſt par la ſoumiſſion ; & dés qu'ils en manquent tant ſoit peu, euſſent-ils tous les treſors de la ſcience & de la ſageſſe, elle les deſavouë. *Conſidera*, dit ſaint Auguſtin, *quod vocaris fidelis, non rationalis.* Elle a des Princes & des Conquerans qui la protegent par leur puiſſance & par leur valeur : mais ce n'eſt point par

là qu'elle les compte au nombre des ſiens ; & s'ils ſe relâchent en un ſeul point de cette exacte ſoumiſſion qu'elle exige d'eux auſſi bien que des derniers de leurs vaſſaux, il n'en eſt point de ſi grands, qu'elle ne ſoit prête à retrancher de ſon corps, comme un membre mort. Elle a des Vierges, qui lui font honneur par leur pureté, des Solitaires, qui ſoutiennent toute la rigueur de ſa morale : mais ce n'eſt point préciſement ni par la chaſteté, ni par la mortification qu'ils ſont enfans de l'Egliſe; Cette marque, quoi que bonne, peut être équivoque ; le caractere eſſentiel c'eſt la ſoumiſſion. Elle a de grandes Ames que Dieu conduit par des voyes extraordinaires & auſquelles il a revelé quelquefois les ſecrets de l'avenir : mais ce n'eſt point encore par là qu'ils tiennent rang parmi les Fideles, c'eſt par la ſoumiſſion de leur foy ; & fuſſent-ils ravis avec ſaint Paul juſqu'au troiſiéme ciel, elle leur dit comme à Lucifer : *Verumtamen ad infernum de-* Iſai. c. 14. *traheris.* La foy ne demande preciſe-

ment ni des ſages, ni des grands, ni des Savans, ni des Vierges, ni des Solitaires, ni des Prophetes; elle veut de gens ſoumis : *In captivitatem redigentes, &c.*

Remarquez, dit un Savant Interprete, que la captivité dit deux choſes; un lieu obſcur & tenebreux, où le captif eſt enfermé; & l'impuiſſance d'aller où il veut: ainſi l'eſprit humain ſe trouve, pour ainſi dire, inveſti de la profonde obſcurité de nos Myſteres : le flambeau de la Foy qui l'éclaire, dit ſaint Pierre, eſt aſſez ſûr pour le conduire, mais il n'eſt pas aſſez lumineux pour diſſiper ces ſaintes & adorables tenebres; *Lucerna lucenti in caliginoſo loco.* 2. Pet. c. 2. En ſecond lieu, il perd la liberté de raiſonner, qui eſt l'action propre de l'eſprit appellée, dit ſaint Thomas, du mot de diſcours, *Diſcurſus* parce que l'eſprit en raiſonnant paſſe d'une propoſition à une autre. Là c'eſt une puiſſance liée que la Foy tient captive. Il faut, dit Jeſus-Chriſt, que vous deveniez comme des enfans, ſi vous voulez

Mat. c. 1. être sauvez, *Nisi efficiamini sicut parvuli* : voici un enfant ; il a la raison, mais sans en avoir l'usage ; il est docile, il croit, il ne raisonne point. Tel doit être le Fidele : & voilà ce qui revolte l'orgueil de l'homme ; voilà ce que Julien l'Apostat reproche aux Chrêtiens, chez saint Gregoire de Nazianze : *Nostri, inquit, sunt sermones ; vestra autem est infantia, & rusticitas.* La raison & la politesse, disoit-il, est nôtre partage : le vôtre est l'enfance, & la grossiereté : *Nec aliud quidquam quam crede, sapientiæ vestræ committitur* ; & on ne vous fait point d'autre leçon, sinon, croyez, *crede.*

Sans doute, MESSIEURS, il vous paroît dur que l'homme, qui seul entre les animaux est né raisonnable, ne se conduise pas par la seule raison : mais considerez, dit saint Ambroise, sur ces paroles de saint Cor. c. 1. Paul, *Non cognovit mundus per sapientiam Deum*, que Dieu n'a reduit l'homme à la Foy, qu'aprés luy avoir laissé faire une funeste experience de l'insuffisance de sa raison

pour ſe conduire en matiere de Religion. En effet, tout ce que l'Antiquité nous a laiſſé de découvertes, a été ou impieté dans les Sages, les Savans, les Philoſophes ou ſuperſtitions dans le peuple.

Je dis impieté dans les Sages, ſans que l'on compte parmi eux ceux qui ont été tout-à-fait Athées, ne reconnoiſſans point d'autres principes de la nature que les élemens, ce que ſaint Paul appelle, *Philoſophiam, ſecundùm elementa*: ſoit que l'on conſidere ceux, qui ſe laiſſant entraîner aux opinions populaires, ſont tombez dans l'idolâtrie. Et qu'on ne diſe pas qu'ils étoient trop éclairez pour croire la pluralité des Dieux: car s'ils ont connu le veritable Dieu, ils devoient ſe mettre en devoir de redreſſer le peuple, au lieu de ſuivre ſes erreurs; & il eſt étrange que parmi tant de gens éclairez qui ſe piquoient de raiſon, pas un ne ſe ſoit appliqué à donner des leçons pour aimer un Dieu, à qui la lumiere naturelle nous ordonne de rendre les hommages du cœur auſſi- *Coloſ. c. 3.*

bien que ceux de l'eſprit. Uniquement attachez à ſe faire une Secte qui fiſt du bruit dans le monde, & des Diſciples qui leur fiſſent honneur, pas un d'eux a-t'il penſé à former de vrais adorateurs du Dieu qu'ils connoiſſoient ? Ils ont au contraire attaqué ſa Providence, borné ſon pouvoir; aſſujetti l'excellence de ſa nature à toutes les foibleſſes humaines. Quel monſtre qu'un Jupiter adultere, une Venus impudique, un Mercure larron, une Junon inceſtueuſe, & chaque Dieu diſtingué par un vice, comme par ſon propre caractere ! plus coupables, dit ſaint Auguſtin, d'avoir attribué aux Dieux les imperfections des hommes, que d'avoir, élevé comme ils ont fait par leurs Apotheoſes, des hommes juſqu'au rang des Dieux.

Superſtition dans le Peuple : eſt-il rien de plus déplorable que de voir l'homme, qui eſt le plus excellent ouvrage de la nature, proſtituer indignement ſes hommages aux plus viles creatures ? Il n'en eſt point de ſi baſſes qui ne l'ait vû flechir les

genoux devant elle : il a prodigué de l'encens , non - ſeulement aux aſtres , mais aux animaux, Combien la Grece a - t'elle érigé de Temples ? combien Rome a - t'elle adoré de Divinités ? à quels uſages indignes n'a-t'elle pas étendu leurs ſoins : c'eſt une ſcience, comme leur reproche ſaint Auguſtin , que d'en ſçavoir le nombre.

Pour la morale, quelle corruption de mœurs ! quels vices du corps , que les Philoſophes même ont portez juſqu'à des excez honteux à la nature ; ou quel orgueil inſupportable dans l'eſprit par le mépris , & des puiſſances de la terre , & des Dieux mêmes, dont le Sage, ſelon Seneque , eſt independant ! une vaine montre de conſtance & d'inſenſibilité, une recherche étudiée de tout ce qui pouvoit mettre ſur le pied d'homme extraordinaire. Dans la doctrine quelle incertitude , les uns doutant de tout & les autres ne doutant de rien ; les uns reconnoiſſant la Providence, & les autres la combatant ; les uns croyant l'ame

immortelle, & les autres qu'elle devoit mourir ; les uns mettant la ſouveraine felicité dans les biens de l'eſprit, & les autres dans les biens du corps. Voilà ce que nous ont laiſſé en matiere de Religion ces beaux genies de l'antiquité, dont nous reverons la memoire, & qui ſont encore aujourd'hui nos Maîtres dans tous les Arts.

Raiſon humaine où en êtes-vous reduite ? oſez-vous encore preſumer de conduire l'homme à Dieu, aprés de ſi honteux égaremens ? reconnoiſſez ici vôtre foibleſſe. Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de gouverner l'eſprit de l'homme en matiere de Religion. Si vous égalez le ſage au ſimple, c'eſt pour corriger par la Foy les erreurs de l'un & de l'autre : c'eſt par là que vous empêchez les eſprits du premier ordre de prendre l'eſſor, de s'évanoüir dans leurs penſées, & de donner dans ce ſens reprouvé où ſont tombez les ſages du Paganiſme ; & qu'en même temps vous eſlevez l'eſprit du ſimple & de l'ignorant,

au deſſus des prejugez populaires.

Quant à l'Heretique, qui veut bien ſe ſoumettre à l'autorité de la parole de Dieu, ſa peine eſt de ſe ſoumettre à cette parole expliquée par l'Egliſe : il ſemble ſacrifier les lumieres de ſa raiſon à la parole Divine ; mais il ſe reſerve la meilleure partie de ce ſacrifice, en ſuivant la curioſité naturelle, en voulant creuſer dans l'abîme impenetrable des Ecritures, en ſe faiſant le juge & l'interprete de ſes Oracles. Or ſi la Foy condamne cette curioſité dangereuſe, elle nous delivre en même temps des incertitudes & des agitations continuelles, qui rendent la Foy du Chrêtien flotante & inquiete, lors qu'il veut trop examiner les principes de ſa creance. Et c'eſt ici que je ne puis aſſez admirer la Providence de Jeſus-Chriſt, l'auteur & le conſommateur de nôtre Foy, de nous avoir fixé à ce centre d'unité qui ne ſe trouve que dans l'Egliſe Romaine, qu'il nous a donnée pour mere & pour regle. Sans cela, MESSIEURS, quelle confu-

ſion, qu'elle diverſité de doctrine ! Je ſçai que l'Ecriture ſainte eſt l'Oracle qu'il faut conſulter ; mais enfin cet Oracle ne parle pas; il ne s'explique pas ſur les difficultez qui peuvent naître. Je vois les paroles de l'Ecriture les plus claires, ſur leſquelles on forme des conteſtations & des diſputes : je vois de part & d'autre des raiſons qui ſemblent autoriſer le ſens que chacun y donne ; les parties les plus oppoſées ſe ſervent des mêmes armes pour s'entre-détruire. Je trouve de grands hommes des deux côtez : car enfin je ne veux pas diſconvenir que les Calviniſtes n'ayent eu parmi eux des gens habiles, & des eſprits éclairez ; ils ſont auſſi obligez d'avoüer que nous en avons de nôtre côté.

Que fera le Fidele pour démeſler au travers de ce cahos la veritable doctrine, ſans laquelle il n'y a point de ſalut ! L'eſprit particulier eſt un guide qu'on doit reconnoiſtre evidemment pour trompeur, parce qu'il dicte des articles de Foy contradictoires : on ne ſçait ſi c'eſt Lucifer

transformé en Ange de lumiere, ou l'eſprit de verité qui parle ; ſouvent même cet eſprit conſulté ne replique rien qui arreſte les Fideles : que feront-ils donc dans ces cruelles perplexitez ? Ah ! Seigneur, oſerois-je le dire ? vous avez beaucoup fait pour l'Egliſe vôtre Epouſe, en lui laiſſant le ſaint Livre des Ecritures ; c'eſt une ſource de lumiere pour elle : mais aprés tout, ſi vous n'aviez encore eſtabli un Juge pour éclaircir ce qu'elle a d'obſcur, qu'auriez-vous laiſſé dans ce dépôt ſacré, qu'une occaſion de ſchiſme, de ſcandale, de partialité, & de libertinage de creance ? vous auriez moins pourvû au repos, à l'union, & à la Foy de vôtre Egliſe, que le Legiſlateur le moins éclairé, qui ne ſe contente pas de donner un volume de Loix, mais qui établit des Juges legitimes pour vuider les differens qui naiſſent tous les jours ſur le vray ſens de la Loi. Ce n'eſt donc qu'en nous attachant à ſuivre ce guide inſpiré du Ciel pour conduire le troupeau de Jeſus-Chriſt que nous pouvons

Eph. c. 4. eſperer de trouver un repos aſſuré : *Ut jam non ſimus parvuli fluctuantes, & circumferamur omni vento doctrinæ.*

Malheur à moy ſi je puis calmer ma conſcience hors de cette Egliſe, que je vois ſi venerable pour ſon antiquité ; qui cent fois attaquée, combatuë, & preſque reduite aux abois par tant d'hereſies ſorties de ſon ſein, mais toûjours victorieuſe de l'erreur & du temps, a pû ſeule ſurvivre à toutes les Sectes ; tellement une dans ſa doctrine, qu'elle ne peut s'allier avec aucune Societé étrangere ; ſi ſainte dans ſes mœurs, qu'elle ſeule fournit des Chrétiens aſſez fervens pour pratiquer à la lettre ce que l'Evangile a de plus parfait, ſi Catholique, c'eſt à dire, ſi univerſelle, qu'elle ſeule eſt repanduë par tout où l'on invoque Jeſus-Chriſt ; ſi zélée, qu'elle a eu ſeule la force de porter la Foy aux Nations les plus ſauvages & les plus barbares, à travers les feux allumez, & malgré le carnage de ſes enfans ; en un mot, tellement Apoſtolique, que remontant

tant juſqu'au tems des Apôtres, elle peut compter ſans interruption une ſuite de ſucceſſeurs, qui avec leur Juriſdiction de Paſteurs, nous ont tranſmis leur doctrine.

C'eſt ici, MES FRERES, vous que le malheur de la naiſſance avoit engagez dans l'erreur, & qui venez de rentrer dans le ſein de l'Egliſe, ou qui balancez encore à le faire; c'eſt ici que je vous prie de conſiderer, MES FRERES, que ſous une vaine aparence de reſpect pour la pure parole de Dieu, on vous a ôté toute la ſoumiſſion d'eſprit, & toute l'humilité qui fait le caractere & le merite de la Foy, ſelon l'Evangile. Ce n'eſt pas vous ſoumettre à la parole Divine, que de vous faire les juges & les interprêtes de ſon legitime ſens; c'eſt au contraire ſoumettre la parole Divine à vôtre jugement, & la faire dépendre de vos déciſions. Mais oublions les reproches : ce n'eſt pas pour uſurper un empire orgueilleux ſur vôtre créance, ni pour affecter de la ſuperiorité ſur vous, que nous vous preſ-

ſons : loin de nous cet eſprit de vaine gloire, dont ſaint Paul avoit tant
1. Cor c. 1. d'horreur ; *Non quia dominamur fidei veſtræ.* Il y a long-tems que nous tâchons de vous raprocher de nous ; en nous relâchant de tout ce qui n'eſt point eſſentiel ; il nous tardoit de nous voir rejoints à nos Freres, que le lien de la patrie & celui de la Religion, nous doivent
2. Cor c. 5. rendre ſi chers. *Charitas Chriſtis urget nos* : Voilà, MES FRERES, pourquoi nous vous ſollicitons ; c'eſt parce que nous ſommes preſſez nous-mêmes par un eſprit de charité, qui nous fait gemir de vous voir comme arrachez du ſein de nôtre Mere commune. Ah ! gardez-vous d'imputer à vos pechez les inſtances qu'on vous fait : ce ſont les fruits de ces prieres ardentes, & de ces vœux tant de fois réïterez, que l'Egliſe n'a point ceſſé d'offrir pour vous, depuis qu'elle a eu le malheur & le déplaiſir de vous perdre : ce ſont les effets de tant de bonnes œuvres, qu'ont pratiqué parmi vous des gens de bonne foy, & d'une vie irrepro-

chable, à qui il ne manque que la veritable creance ; c'eſt une occaſion que Dieu a ſuſcitée pour leur faire ouvrir les yeux.

Le Religieux Prince, dont Dieu s'eſt ſervi pour conſommer ce grand ouvrage, également touché de reſpect pour l'Egliſe & de zele pour vôtre ſalut, aprés avoir mis en œuvre tout ce que vous pouviez attendre, je ne dis pas de la bonté d'un Prince, mais de la tendreſſe d'un Pere, a crû être obligé de laiſſer échaper malgré lui quelque trait d'une ſeverité paternelle, pour vous faciliter le retour dans le ſein de l'Egliſe. L'eſprit de Dieu, quelque doux & paiſible qu'il ſoit, quand il a été animé par le zéle a fait quelquefois de ces violences ſalutaires, que l'on aprouve quand on eſt revenus à ſoy. C'eſt le Sauveur en perſonne, qui tonnant dans la nûë, renverſa ſaint Paul, & l'obligea de ſe faire inſtruire : il étoit auſſi zélé pour la Synagogue, que vous l'avez été pour vos Temples. Un peu de reſiſtance dans ces rencontres, a fait voir dans vous, com-

me dans cet Apôtre un fonds de pieté qui nous édifie, & dont nous eſperons beaucoup dans la ſuite. Faſſe le Ciel que nous ayons la conſolation de vous voir à ſon exemple auſſi ardens défenſeurs de la Religion Catholique, que vous avez été ſes ennemis de bonne foy !

Nous avons déja la joye de voir quelques-uns des vôtres ſi conſolez & ſi contens de leur retour à l'Egliſe que par une ſainte émulation ils paſſent les noſtres mêmes. Je ſçay qu'il y en a d'autres, à qui les préjugés de la naiſſance & de l'éducation ont laiſſé une playe profonde, que le tems & la grace fermeront : je ſçay ce qu'il en coûte à des enfans pour condamner la memoire de leurs peres. Mais remontez juſqu'à vos ayeux, qui nous quitterent le Siecle paſſé : juſques-là vos Ancêtres ſoûmis à la parole de l'Egliſe, avoient goûté dans ſon ſein une paix parfaite, & je ne crois pas que vous vouliez deſeſperer de leur ſalut ; le demon jaloux de l'union de l'Egliſe, introduiſit le Schiſme & la diviſion.

Mais pourquoi rapeller le ſouvenir du paſſé? vos peres ſuivirent le torrent, entraînez la plûpart par la neceſſité des tems, & plus contraints par la force des armes, qui troublerent alors la France, que touchez par des motifs de Religion. Vous avez eu le malheur, MES FRERES, de ſucer l'erreur avec le lait: mais vous n'avez pas été les auteurs de la ſeparation; il ne faut pas que vous la mainteniez. *Venite, & aſcendamus ad montem Domini, & ad domum Dei Jacob.* Venez, mes Freres, allons enſemble à la montagne du Seigneur, à la maiſon du Dieu de Jacob, c'eſt-à-dire du Dieu de vos Ancêtres: *Docebit nos vias ſuas, & ambulabimus in ſemitis ejus.* *Iſaïe c. 2.* *Ibid.*

l'Egliſe ne vous enſeignera que ce qu'elle enſeignoit à vos peres; & ce ſera ſur leurs traces qu'elle vous conduira. C'eſt ſur nos fonds ſacrez qu'ils ont été regenerés en Jeſus-Chriſt; c'eſt à la face de nos Autels qu'ils ont contracté les mariages dont vous êtes ſortis. Quelle eût été leur douleur, s'ils euſſent crû que de leur

ſang devoient ſortir des enfans qui abandonneroient ces Autels-là mêmes, devant leſquels ils juroient de les élever dans la Foy Catholique? Mais quelle ſera leur joye, de vous voir rentrer dans l'Egliſe, où ils ont vécu; de vous voir encore fléchir les genoux dans ces mêmes Temples, où ils ont demandé une ſainte poſterité; de vous voir preſenter pour le repos de leurs ames le même ſacrifice qu'ils ont fait offrir pour le ſalut de la vôtre; de vous voir à la même Table participer à ces redoutables Myſteres, qui les rempliſſoient d'une frayeur ſi ſainte, & d'une grace ſi abondante? Quelle joye de vous voir mourir dans la paix de l'Egliſe; grace pour laquelle ils ont eux-mêmes formé tant de vœux, & qu'ils ont regardée comme une faveur digne d'être achetée au prix de tout leur ſang? Quelle conſolation en un mot, aprés que la mort vous aura fermé les yeux, de vous voir rejoindre leurs cendres dans la Terre Sainte, où ils ont été inhumez, & de ſortir un jour de cet azile pour aller paroî-

tre devant Dieu ? Il ne ſuffit pas que la Foy ſoit humble & ſoumiſe : il faut encore qu'elle ſoit vive & agiſſante ? c'eſt la ſeconde Partie de mon diſcours.

II. PARTIE.

Que vous ſervira, MES FRERES, dit l'Apôtre ſaint Jacques, d'avoir la Foi, ſi vous ne faites de bonnes œuvres : *Quid proderit, Fratres mei, ſi fidem quis dicat ſe habere, opera autem non habeat ?* Eſperez-vous que la Foy ſeule ſuffira pour vous ſauver : *Numquid poterit fides ſalvare eum ?* Non MES FRERES, continuë cet Apôtre, ne vous y trompez pas ; car comme un corps ſans ame eſt mort, auſſi la Foy ſans les bonnes œuvres eſt morte : *Sicut enim corpus ſine Spiritu mortuum eſt, ita & fides ſine operibus.* Cela eſt déciſif contre ces lâches Chrêtiens, qui contens d'une Foy humble & ſoumiſe ne penſent pas à conformer leurs mœurs à leur créance par une Foi vive & agiſſante. *Iacob. c. 12.*

Or pour demeurer dans la comparaiſon de l'Apôtre ſaint Jacques : comme un corps mort eſt ſans mou-

vement, ou du moins n'eſt capable que d'un mouvement emprunté, qu'il reçoit par une impreſſion étrangere; ainſi la Foy morte du Chrétien ſe fait connoitre, en ce qu'il n'a plus de mouvement pour les œuvres du Chriſtianiſme, que s'il lui reſte encore quelque mouvement vers le bien, ce n'eſt plus la Foy qui en eſt l'ame & le principe, mais une cauſe étrangere, comme la gloire mondaine, la politique, ou l'intereſt. Voilà les deux marques eſſentielles de la Foi morte; ne faire plus les œuvres que la Foi preſcrit; ou ne les faire plus par principe de la Foi. Mais pour réveiller ſur cela la langueur des Fidelles, je ne veux point d'autre remede que le mal même. Oüi, je voudrois ſeulement qu'on fiſt une forte reflexion à l'indignité qu'il y a dans cette horrible contradiction de mœurs & de creance, qui paroiſt aux yeux des hommes; & dans cette contrarieté hypocrite d'actions & d'intentions, dont Dieu eſt témoin : c'eſt ce qui me reſte à vous faire conſiderer.

Il y a ſans doute de quoi s'étonner, MESSIEURS, que croyant des veritez auſſi terribles que le ſont celles qui ſont l'objet de nôtre créance, nous vivions dans un libertinage de mœurs auſſi declaré que l'eſt celui de la pluſpart des gens du Siecle; c'eſt une eſpece de miracle diabolique, auſſi ſurprenant que les miracles les plus extraordinaires, & ſi la corruption du monde ne nous avoit accoutumez dés la jeuneſſe à cette contradiction monſtrueuſe; nous ſerions auſſi frapés d'étonnement à la veûë de ce prodige, que le ſont les Nations les plus infidelles, lorſqu'elles aprennent pour la premiere fois les articles de nôtre creance, & le déreglement de nos mœurs; quelques-uns de ces idolâtres en ſont venus juſqu'à croire que la Foy étoit une chimere. Mais aprés tout, pour ne point outrer la verité dans la matiere que je traite, il me paroit que ce n'eſt point préciſément manque de Foy, qu'on vit ſi mal aujourd'hui. Quand on vient en détail à chercher ce grand nom-

bre d'infideles, qui ſoient aſſez malheureux pour avoir pris le parti de renoncer à l'Evangile, & de ne rien croire, il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de le trouver. Faiſons juſtice à la foibleſſe humaine; contentons-nous de lui montrer qu'elle eſt inexcuſable, ſans l'accuſer d'être incrédule.

Non, MES FRERES, vous n'avez point perdu la Foy : elle trouveroit peut-être parmi vous des perſonnes aſſez genereuſes pour la défendre juſqu'à verſer leur ſang. Je veux bien tomber d'accord, & gémir avec vous de la veritable cauſe du dereglement que nous voyons. Cette foy ſi bien établie & ſi bien fondée, vous propoſe à la verité de grands objets, capables d'imprimer la terreur, & de réveiller l'eſperance; mais ces objets ſont inviſibles. Le Monde n'étalle à vos yeux qu'une vaine montre de biens paſſagers; mais ces biens ſont ſenſibles, & déterminent ainſi un cœur que ſon penchant naturel entraine au plaiſir des ſens. La Foy ne vous ſoûtient que par l'avenir; & le Monde vous attire par

le preſent : la Foy ne vous montre point les treſors qu'elle vous promet; & le monde vous en montre plus qu'il ne vous en peut donner.

Ah ! MESSIEURS, ſi vous ſçaviez vous ſervir de la Foy, qu'elle feroit bien-tôt évanoüir tous ces fantômes de biens periſſables, dont la preſence vous ébloüit & vous charme : Je voudrois que vous dérobant pour un tems au Monde, & fermant la porte ſur vous, ſelon le conſeil de l'Evangile, vous vouluſſiez vous faire rendre compte à vous même de l'état de vôtre Foy. *Vos-metipſos tentate, ſi eſtis in fide; ipſi vos probate.* Sondez vôtre cœur devant Dieu : Ay-je perdu la Foy ? je ſuis dans le deſordre ; je vis en Payen; je le ſçais, je l'avouë : mais je veux voir à quoi il faut m'en tenir. Encore une fois, n'y a-t'il plus de Religion pour moy ? cette Religion qui m'a été ſi chere, tandis que j'ay bien vécu, & que je lui ay laiſſé le ſoin de ma conduite, ne m'eſt elle plus rien ! Ah ! pourquoi l'aurois-je perdue, Seigneur ? A Dieu ne 2 Cor. c. 13.

plaiſe, que je renonce à une Loy ſi venerable par ſa ſageſſe & par ſa ſainteté, ſi aimable par ſa douceur, ſi ſolidement établie, & confirmée par tant de miracles.

Mais croire, & vivre de la ſorte! être perſuadé qu'il y a une éternité de peine pour les pecheurs, & de gloire pour les gens de bien, ſçavoir que je touche de prés ce terme fatal, qui doit décider de mon ſort pour l'une ou pour l'autre, & vivre tranquillement entre ces deux éternitez! *Hinc mihi corona, inde gehenna paratur*, diſoit ſaint Bernard, *& inter hanc & illam nugari libet, oſcitare delectat!* Quoi? je puis entre ces deux bornes fatales, où il faut que la vie la plus heureuſe aboutiſſe un jour, m'amuſer à la bagatelle, me nourrir d'eſperances chimériques, me bâtir une fortune ſur le ſable mouvant, me laiſſer enyvrer de l'amour de ce Siécle qui m'échape à toute heure malgré moy! *Nec trahor deſiderio, nec periculo terreor, nec cupidus planè, nec pavidus.* Quoi! je croy que je ſuis à la

veille, ou de tomber dans le plus terrible des maux, ou de recüeillir le plus grand des biens, & je puis vivre dans cette indolence ſtupide, ſans craindre l'un, & ſans deſirer l'autre ! ie ſçais que ie ſuis hors de la grace de Dieu, que ie puis être ſurpris par la mort, qu'il n'y aura plus de retour : ie vois tout tomber autour de moy, mes proches & mes amis enlevez ſubitement, & la pluſpart dans un état, où ie ne voudrois pas mourir : il n'y a que la Penitence qui puiſſe me tirer d'un pas ſi dangereux ; & i'oſe la differer ! Eſt-ce folie ? eſt-ce fureur ? m'auriez-vous livré, ô mon Dieu, à l'endurciſſement de cœur ? en ſerois-ie reduit à la foy des demons, qui croyent, convaincus par l'évidence de la verité, & qu'ils tremblent, obſtinez qu'ils ſont dans l'impenitence finale ; *Credunt & contremiſcunt* : plus coupable encore & plus à plaindre qu'eux, de croire & de ne trembler pas ? *Iacob c. 2.*

Ah ! Chrétiens, qui n'avez peut-être iamais bien penſé à ce que

vous croyez, ſi Dieu réveille en vous quelque étincelle de cette Foy mourante ; de grace ne l'étouffez pas : laiſſez là agir dans toute ſon étenduë ; vous en connoîtrez la force & la vertu. Souffrez qu'elle vous conduiſe elle-même dans ces lieux ſoûterrains, où la Juſtice divine allume un feu qui ne s'éteint jamais ; qu'elle vous ouvre ces portes fatales qui ſeront fermées pour toûjours ; qu'elle vous faſſe entendre ce grincement de dents, & ces gemiſſemens éternels que la rage & le deſeſpoir attachent aux damnez ; qu'elle vous faſſe voir la place qui vous eſt marquée, ſi vous ne faites penitence. Souffrez enſuite qu'elle vous ouvre le ſein de la miſericorde infinie d'un Dieu, qui eſt encore aujourd'hui vôtre Sauveur, & qui peut-être ſera demain vôtre Juge. C'eſt ici que j'ay beſoin de vôtre grace, Seigneur : c'eſt à vous ſeul, qui avez nôtre cœur entre vos mains, d'achever la converſion de ceux que vous avez touchez. Sera-t'il dit que vôtre paro-

le autrefois ſi puiſſante, ne fera plus rien dans nôtre Siecle ? Frapez, Seigneur, réveillez des Ames languiſſantes, & ne laiſſez pas vôtre victoire imparfaite. Tel eſt aujourd'hui ſuſceptible des impreſſions de vôtre eſprit, qui ne le ſera pas demain : vous connoiſſez le cœur volage des mondains ; il n'y a point de tems à perdre avec eux ; ils veulent être emportez, enlevez, forcez ſur l'heure. C'eſt maintenant, Seigneur, ou jamais. Hors de là les ſens vont reprendre leur empire, la Foy va demeurer ſans effet ; ce pecheur qui balance va vous échaper ; cet Auditeur docile & preſt à ſuivre l'attrait qui le guide, au ſortir de l'Egliſe, s'il a le loiſir de reſpirer, occupé des vains amuſemens du Monde, va éteindre ce rayon de lumiere qui vient de luire à ſes yeux. Et quand, Seigneur, pourrez-vous retrouver ce cœur rebelle ? en voilà peut-être juſqu'à la mort.

Il ne ſuffit pas pour avoir une foy vive & agiſſante, de faire de

bonnes œuvres ; il faut encore les faire par un principe de Foy, & non pas par des motifs humains, & par des raiſons temporelles. Or c'eſt à quoy les gens du Monde font peu d'attention : ceux qui ſont réguliers dans leurs devoirs, ſe contentant de l'être, ſans ſe mettre en peine d'examiner pourquoi ils le ſont ; & comme nous avons le bonheur de vivre dans un Siécle, où le libertinage eſt contraint de ſe cacher, & où la vertu regne avec empire, rien n'eſt plus ordinaire que de voir de ces fantômes de Chrétiens que la gloire ſoûtient, que les reſſorts de l'intereſt font marcher, qui ont tous les dehors de la pieté, & qui au fonds n'ont pas la premiere teinture du Chriſtianiſme. Ne regrettons pas les premiers ſiecles de l'Egliſe pour les vertus & les bonnes œuvres d'éclat : nous en avons peut-être autant que les Fideles de ce tems-là. Il y avoit alors un petit nombre de gens deſtinez à l'Apoſtolat ; aujourd'hui chaque Chrétien s'érige en Apoſtre : les plus déréglez ont du

zele pour le ſalut d autruy ; chacun fait gloire de paroître à la tête des bonnes œuvres, la devotion même que le Monde a toûjours perſecutée, eſt autoriſée par la mode. A Dieu ne plaiſe que je blâme des diſpoſitions ſi avantageuſes à la pieté. Mais gardez-vous auſſi de croire, que Dieu ſe contente des apparences, comme les hommes ; que ſous une conduite chrétienne il approuve un cœur Payen ; & qu'il confonde ce qu'on donne à l'intereſt, à la gloire, au reſpect humain, avec ce qu'on fait pour luy plaire. *Eſſe Chriſtianum magnum eſt, non videri* : il n'eſt rien de plus grand, dit ſaint Jerôme, que d'être Chrêtien ; de l'être, dis-je, & non pas de le paroître.

Ainſi ſur ce principe, ſi je veux rentrer dans moy-même ; & ſuivant les regles de la Foy, ſi j'examine ce qui donne le mouvement à ces vertus qui me font honneur ; & que je trouve devant Dieu que la ſource en eſt empoiſonnée par des veûës humaines, c'eſt en vain que je me

Hatte d'avoir cette Foi vive & agiſſante, qui fait le vray Juſte aux yeux de Dieu.

Voilà cependant ſurquoi roulent preſque toutes les vertus du monde: voilà l'éducation qu'on donne à la jeuneſſe. Prenez-garde, dit-on, on ne fait plus rien maintenant ſans vertu: le Maître que vous ſervez eſt un homme d'ordre; la maiſon où vous entrez eſt réguliere; le parti de l'Egliſe que vous prenez, veut des gens qui vivent bien: on n'avance point ſans cela. Ah! Chrétien, c'eſt vôtre Dieu qu'il faut ſervir, c'eſt vôtre ame qu'il faut ſauver. Vil eſclave du monde, êtes-vous né pour plaire à d'autres yeux qu'à ceux de Dieu? Sera-t'il le ſeul qui ſera compté pour rien? Siecle profane! Quoy les Predicateurs ſeront eux-mêmes obligez de quitter ce glaive tranchant de la parole divine, pour avoir recours aux foibles armes de la raiſon & de la prudence charnelle? Quand nous n'avons plus que les motifs de la Foi à vous propoſer, l'enfer & l'éternité de ſes pei-

nes, la gloire des bien-heureux, un Dieu expirant ſur une Croix pour vous, ces grandes veritez, qui ont converti l'Univers entier, ſont ſans force, & ne font plus aucun effet. Tout ce que vous avez fait pour l'homme, Seigneur, n'eſt plus rien aujourd'huy; le langage de la Foy eſt devenu un langage étranger pour les Chrétiens. Il faut aller chercher dans ces cœurs infideles quelque reſte de préjugez humains, pour y faire entrer l'Evangile: il faut leur inſpirer la vertu à la faveur du vice; Il faut réveiller leur ambition, leur cupidité, par la crainte du des-honneur, des pertes de biens; il faut par des éloges continuels ſoûtenir ce fantôme de Chriſtianiſme, qui ne peut prendre de l'Evangile, que ce que le Monde en aprouve.

C'eſt icy que je vous rapelle encore une fois, premiers Fideles, illuſtres Fondateurs de nôtre Religion: dignes Peres d'une Egliſe ſi pure & ſi ſainte, exemples ſi ſouvent alleguez dans ce Siecle, & ſi

peu ſuivis, que vous faiſoit-on eſperer, lorſqu'on vous conferoit le caractere de Chrêtiens par le baptéme ? Vous promettoit-on de la gloire, une grande reputation ? Vous ouvroit-on par la pratique de l'Evangile un chemin facile aux honneurs ? étoient-ce là les leçons de vertu que vous faiſoient les Apôtres ? Ah ! qui vous eût parlé d'une autre gloire que de la gloire éternelle, d'une autre fortune que d'une heureuſe immortalité, vous l'euſſiez regardé comme un prevaricateur. On ne vous propoſoit que les humiliations & les opprobres. On commençoit par vous dire, que ſi vous vouliez ſervir Jeſus-Chriſt, vous deviez vous attendre à être traitez comme les derniers des hommes, proſcrits, exilez, foulez aux pieds. Non, MESSIEURS, ce n'étoit qu'à ce prix qu'on conferoit le caractere du baptême à ceux qui le demandoient. Et ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que la vivacité de leur foy devoroit tous ces obſtacles. Ceux qui étoient aſſez heureux pour ſe voir maltrai-

tez les hommes, beniſſoient le Ciel d'agréer leurs ſervices ſans les recompenſer en cette vie; & ceux à qui leur vertu attiroit de l'eſtime & de la conſideration dans l'Egliſe, ſe déroboient quelquefois au monde, & cherchoient dans les deſerts le plaiſir de n'être connus que de Dieu, & de ne plaire qu'à lui ſeul.

Sauveur des hommes, auteur & conſommateur de nôtre Foy, que me reſte-t'il autre choſe à vous demander pour nôtre ſiecle, que cette Foy vive & agiſſante, qui fait l'ame du Chrêtien? L'exercice de la Foy regne en France plus qu'en aucune Nation du Monde: nos Freres réunis au troupeau de l'Egliſe, n'ont plus qu'une même creance; le libertinage eſt contraint de ſe cacher; la pieté fleurit; le zele des gens de bien reforme tout, les bonnes œuvres ſont en recommandation. Achevez, Seigneur, ce que vous avez commencé: animez tout cela d'une Foy vive, & d'une ſincere ardeur de vous plaire; Oſtez nous cet eſprit Judaïque qui s'ar-

reſte à l'exterieur de la Loy, & donnez-nous cet eſprit vrayement Chrétien, qui brûle du deſir de vous ſatisfaire. C'eſt ſur tout en ces jours perilleux, où le Monde autoriſe la licence des mœurs, que nous avons beſoin d'être ſoûtenus par la Foy. Vous avez encore, Seigneur, de ces adorateurs en eſprit, & en verité, qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole. Que nos Freres rentrez dans le ſein de l'Egliſe, ne nous reprochent point nos déreglemens : s'il y a parmi nous des Chrétiens aſſez lâches pour ſe laiſſer entraîner en ce tems au torrent du Monde, il y en a d'aſſez fideles, & d'aſſez zelez pour lui reſiſter. Le Dieu que nous adorons dans le Sacrement de l'Euchariſtie, n'eſt pas abandonné de tous les ſiens. Sa preſence adorable inſpire encore aſſez de reſpect, pour attacher auprés de ſa perſonne ceux qu'une Foy vive & agiſſante diſtingue parmi nous. On les a veûs ces jours-ci participer aux ſaints Myſteres, aſſiſter au Service divin. Vous les connoiſ-

ſez, Seigneur, & il ſuffit à une ame vrayement Chrétienne, de vous avoir pour témoin de ſa foy & de ſon zele. Faſſe le Ciel, qu'animez de cette Foy, nous arrivions tous à la gloire, &c.

SERMON
SUR
LE CHOIX
D'UN ETAT
DE VIE.

Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam.

Enſeignez-moy, Seigneur, la route que je dois tenir, parce que j'ay elevé mon cœur à vous. Au Pſeaume 142.

C'EST la priere que faiſoit le Prophete Royal, dans le doute & dans l'incertitude où il étoit du chemin qu'il devoit prendre. Cet homme ſelon le cœur de Dieu, qui ne

ne craignoit rien plus que de s'écarter des voyes que la Providence lui avoit marquées, qui ſçavoit à quel point les hommes ſont aveugles ſur cé Miſtere impenetrable, perſuadé que le ſeul expedient pour ne s'égarer pas, étoit de conſulter le Pere des lumieres, & que c'eſtoit même une eſpece d'engagement à Dieu de nous conduire dans un pas ſi gliſſãt que de reclamer ſon ſecours; & de s'abandonner aveuglement aux ordres de ſa Providence, ſe diſpoſoit par ces paroles à faire infailliblement un choix conforme à la volonté du Seigneur: *Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam.* C'eſt cette ſage conduite que vous avez obſervée. MA CHERE SOEUR, avant que de mettre le dernier ſceau à ce devouement entier de vous meſme, qui commença dés le jour que vous entraſtes dans ce ſaint lieu. Voſtre occupation la plus importante depuis ce temps-là, a eſté de conjurer le Ciel, qu'il decidaſt en dernier reſſort de vôtre deſtinée pour le reſte de vos

jours qu'il vous fiſt connoiſtre s'il agréoit le ſacrifice, que vous vous diſpoſiez à lui faire ; qu'il ſe ſouvint toûjours que la victime étoit entre ſes mains ; qu'il l'acceptaſt, s'il la jugeoit propre à l'Autel, & qu'il la rejettât s'il la jugeoit indigne du Sanctuaire. Or avec une ſoumiſſion ſi parfaite aux ordres de Dieu, n'avez-vous pas droit, ſi j'oſe parler ainſi, dexiger de lui, à l'exemple de David, qu'aprés une exacte diſcuſſion de voſtre part, il ſupplée ce qui peut manquer à vos lumieres, & vous rende une réponſe nette & préciſe ſur le choix que vous allez faire aujourd'hui ; *Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam.*

Il ſeroit à ſouhaiter, Chrétiens Auditeurs, que tous les hommes apportaſſent les meſmes précautions à l'affaire la plus importante qu'ils ayent dans la vie, je veux dire, au choix de l'érat que la prpvidence leur a deſtiné ; & que puiſque tous les états n'ont pas un temps d'épreuve & d'eſſai, pendant lequel on

puiſſe étudier les vûës que Dieu a ſur nous, l'homme Chrétien s'embarquât moins legerement dans des états immuables par eux-meſmes ; qu'il examinât celui qu'il embraſſe ſur les maximes éternelles ; & qu'il pesât dans la balance du Sanctuaire les raiſons qu'il a de le preferer aux autres. Mais les enfans du Siecle ne penſent pas à chercher les voyes de Dieu : la fin eſſentielle de l'homme n'eſt plus la régle des moyens qu'il prend ; chacun court en aveugle dans la carriere que lui ouvre ſa paſſion ; & jamais il ne fut plus vrai de dire avec l'Ecriture, que chacun ſe fait un plaiſir de ſe frayer à ſoi-méme un chemin à l'écart, où ſans examiner à quel terme il aboutit, on court, ſans le ſavoir, à ſa perte : *Unuſquiſque in ſua erraverunt.* *Iſa. c. 47.*

Tachons, mes chers Auditeurs, de bien comprendre aujourd'hui, qu'il n'eſt rien de ſi digne des ſoins de l'homme, que de s'appliquer ſerieuſement à faire un choix de vie conforme aux veûës que Dieu a ſur lui : & bien que la plûpart de ceux

qui m'entendent ayent déja pris leur parti, ils pourront connoitre par la ſuite de ce diſcours en quoi leur choix a été defectueux, & le rectifier enſuite ſur les principes de l'Evangile, autant que leur état le pourra permettre Demandons les lumieres au ſaint Eſprit par l'entremiſe de Marie. *Ave.*

Comme l'homme eſt l'ouvrage d'une intelligence ſouverainement ſage, c'eſt une égale neceſſité pour lui, d'avoir un principe de ſon être & une fin à laquelle il ſoit deſtiné. Dieu qui l'a produit, ne l'a point fait ſans avoir des veûës dignes de l'excellence d'un tel principe; & s'il a donné aux êtres les plus imparfaits des fins conformes à leur nature, il a dû en marquer une aux hommes qui fût capable de ſatisfaire tous leurs deſirs, & de remplir la vaſte étenduë de leur cœur. Il eſt viſible de là que cette fin ne peut être autre que lui-même: non ſeulement parce que l'agent le plus noble & le plus parfait, ne pouvoit

agir pour une fin moins élevée que celle-là ; mais encore parce qu'il ne pouvoit trouver hors de lui-méme aucune fin qui pût pleinement contenter l'homme, & lui tenir lieu de ſouverain bien.

Or ſi la raiſon du ſouverain bien, qui en vertu de ſon excellence ne peut être qu'un ſeul, a obligé Dieu de nous aſſigner à tous une méme fin ; il n'en a pas uſé de la méme maniere au régard des moyens qui nous peuvent conduire à ce terme. Il a voulu montrer aux hommes les tréſors de ſa ſageſſe & ſa puiſſance infinie dans la difference des états qu'il a établis ; & pour maintenir également le bon ordre dans toutes les conditions de la vie, il a preparé une égale recompenſe à tous les hommes, leur faiſant connoitre par là qu'ils ne doivent point enviſager leur état par ce qu'il a d'apparent, ou de mépriſable aux yeux du Monde, mais par le rapport eſſentiel qu'il a à la fin, en quoi ſeul conſiſte la perfection d'un moyen, quand on le conſidere en homme ſage.

Sur ce principe, il a marqué à chacun de nous l'état dans lequel il devoit accomplir l'ouvrage de ſa prédeſtination; mais il l'a tellement marqué, qu'il nous en a laiſſé le choix libre : non-ſeulement pour nous faire entendre par cette conduite douce & aimable de ſa Providence, qu'il avoit égard à la liberté de l'homme, & qu'il ne vouloit bleſſer en rien les droits de ſon libre arbitre; mais encore pour nous laiſſer tout le merite du plus grand ſacrifice que l'homme puiſſe faire à Dieu, en luy conſacrant toute ſa vie dans l'état qu'il a plû à la Providence de lui deſtiner.

Ces principes ainſi ſuppoſez, il eſt évident que l'homme ne doit point déliberer ſur la fin; parce qu'elle eſt abſolument neceſſaire à quiconque veut être heureux, mais ſa déliberation doit rouler ſur les états differens qui partagent la vie, parce qu'ils ne lui ſont pas également bons pour le conduire à ſa fin, & que dans l'ignorance profonde où nous ſommes ſur une affaire auſſi impor-

tante que celle-là, nous ne ſçaurions faire trop de diligence, ni trop implorer le ſecours du Ciel, à l'exemple de Joſaphat, ce Prince ſi religieux : 2. Par. c. 20. *Cum ignoremus quid agere debeamus, hoc ſolùm habemus reſidui, ut oculos noſtros dirigamus ad te.*

En effet, tout ce qui peut rendre le ſuccés d'une affaire douteux & incertain au jugement des hommes ſages, ſe trouve dans le choix que nous faiſons d'un état de vie : & tout ce qui peut faire ſentir vivement le mauvais ſuccés d'une affaire, eſt inſeparable des fautes que nous commettons en celle-ci ; pour deux raiſons que je vous prie de remarquer, & qui vont faire le partage de ce diſcours. La premiere eſt, que de la maniere dont on vit aujourd'hui dans le Siécle, rien n'eſt plus aiſé que de ſe tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie; & que rien au contraire n'eſt plus difficile, que d'entrer ſeûrement dans les voyes que le Seigneur nous a marquées. La ſeconde eſt, que les fautes qu'on fait en cette matiére,

non-ſeulement ſont irreparables; mais encore qu'elles ont des ſuites tres-funeſtes pour l'avenir. Rien de plus aiſé que de faire une fauſſe demarche dans le choix qu'on fait, c'eſt mon premier Point : rien qui ait des ſuites plus terribles, ni plus dangereuſes qu'un pareil égarement, c'eſt la ſeconde Partie de ce diſcours, & le ſujet de vos attentions.

I. Partie.

Je dis que rien n'eſt plus aiſé que de ſe tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie ; & cela pour cinq raiſons, que je vous prie d'examiner. Car ou l'homme ne fait nulle réflexion à la fin pour laquelle il eſt au Monde, lorſqu'il prend quelque engagement; ou s'il le prend en veüë de ſa fin, il n'a pas une volonté pleine & entiere d'y marcher par quelque route que la Providence lui veüille marquer ; ou s'il a cette volonté pleine & entiere, il ſe laiſſe ſeduire dans l'execution par des préjugéz faux & déraiſonnables, dont il a l'eſprit prévenu, ou s'il s'eſt dépoüillé de tous les prêjugez, il man-

que des qualitez eſſentielles pour l'état qu'il veut embraſſer ; ou enfin s'il en eſt revêtu, il n'a pas la force de réſiſter aux obſtacles que lui forment des parens & des amis. Examinons ces principes d'erreur & d'illuſion, & par-là nous verrons combien il eſt difficile de faire un choix conforme aux ordres de Dieu, & combien il eſt ordinaire de s'y méprendre.

C'eſt un principe conſtant dans la morale ; que quiconque agit au hazard, agit imprudemment, lors même qu'il réüſſit en quelque choſe, ou fait un bon choix. Auſſi l'homme s'abaiſſe-t'il en cela au deſſous de la condition des beſtes, que la nature n'a pas voulu abandonner à la conduite du hazard, & qu'elle a pourveuës d'un inſting qui en tout leur tient lieu de régle : & ce qui le diſtingue d'avec elles, c'eſt cette excellente faculté, par laquelle il connoit le rapport des moyens avec la fin qu'il ſe propoſe. Or dés-là que les hommes ſe privent eux-mêmes d'un ſecours ſi neceſſaire,

& qu'ils ſe laiſſent conduire au hazard, il eſt evident qu'ils s'expoſent à un danger certain de ſe tromper ; & toute perſonne de bon ſens conviendra, qu'il eſt plus probable qu'ils ſont dans l'erreur, qu'il n'eſt croyable qu'ils ſoient dans la bonne voye. Car où eſt l'homme ſage, qui ſe trouvant dans un chemin coupé en pluſieurs ſentiers, ſans ſavoir quel eſt celui qui le peut conduire à ſon terme ; où eſt, dis-je, l'homme ſage alors, qui ſans balancer, ſans conſiderer le pas qu'il va faire, ſans ſe faire inſtruire des differens lieux où ces routes aboutiſſent, ſe jette aveuglement dans la premiere qui ſe preſente à lui, & que ſon caprice lui fait prendre ? S'il en uſoit de la ſorte, n'aurions-nous pas lieu de croire, à juger par les apparences, que cet homme s'égare ? Appliquons-nous ce raiſonnement à nous-mémes.

Tous les états de la vie ſont des chemins qui nous conduiſent à l'éternité ; la Providence ouvre à chacun de nous ſa carriere, pour y four-

nir ſa courſe, & meriter le prix qu'elle nous deſtine, mais ſi nous voulons marcher ſeûrement, à l'exemple de l'Apotre, & non pas à l'avanture, ſans ſavoir où nous allons, *Sic curro non quaſi in incertum*, il ne faut pas entrer temerairement dans une carriere que la Providence ne nous ouvre pas. Car bien que tous ces chemins conduiſent au Ciel, chacun a le ſien marqué; & il n'appartient pas à tout le monde d'arriver au terme par les voyes que le Seigneur ne nous a pas preſcrites, comme il ne nous appartient pas de marcher dans les voyes d'autrui. Telle voye, dit le Sage, nous paroit droite & unie, qui ſur la fin nous conduira au precipice : *Eſt via quæ videtur homini juſta, noviſſima autem ejus deducunt ad mortem :* telle au contraire nous paroiſt difficile & épineuſe au commencement, qui dans la ſuite nous deviendra facile & aiſée, telle eſt ſeûre en elle-méme, qui peut être eſt perilleuſe pour nous; & telle eſt perilleuſe pour autrui, qui nous meneroit au Ciel;

2. Cor. c. 9.

Prov. c. 14.

telle ne nous effraye nullement par le nombre & la grandeur des difficultez qui paroiſſent inſurmontables aux autres. En un mot, il ne faut point juger des états, par ce qu'ils ſont en eux-mêmes ; mais pour faire un choix ſage & judicieux ; il les faut conſiderer par le rapport qu'ils ont avec nous. Nôtre ſalut & la volonté de Dieu qui nous ordonne d'y travailler en tel état, doivent être comme le principes & les cauſes de notre choix ; enſorte que nous puiſſions dire avec verité : je prens cet état plutot qu'un autre, parce qu'aprés une exacte diſcuſſion je juge devant Dieu, que c'eſt celui que les decrets éternels de ſa ſageſſe infinie m'ont marqué ; c'eſt dans cette veûë que je l'embraſſe, & c'eſt pour cela que j'y veux vivre & mourir. Telles ſont les veûës d'un homme, qui ne veut pas ſe tromper. Car ſi au lieu de raiſonner de la ſorte, il prend au hazard le premier état que le caprice, ou la paſſion lui ſuggere ; s'il délibere des moyens, ſans les ajouter à ſa fin ;

s'il s'engage dans une voye, ſans ſçavoir à quel terme elle aboutit, il s'expoſe viſiblement au danger de s'égarer ; & l'on peut dire, ſans juger témerairement de ſa conduite que cet homme, ſelon toutes les apparences, n'eſt pas dans l'état auquel Dieu l'avoit appellé.

N'eſt-ce pas là néanmoins ce que font la pluſpart des hommes, qui marchent en aveugles, & qui reçoivent ſans nulle deliberations les premiers emplois que leur preſente la fortune, bien loin de penſer s'il eſt expedient pour leur ſalut de prendre ces ſortes d'engagemens: & n'aije pas raiſon de dire, que de la maniere dont on vit aujourd'hui dans le Siecle, il n'eſt rien de plus aiſé que de ſe tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie ? Car eſt-il probable qu'en agiſſant de la ſorte, ils aient découvert ſans le meriter par leurs ſoins, ce que les gens ſages & vertueux aprés une exacte recherche, & des prieres long temps & ſouvent reïterées, s'eſtiment heureux d'avoir obtenu de Dieu ; c'eſt-à-dire,

une aſſûrance morale de la condition où il les veut.

Certes, ils ne ſçauroient s'en flatter ſans une extréme temerité ; & lorſqu'ils trouvent leur ſalut ſi difficile, s'ils vouloient faire reflexion ſur la maniere dont ils ſe ſont engagés dans leur état, peut-eſtre avoüeroient-ils qu'ils ont pris un chemin pour l'autre. Car, par exemple, eſt-il vrai-ſemblable que Dieu qui veut ſauver tous les hommes, & qui nous a fait connoiſtre combien le ſalut eſt difficile à ceux qui ſont diſtinguez par leur naiſſance ou par leurs richeſſes, en ait ſi peu appellé à la retraite ; que parmi tant de gens qui fléchiſſent le genou devant l'idole, il ſe ſoit reſervé ſi peu d'adorateurs en eſprit & en verité ; que de tant de femmes du grand Monde, il en ait ſi peu deſtiné à la ſolitude; Ah ! Chrétiens, on n'i penſe pas quand on prend le hazard pour arbitre de ſa profeſſion ; & aprés de longs & penibles égaremens, on convient à la mort, lors qu'il n'eſt plus temps, qu'on s'eſt écarté des

voies du Seigneur : *Ambulavimus vias difficiles ; viam autem Domini ignoravimus.*

Un ſecond deſordre qui n'eſt pas moins ordinaire que le premier, & qui me donne lieu de croire que la plûpart des gens ſe trompent dans le choix qu'ils font d'un état de vie, c'eſt que lors meſme qu'ils enviſagent leur fin, ils ne le font pas avec une volonté pleine & entiere d'y aller par quelque route que la Providence leur veüille marquer. Ainſi quoiqu'ils ayent en veûë de ſe ſauver, ils uſent toûjours de reſerve, & ſouvent exceptent la condition que la Providence leur a deſtinée. Car il eſt tout naturel que ces parſonnes tombent dans l'erreur. La profeſſion qu'ils exceptent quand ils deliberent, eſt ordinairement celle pour laquelle ils ont plus de repugnance : or la repugnance interieure, non-ſeulement n'eſt pas toûjours une raiſon pour exclure les états qui nous font de la peine ; mais elle peut au contraire devenir une raiſon pour nous perſuader que ces états ſont du

choix de Dieu, dont la Providence ne ſe régle pas ſur les inclinations de l'homme, mais ſur ce qu'elle juge de plus expédient pour ſon ſalut. Il eſt des perſonnes dans le monde qui ont ſouhaitté de bonne foi que Dieu les appellaſt à la Religion, ſans l'avoir jamais obtenu ; comme il s'en eſt veû d'autres, qui éloignez de ces ſentiments avoient horreur de ſe ſoumettre au joug de la Religion, & que le Seigneur y a cependant ſi fortement appellés, qu'ils n'ont pu douter, que ce ne fuſt pour eux un ordre du Ciel. Si ces gens avoient pris ſans réflexion leurs premieres inclinations pour la régle de leur choix, en falloit-il davantage pour les jetter dans l'erreur & dans l'illuſion ;

Nous ne liſons pas que les perſonnes véritablement touchées aient uſé de ces reſerves à l'égard de Dieu Quand ſaint Paul deſtiné au plus pénible & au plus terrible miniſtére conſulte le Seigneur ſur l'état qu'il doit embraſſer, il n'excepte pas le fardeau peſant de l'Apoſtolat

Domine, quid me vis facere ? Seigneur, dit ſans reſtriction ce ſaint homme, qui craint de s'écarter des voyes de Dieu ; que vous plait-il que je faſſe ? Parlez, Seigneur, dit le jeune Samuël ; car j'attens vos ordres ſans aucune prevention, & dans une parfaite ſoumiſſion d'eſprit ; *Loquere Domine, quia audit ſervus tuus.* Que dois-je faire pour me ſauver, diſoit à Jeſus-Chriſt, cet homme touché d'un deſir efficace de ſon ſalut ; *Quid faciens vitam æternam poſſidebo* ? Telle doit être la diſpoſition de ces Ames droites & fidelles, qui craignent de s'oppoſer aux ordres de la Providence. Je ne pretens pas qu'elles doivent avoir plus de penchant pour un état de vie rude & penible, qne pour un autre ; je veux un dévoûement plus parfait, & moins ſujet à l'erreur. Il faut que jettant une veûe generale ſur toutes les conditions, l'Ame Chrétienne ſe preſente à Dieu comme une victime prête à luí ſacrifier le reſte de ſes jours, de la maniere qu'il eſtimera la plus digne de ſa grandeur ; qu'à l'exemple d'Iſaac,

elle ſoit prête d'être immolée, quand bien même le ſacrifice ne devroit pas s'accomplir.

Je ne viens pas ici, mon Dieu, renverſer l'ordre de vôtre ſageſſe, & par une prévarication ſacrilege aſſujettir la volonté du Createur au caprice de la creature. Il n'appartient pas à un eſclave comme moy, de choiſir la maniere dont il doit ſervir ſon Maitre. C'eſt à vous de m'impoſer les loix qu'il vous plaira; ma deſtiné eſt entre vos mains : *In manibus tuis ſortes meæ.* Ie n'excepte rien, parce que je ne veux rien riſquer, & que mes vûes ſont trop bornées pour découvrir dans l'avenir les differens obſtacles qui ſe preſenteront à moi, ſi ſans votre aveu je me fais l'arbitre de ma conduite. *Pſal.30*

Voilà les ſentimens où doivent entrer ceux qui ne veulent pas ſe tromper eux-mémes par ces reſerves dangereuſes, & ſi ſujettes à l'erreur. Mais je vous demande où ſont les Ames qui prennent aujourd'hui ces ſentimens dans le Monde, parmi les Fideles même qui penſent à ſe ſau-

ver ? On commence, avant que d'entrer en deliberation, par exclure l'état Religieux ; & on ſtipule, pour ainſi dire, avec la Providence ; pour en obtenir une condition plus douce & plus favorable à la nature. Un autre qui compare la paix & la liberté du celibat, avec la contrainte, les duretez & la ſervitude du mariage, renonce à ce nœud ſacré pour le reſte de ſes jours, & lui donne l'excluſion ſans conſulter Dieu, ſi content de ſa reſolution, qu'il ne delibere pas un moment ſur ſon choix Celui-ci prévenu en faveur du mariage, n'examine pas s'il doit recevoir ce Sacrement ; à quoi cependant il devroit d'abord penſer : mais il delibere ſur les biens, ſur les alliances, & ſur les avantages de la perſonne qu'il doit épouſer ; & s'il en vient juſqu'à faire entrer la vertu & la probité du ſujet en quelque conſideration, il ſe ſçait ſi bon gré d'une pratique ſi peu ordinaire, qu'il a l'eſprit en repos ſur la faute capitale de ſon choix. Celui-là plein d'une ſecrette ambition, qu'il ne peut ſa-

tisfaite dans le Siecle, ne delibere pas pour ſavoir s'il doit entrer dans l'Egliſe ; mais penſe quel rang il y doit tenir, à quels degrez il doit aſpirer, & a l'eſprit tranquille au regard du choix qu'il a fait.

Foibles & aveugles que nous ſommes, eſperons-nous de remuer par les intrigues ſecretes de nôtre amour propre les reſſorts de la Providence à nôtre gré ? Eſt-ce Dieu que nous trompons, ou plûtôt nous mêmes ; & croyons-nous faire changer les decrets éternels de ſa ſageſſe, en les dérobant à nos yeux, en les déguiſant ſous ces pretextes frivoles, en les interpretant à notre ſens, au lieu de conſulter l'Oracle de la verité ſans nul préjugé, & de s'y ſoumettre ſans reſerve ?

Un homme avec cela ſe flatte de penſer au Ciel ; & c'eſt de quoy le demon ſe met fort peu en peine : cet eſprit trompeur a dequoi nous en fermer l'entrée quand il lui plaira ; il s'eſt emparé des principales avenûës ; tous les autres chemins ne nous conduiront point au ſalut, &

ne ſerviront qu'à nous égarer d'avantage : il nous laiſſe ce champ libre, parce qu'il ſçait que la victoire lui eſt aſſurée. Il ne ſe met pas en peine que Lot ſe retire de Sodome, parce qu'il ne va pas juſqu'au pied de la Montagne, comme portoient les ordres de Dieu ; mais qu'il prend de ſon propre choix la ville de Ségor pour le lieu de ſon ſéjour. Il n'empéche pas que le Prophete Jonas s'embarque pour aller à Tharſe, quelque bien qu'il puiſſe faire dans cette Iſle ; parce qu'il ſçait que les ordres de Dieu l'appellent à Ninive, pour travailler à la converſion de cette Ville. Il ne s'oppoſe pas au ſacrifice que fait Saül des dépoüilles qu'il a remportées ſur les Amalecites, pourveu qu'on épargne le Prince qu'on avoit ordre d'immoler. En un mot, dés qu'il voit l'homme uſer de reſerve avec Dieu, il eſt preſque ſeur de ſa proye, parce que toutes les apparences ſont pour lui, & qu'il eſt plus que probable que l'homme, qui dans l'affaire la plus importante qui le regarde, s'atta-

che à ſons ſens , & rejette une profeſſion ſans l'examiner,s'égare & ſort de la voye de Dieu.

Mais que ſert aux autres d'avoir cette maxime en general , qu'il faut prendre ſa fin pour regle de ſon établiſſement , & ſe fixer à celui que nous jugerons le plus propre pour nous y conduire ; que ſert cette maxime , ſi notre eſprit d'ailleurs rempli de mille préjugez , ne l'applique pas à propos ? Car qui pourroit arracher de l'eſprit de l'homme tous les principes d'erreur qui corrompent ſes jugemens ? Et quand une fois il eſt gouverné par certaines maximes du goût des ſages du Monde , quel uſage peut-il faire des connoiſſances dont nous parlons ? Un homme qui ne voit les objets que par un organe mal affecté , eſt-il moins en danger de ſe tromper, quelque lumiere qu'il ait d'ailleurs , que ceux qui n'ont pas ce ſecours ? Nous cherchons,diſons-nous , ce que Dieu veut , & nous voulons nous perſuader à nous-mêmes que nous y procedons de bonne foi : peut-eſtre

même en eſt-il quelque choſe de nôtre part, par le peu de ſoin que nous avons d'examiner nos préjugez mais cette fauſſe perſuaſion eſt la ſource d'une infinité d'erreurs.

Certaines Loix du Monde nous tiennent lieu de principes en matiere d'etabliſſement Il ne nous vient pas même dans l'eſprit d'en douter; & nous ne croirions pas raiſonner juſte, ſi nos réſolutions n'eſtoient appuiées ſur ces maximes frivoles. Il faut qu'un aiſné ſoutienne l'honneur de ſa Maiſon dans le Siecle: il faut que le ſecond ſe deſtine au miniſtere des Autels; qu'un troiſiéme faſſe profeſſion du celibat dans un ordre militaire; qu'une fille que la nature n'a pas pourveuë avantageuſement des qualitez par où le ſexe ſe diſtingue, ſoit confinée dans la retraite pour le reſte de ſes jours & qu'au contraire celle qui ſe trouve mieux partagée de ce coſté là ſe produiſe au Monde; & cela par des raiſons qui devroient peut être leur faire douter, s'il ne ſeroit pas plus à propos que l'une prit le parti de l'au-

tre. Un fils de famille eſt obligé par bien-ſeance de s'engager dans la robbe, par ce que la Charge eſt dans la famille depuis long temps. Un autre engagé déja dans l'Egliſe, tourne du coſté des Armes par la mort de ſon aiſné. Il ſe peut faire que la Providence s'accommode à tous ces évenemens : mais quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt point par là qu'on enviſage ces états ; mais parce que ce ſont des couſtumes reçeûës ; & il eſt conſtant, que lorſqu'on entend les hommes ainſi raiſonner, chacun eſt content, & ſe rend ſans peine à ces raiſons.

Mais vous, Seigneur, en jugez-vous de la ſorte ; Reconnoiſſez-vous là le premier plan que vous avez tracé de la deſtiné des hommes. Ont-ils bien pénétré la profondeur de vos deſſeins ſur l'affaire importante de leur ſalut : ſont-ils entrez dans le conſeil de voſtre ſageſſe infinie? Eſt-ce là qu'ils ont puiſé ces lumieres qui leur mettent l'eſprit en repos ; Car enfin, Seigneur, voilà proprement la régle de toute verité : c'eſt

ſur

ſur cela ſeuls qu'ils doivent & peuvent juger s'ils ſe ſont trompez, ou s'ils ſont dans la bonne voie. C'eſt à vous, Chrêtiens Auditeurs, à vous repondre la deſſus ce que vôtre conſcience vous ſuggere. Mais je ſais bien que Jeſus-Chriſt nous defend de juger par ces aparences & par ces dehors ſi plauſibles; qu'il nous ordonne de renverſer tous ces prejugez, & de nos attacher à la ſeule verité, ſi nous voulons juger ſainement des choſes : *Nolite judicare ſecundum faciem, ſed juſtum judicium judicate.* *Ioan. c. 7.*

Mais pour en venir là, & pour ſe depoüiller de tous cés prejugez de grandeur, de nobleſſe, d'education, de biens de fortune, & de talens naturels, il faudroit que chacun de nous, ſuivant le conſeil & l'exemple des Saints, ſe rapellat au moment de ſa naiſſance, comme faiſoient ces hommes de Dieu, oubliant pour un tems la figure du Monde qui paſſe, & ne ſe reſervant que cette unique connoiſſance, qu'il faudra ſortir de la vie, comme nous y ſommes entrez,

c'eſt-à dire, dénuez de toutes choſes ; & qu'enſuite il penſat à ce terme fatal qui nous attend, que dans ce point de veuë il aperçut du lieu de ſa naiſſance le lit de la mort; que là il ſe conſultat lui-même à ce moment deciſif de l'Eternité ; qu'il penſat que la mort fera pour lors cette cruelle ſeparation qui le fait trembler aujourd'hui ; qu'il s'interrogeat ſur le parti qu'il voudroit avoir pris à cette heure redoutable, où il faudra venir un jour, & que ſe repondant à lui-même avec ſincerité, il prit enſuite le parti qu'il voudroit avoir pris alors. Quand nous aurons ces grands objets devant les yeux, toutes les vaines idées du Monde, tous ces fantômes qui nous impoſent s'evanouiront ; nous ne les verrons plus, que comme on voit les objets dans une eſpece d'eloignement, où ils decroiſſent peu à peu, ſe derobent inſenſiblement, & viennent enfin à diſparoître. Et qu'on ne me diſe pas, qu'il faudroit ſur ce pied là que tout le Monde entrat dans la Religion : la verité bien

entenduë n'eſt point contraire à la verité. Il eſt certain que la Providence n'a pas deſtiné tous les hommes à la retraite : ainſi l'Eſprit ſaint n'y porteroit pas ceux que Dieu s'eſt reſervé pour le Monde. Une pareille ſoumiſſion attireroit infailliblement les lumieres dont nous avons beſoin pour ne nous pas égarer ? & ce qu'il y auroit d'avantageux, c'eſt qu'on n'embraſſeroit l'état ſeculier que par des veuës ſaintes, & dans l'intention d'y travailler à ſon ſalut ; & que chacun pourroit dire avec cette reſignation édifiante que Laban fait paroitre dans le Livre de la Geneſe, lorſqu'il conſent au mariage de ſa ſœur : *A Domino egreſſus eſt ſermo; non poſſumus extra placitũ ejus quidquam aliud loqui tecum : En Rebecca coram te eſt ; tolle eam ſicut locutus eſt Dominus.* Je n'ai rien a repliquer aux ordres du Seigneur, & puiſqu'il a parlé ſi viſiblement, vous pouvez diſpoſer de la deſtinée de Rebecca. Ainſi agiroit-on plus ſeurement & avec moins de danger de ſe tromper dans l'affaire du monde où *Geneſ. c 24.*

l'on doit prendre de plus grandes ſeuretez.

On auroit même de plus grands égards aux diſpoſitions du ſujet, qui ſont une des parties les plus eſſentielles de la vocation, & qu'on neglige aujourd'hui comme la moins importante. Negligence qui me perſuade que la plupart des hommes ne ſont pas dans leur état : car c'eſt la derniere choſe à laquelle on penſe; & pourveu que l'interêt ou l'ambition y trouve ſon compte, on ne voit plus d'emploi trop relevé ni trop difficile. Où eſt l'homme, qui commençant ce grand édifice, où il doit demeurer pendant toute l'eternité, ſupute les avances qu'il a devant ſoi, ſuivant le conſeil de Jeſus-Chriſt; examine ſes forces, ſes talens, ſes diſpoſitions naturelles & acquiſes, & juge par là, il a de quoi conduire l'ouvrage juſqu'à ſa fin? On monte ſur les tribunaux de la Juſtice, ſans conſulter ni ſa capacité ni ſes mœurs. En vain le Sage nous avertit de ne point aſpirer à la Judicature; ſi l'on ne ſe ſent aſſez de force & de

fermeté pour ſoutenir le parti du foible oprimé par le plus fort, & pour honorer ainſi ſon miniſtere par une droiture telle que l'auroit la Loy, ſi elle pouvoit paroiſtre en perſonne: *Noli quærere judex, niſi valeas virtute irrumpere iniquitates; ne forte extimeſcas faciem potentis, & ponas ſcandalum in æquitate tua:* on introduit dans l'Egliſe des enfans mal nez, eſclaves des paſſions les plus vives & les plus dereglées, inſenſibles à tous les mouvemens de pieté, & plus mondains que ceux qui vivent dans le Monde. On ſe jette dans le premier emploi, où l'eſperance du gain nous attire, ſans s'éprouver ſur la probité & la bonne foi. Or eſt-il probable que la Providence ſi éclairée dans ſes conſeils, ſi circonſpecte dans ſes démarches, ſi douce & ſi bien faiſante dans ſon gouvernement, je ne dis pas ait permis, car le défaut ſeroit l'ouvrage de la creature, mais qu'elle ait voulu de ſon propre mouvement, que ces perſonnes rempliſſent des places qu'ils ne peuvent que des-honorer

par leur inſuffiſance ; & n'ay-je pas toûjours lieu de dire, que de la maniere dont on fait aujourd'huy ſon établiſſement, l'homme eſt dans un peril extrême de ſe tromper ;

Et comme ſi c'eſtoit peu que tous ces obſtacles, pour nous empeſcher de faire un bon choix, nos parens & nos amis, qui nous doivent ſervir de guides dans un pas ſi perilleux, ſont ſouvent les premiers à nous égarer, & ce ſont quelquefois des aveugles qui conduiſent d'autres aveugles : faut-il s'eſtonner qu'ils les conduiſent au précipice ; peuvent-ils nous inſpirer d'autre veûës que celles qu'ils ont eux mêmes ; & la plûpart en ont-ils d'autres que d'humaines, que dintereſſées ; c'eſt ſur ce principe que non-obſtant les anathémes que le Concile de Trente a fulminez contre ceux qui empêchent ou qui contraignent les enfans d'entrer en Religion, on en voit qui ſe prêvalent de la crainte & de la révérence que la nature leur a imprimée dans l'eſprit, pour les rendre dociles aux inſtructions ſalutai-

res de leurs parens : ils s'en prevalent, dis je, pour intimider de jeunes personnes, & les faire entrer malgré eux dans une carriere que la providence ne leur ouvroit pas. *Sufficiant vobis omnia scelera vestra, domus Israël ; eo quod inducitis filios alienos incircumcisos corde, & incircumcisos carne, ut sint in sanctuario meo.* Ecoutez, mon peuple, disoit autrefois le prophete Ezechiel de la part de Dieu, contentez-vous des desordres que vous commettez, & du peu de regle que vous observez dans l'administration de vos familles ce n'en est que trop pour irriter un Dieu, qui vous souffre depuis si long temps. Faut il que vous portiez vôtre irreligion jusqu'à prophaner le Sanctuaire, en y faisant entrer des enfans abandonnez aux dereglemens de leurs passions, & indignes d'un ministeres si saint.

Je n'examine point ce qu'ils auront à répondre au jugement de Dieu sur une prevarication si impie, je n'entre point dans les reproches éternels que leurs enfans auront à leur

faire, d'avoir été la cauſe de leur perte, & de les avoir mis hors d'état de ſe ſauver ; je ne m'arreſte point à leur mettre devant les yeux toute l'énormité d'une condition ſi tyrannique à l'égard de ceux pour qui la nature ne leur avoit inſpiré que de tendres ſentimens : je conclus ſeulement de là qu'il eſt extrêmement difficile de compter juſte, quand on delibere d'un état de vie, & qu'il n'eſt rien de plus aiſé que de s'y tromper, & qu'ainſi on y doit apporter d'extraordinaires précautions, ſur tout les ſuites d'un mauvais choix étant d'une conſequence ſi terrible pour l'avenir. C'eſt la ſeconde partie de ce diſcours.

II. PARTIE.

Ne faites rien, dit le Sage, ſans une meure délibération ; par là vous éviterez le repentir qui ſuit ordinairement un choix inconſidéré : *Fili ſine conſilio nihil facias, & poſt factum non pœnitebis* : mais ſur tout ne vous embarquez pas de vous-même dans une voix pénible & laborieuſe pour ne vous ſuſciter point

par cette conduite temeraire une occaſion de ſcandale, qui cauſe la perte de vôtre ame ; *nec credas te vitæ laborioſæ, ne ponas animæ tuæ ſcandalum.* Car quand une fois l'homme s'eſt engagé de ſon propre mouvement dans un état contraire aux ordres de Dieu, il n'eſt point de malheurs dans la vie qu'on ne doive attendre de ce funeſte engagement. En effet, ſoit que nous conſiderions ces infortunez, qui ſe ſont ſouſtraits aux ordres de la Providence, par rapport à leur prochain, ou que nous les regardions par raport à eux-mêmes ; je ne vois de toutes parts que des ſuites malheureuſes de ce déplorable aveuglement.

Quant à ce qui concerne le prochain, on le peut conſiderer en deux ſituations differentes ; ou dans l'adminiſtration publique de l'Etat, ou dans l'œconomie particuliere de ſa maiſon. Si nous enviſageons toute la face de l'Etat, avec les divers membres qui le compoſent, nous ne pouvons douter que la Providence qui veille ſur la conduite de chaque

particulier, ne s'aplique avec une bonté ſpeciale à remuer tous les reſſorts de ces grandes Monarchies; & qu'étant l'auteur de la ſubordination qui ſe trouve entre les hommes; & le principe dont emane l'autorité des Puiſſances legitimes, il n'ait deſtiné les uns à l'obeiſſance, & les autres au commandement, les uns à prononcer les oracles de la Juſtice, & les autres à les recevoir avec ſoumiſſion; les uns à la defenſe de leur patrie: & les autres au miniſtere des Autels. Mes Freres, écrivoit ſaint Paul aux Romains, nous faiſons tous un corps en Jeſus-Chriſt: or comme dans le corps tous les membres ſont deſtinez à leur uſage particulier; ainſi dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt tous les Fideles ont leur rang & leur emploi: *Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eundem actum habere; ita multi unum corpus ſumus in Chriſto, ſinguli autem alter alterius membra.* Et comme ce ſeroit une choſe monſtrueuſe que l'œil ou le bras quittat ſa ſituation naturel-

Rom. 6. 12.

le ; & que d'un pareil renverſement il ne pourroit nâitre que du deſordre dans le corps : ainſi quand quelqu'un de nous quitte la place que Dieu lui avoit marquée, & s'ingere de lui-même dans un autre miniſtere; il defigure cette beauté de l'Egliſe, qui conſiſte dans un parfait arrangement de tous ſes membres; & cauſe enſuite un deſordre univerſel dans tout le corps.

C'eſt de là, diſoit ſaint Bernard, que cette cité de Dieu, où nous demeurons, & où la paix doit regner, devient le ſejour de l'agitation & du trouble ; que cette ſainte Sion ſe voit profanée ; & que le monde entier, qui regle par de ſaintes Loix, nous devoit donner une idée de l'ordre merveilleux & de la paix profonde, ſont les bienheureux joüiſſent dans le Ciel, nous donne au contraire une image affreuſe de l'enfer, par le deſordre & la confuſion des états : *Ubi nullus ordo, ſed ſempiternus horror inhabitat.* Iob. c. 10.

Celui qui devoit s'enfermer pour pleurer ſes pechez le reſte de ſes

jours, eſt le juge & l'arbitre de la vie d'autrui : celui qui ignore la Loi, ſe mêle de l'enſeigner : celui que Dieu avoit deſtiné à obeïr, s'eſt élevé par ſes crimes, & a ſecoüé le joug de la Providence : celui que Dieu vouloit produire au Monde pour l'édifier & pour le confondre par la pratique des plus émiinentes vertus, ſe condamne à la retraite par une timidité naturelle : tel que Dieu avoit deſtiné au Sanctuaire, ſe trouve engagé dans la milice ſéculiere ; & tel que le Seigneur avoit choiſi pour la défenſe de la patrie, s'ingere ſans aveu au miniſtere des Autels : en un mot, chacun penſant à n'être point ce qu'il doit eſtre, s'efforce de devenir ce que Dieu ne veut point qu'il ſoit. Et ce qui ſuit infailliblement de ce deſordre, c'eſt que chacun s'étant engagé dans ces differens emplois par des vûës purement humaines, s'en acquitte auſſi par des principes purement mondains ; que n'étant entré, par exemple, dans un emploi penible que par intereſt, on ne fait ſon devoir que

quand l'interest l'éxige ; que perſonne ne ſe tient dans l'état où il eſt, parce que ne l'ayant pas pris dans la vûë de Dieu, mais pour s'agrandir, dés que l'ambition trouve un nouveau pas à faire, au lieu d'attendre à l'exemple d'Aaron, que Dieu nous éleve à ce degré d'honneur, on paſſe par deſſus le profane & le ſacré pour y monter de ſon propre mouvement.

Nous ne voyons pas que les Eſtres naturels tombent dans ce deſordre : chacun tient conſtamment la place que l'Eternel lui a donnée. Nous ne voyons point le cours des Cieux déconcerté ; les élemens ne ſortent point de la Sphere qui leur a eſté aſſignée : l'homme ſeul à qui Dieu a laiſſé libre le choix de ſa deſtinée, afin qu'il l'honoraſt ſelon ſa nature, c'eſt à-dire, par un ſacrifice volontaire ; l'homme ſeul ſe ſouleve contre les ordres du Seigneur, & s'oppoſe à l'execution de ſes deſſeins. Et pour faire voir, dit ſaint Auguſtin au huitiéme Livre de la Cité de Dieu,

que c'eſt cette horrible confuſion d'emplois qui eſt la ſource de tous les deſordres ; donnez-moi un homme, qui ſans interêt & ſans ambition ſe range de lui même dans l'état que la Providence lui a marqué, & ſe faſſe un merite & un plaiſir d'en remplir tous les devoirs, y auroit-il rien de plus raiſonnable que ſa conduite ? quelle droiture dans ſes conſeils, quelle equité dans ſes deciſions, quelle egalité, & quelle douceur dans ſa vie? Or un homme, ajoûte ce Pere, eſt le commencement d'un Etat : ſi donc vous m'en donnez un compoſé d'hommes ſemblables à celui que je viens de vous décrire, y aura-t-il rien de mieux entendu & de mieux ordonné que cet Etat ? les Loix y fleuriront, l'ambition en ſera bannie ; l'interêt n'aura plus de part au gouvernement des affaires : le Monde ſe trouvera conforme aux premieres idées de Dieu ; & chacun ſe tenant dans ſon poſte, ſans aſpirer au rang d'autrui, on verroit parmi les hommes ce con-

cert & cette harmonie que nous admirons dans les Cieux. Et n'eſt-ce pas ce bien indiſſoluble, qui uniſſoit les Fideles dans les premiers Siecles de l'Egliſe ; pourquoi avoient ils tous un même eſprit & un même cœur : *Credentium erat cor unum & anima mea?* Act. 4. c'eſt parce que chacun content de ſon état, ne penſoit qu'à y remplir la meſure de perfection que Dieu exigeoit de lui; que l'Apôtre ne s'intriguoit point dans le miniſtere du Diacre, & que le Diacre ſe bornant à ſes fonctions, ne s'erigeoit point en Apôtre ; que quand il faloit recevoir quelqu'un au Sacré College, on ne conſultoit que le ſaint Eſprit ; que ſaint Barnabé exclus par les ordres du Ciel, étoit auſſi content que ſaint Matthias, elevé au miniſtre de l'Apoſtolat ; & que chacun ne craignant rien plus que de ſe ſouſtraire aux ordres de la Providence, ne donnoit point lieu à ces promotions où le Ciel n'a point de part, & qui deſolent aujourd'hui l'Egliſe.

Que ſi nous conſiderons l'homme

à la teſte d'une famille, ou engagé dans une Communauté ſans vocation pour ſon état, en faut-il davantage pour attirer la colère de Dieu, ſur ceux qui ont le malheur de vivre avec lui ; Quelle proſperité peut on éſperer, lorſqu'on a Dieu contraire à ſes deſſeins ; & de quels malheurs n'eſt on pas menacé, lorſqu'on a dans ſa maiſon une perſonne rebelle aux ordres de la Providance ; On eſt ſurpris tous les jours de voir des hommes éclairez, habiles dans le maniment des affaires, ſages dans leurs conſeils, fertiles en expediens, & pleins de bonnes qualitez ; on eſt, dis je, ſurpris de voir que non ſeulement ils n'avancent point leur fortune, mais que ſouvent toutes leurs affaires ſoient en deſordre ; on s'en prend à leurs ennemis : mais ſi on vouloit remonter juſqu'à la ſource de leur diſgrace, on verroit qu'il y a une Providence irritée qui préſide à tout cela ; qui ſe ſert de ces ennemis comme des miniſtres de ſa vengeance ; & qui ſuſcite de jour

en jour de nouveaux obſtacles à leur fortune.

S'ils conſultoient là-deſſus le Prophete Royal, ils apprendroient de ce Prince inſpiré de Dieu, que quand une fois on s'eſt écarté des voyes du Seigneur, & qu'on a pris ſon caprice pour guide, euſt on d'ailleurs les plus belles lumieres du monde, on eſt capable des plus grands égarement : la teſte leur tourne comme à des gens yvres, & toute leur ſageſſe s'évanoüit en fumée avec leurs projets : *Turbati ſunt, & moti ſunt ſicut ebrius, & omnis ſapientia eorum devorata eſt.* Qu'ils conſultent le Prophete Iſaye ſur les calamitez temporelles, dont leurs maiſons ſont affligées ; qu'ils demandent raiſon à la providence d'une conduite ſi rigoureuſe à leur égard ; & qu'ils écoutent la réponſe de l'Oracle : *Pro eo quod vocavi & non reſpondiſtis .... & quæ nolui elegiſtis : propter hoc hæc dicit Dominus Deus : ecce ſervi mei comedent, & vos eſurietis.* N'attribuez point la ruine de vos familles, & le de-

ſordre de vos affaires à la violence de vos perſecuteurs ; ſi vous aviez ſuivi mes ordres dans le choix de noſtre état, & que par là vous m'euſſiez engagé dans vos intereſts, tous les efforts de ceux qui vous haïſſent auroient tourné à leur confuſion & à voſtre gloire : mais parce que je vous apellois à un autre état, & que vous n'avez pas daigné écouter ma voix ; parce que la ſimplicité Religieuſe, & la pauvreté Evangelique vous a paru digne de mépris, & que vous avés voulu malgré moi vous tracer un plan de vie plus commode & plus aiſé ; que vous avés porté voſtre ambition & voſtre convoitiſe juſqu'à vous bâtir de vous-même une fortune opulente & honnorable aux yeux des hommes, je vous punirai vous & vos enfans par le manquement des choſes mêmes qui vous ont éloignez de moy. Mes ſerviteurs contens d'une vie frugale & reglée ; ne manqueront jamais des ſecours neceſſaires à la vie, & vous vous verrez réduits à la mendicité, ou du moins ſi incommo-

dez que vous regretterez la vie pauvre de ceux que vous mépriſiez : *Ecce ſervi mei comedent, & vos eſurietis.*

Rien ne fait mieux voir la malédiction que ces gens attirent ſur leurs familles, ou ſur leurs ſocietez, que l'exemple ſenſible que Dieu nous en a donné dans la perſonne de Jonas. Ce Prophete eut ordre de Dieu d'aller travailler à la converſion de Ninive, Ville riche, & plongée dans toutes ſortes de vices. Pour le faire avec ſuccés, il devoit prédire ſon entiere deſtruction : le parti lui parut dangereux à prendre ; il l'abandonne, & s'embarque pour aller à Tharſe. Jamais le temps & la Mer ne promirent un voyage plus heureux ; mais il s'éleve tout à coup une horrible tempeſte, qui met le Navire en danger. Le Pilote inſpiré jugea que la cauſe d'un ſi ſoudain changement ne pouvoit être naturelle, & que ſon vaiſſeau portoit quelque ſecret ennemi du Ciel : pour en eſtre éclairci, on jette le ſort, il tombe ſur Jonas. On

l'interroge, on le preſſe, on l'oblige à declarer la cauſe de ce deſaſtre : il découvre ingenûment l'infidelité qu'il avoit commiſe à l'égard du Dieu qu'il adoroit : hé quoy ! repliquerent ces gens éperdus, & conſternez, comment vous eſtes-vous oublié juſqu'à ce point-là ; falloit il nous attirer l'indignation d'un Dieu ſi redoutable ; & puiſque vous eſtes l'auteur du mal, ne ſçavez vous point quelque victime par qui l'on puiſſe appaiſer la colere de vôtre Dieu ; Il n'en eſt point d'autre que moi, reprit le Prophete ; n'eſperez point que la tourmente ceſſe, tant que je ſeray dans le vaiſſeau ; car je ſuis ſeur que le Ciel ne l'a ſuſcitée qu'à mon occaſion : ainſi ne craignez pas de vous defaire de moi ; & calmez les flots, en leur abandonnant celui qui les a ſoûlevez ; *Tollite me, & mittite in mare : ſcio enim ego quoniam propter me tempeſtas hæc grandis venit ſuper vos.*

Si nous eſtions entrez dans le ſecret des familles qui ſouffrent le plus

& que nous euſſions demeſlé la veritable cauſe de leurs ſouffrances, nous verrions ſans doute qu'une infinité de gens attirent ainſi la malediction de Dieu ſur les autres, & qu'il faudroit les êloigner, ſi on vouloit rendre le calme & la ſerenité à ces familles affligées. Ils pourroient dire avec le Prophete : otez-moi d'ici, ſi vous voulez avoir la paix. *Tollite me.* Otez d'ici ce mari impie, ou cette femme libettine, qui ont manqué de fidelité à Dieu, qui vouloit l'un ou l'autre en Religion, ſi vous voulez arréter la malediction du Ciel. Orez la robe à ce Magiſtrat indigne, qui ſans vocation eſt monté ſur les Tribunaux de la Juſtice, ſi vous voulez que le corps dont il eſt membre faſſe ſon devoir. Retranchez de cette famille ce jeune homme engagé dans des Benefices ſans avoir été apellé de Dieu, ſi vous voulez qu'elle évite la colere divine inſeparable de la poſſeſſion injuſte du bien d'Egliſe. Separez de cette Communauté ce ſujet indigne, qui ſans nulle voca-

tion a pu s'inſinuer juſques dans la maiſon du Seigneur, ſi vous voulez y conſerver la paix & l'union, qui eſt l'heritage des enfans de Dieu: autrement toutes ces Societez ne ſubſiſteront jamais dans un état floriſſant. *Tollite me: ſcio enim quoniam propter me tempeſtas hæc grandis venit ſuper vos.*

Mais le particulier ne doit pas attendre une deſtinée plus heureuſe pour lui-même, quand il a quitté l'ordre de Dieu. On ſait que tous les états ont leurs peines, & chacun eſt ſi éloquent ſur celles de ſa condition, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Or le comble de la douleur eſt, lorſqu'on ſouffre ſans aucune conſolation; & c'eſt l'état de ces malheureux qui ſe ſont ſouſtraits à la Providence: car à qui recourir dans leurs diſgraces? ſera ce aux hommes, qui ſont la cauſe de leur martire, ſera-ce aux Patrons ſur leſquels ils avoient compté? mais c'eſt de là ſouvent que leur viennent les chagrins les plus eſſentiels: oſeront-ils tourner les yeux vers Dieu, dont

ils ont abandonné le ſervice pour des maitres ingrats & impitoiables dont ils ſe ſont eux-mêmes faits eſclaves ? *Ubi ſunt dii eorum ? ſurgant & opitulentur vobis :* où ſont ils ces hommes, que vous ſerviez comme des Dieux ? qu'ils faſſent un peu leur devoir, & qu'ils vous ſoulagent dans le tems de vôtre affliction. Il en eſt de même de ces femmes, qui malgré la providence qui les apelle ailleurs, s'engagent dans le mariage, & ont bien-tôt lieu de s'en repentir : où allois je chercher ce malheureux état où je me ſuis engagée mal à propos (c'eſt ce qu'elles ſe diſent à elles-mêmes) où eſt la douceur que je m'étois figurée ? où eſt cet homme qu'un amour aveuglé m'a fait choiſir pour l'arbitre de ma deſtinée ? *Ubi ſunt dii* ? Quelles plaintes peuvent elles faire à Dieu? ils les renvoie à ceux qui leur promettoient la paix & le repos, à ces conſeillers intereſſez, à ces lâches flatteurs, qui les repaiſſoient de vaines eſperances.

Voilà les cruels reproches que ſe

ſont des conſciencee infideles à leur vocation, & qui par un juſte jugement de Dieu s'abandonnent à d'horribles inquietudes. Elles paſſent d'un état à un autre; elles ſondent toutes ſortes de profeſſions, & ne s'attachent à aucune ; elles trainent leur chagrin dans toutes les conditions de la vie, & mandient par tout le repos que la ſeule obeïſſance aux ordres de Dieu pouvoit leur donner. *Iuſſiſti, Domine, & ſic eſt, in omnis animus inordinatus ipſe ſibi ſit pœna:* vous l'avez ordonné, Seigneur, & il eſt ainſi, que tout eſprit dereglé, qui ſort de l'ordre de vôtre Providence, ſoit lui-même le vengeur de cette injuſte prevarication.

Il n'en va pas ainſi de ceux qui ſe ſont engagez par une vocation legitime dans les emplois les plus penibles de la vie. Il eſt vrai qu'ils y trouvent leur croix à porter, mais ils ont un grand fonds de conſolation : les auſteritez même des Religions les plus ſeveres leur laiſſent toûjours cette ſatisfaction ſolide, d'obeïr en cela aux ordres de Dieu.

C'eſt

C'eſt vous, Seigneur, qui m'avez jetté dans ces peines que je reſſens: c'eſt vous qui m'avez engagé dans l'état Religieux? je n'aurois jamais tant preſumé de mes forces, & ce n'eſt pas ſans avoir connu ma foibleſſe que j'ay formé un projet auſſi difficile que celui-là. Je ſavois, Seigneur, & je le ſavois par une trop funeſte experience, qu'il ne m'apartenoit pas de vivre ſur la terre comme les Anges vivent au Ciel; mais vous l'ayez voulu: en vain vous l'ai-je repreſenté: vous m'avez preſſé, ſollicité, raſſuré, c'eſt donc à vous à finir l'ouvrage que vous avez commencé. C'eſt vous qui m'avez impoſé ce joug dont je ſerois accablé ſans le ſecours de vôtre grace: je ne fais pas une demarche que par vos ordres: vous ne pouvez pas me reprocher que ma volonté ſe trouve dans les jeûnes & les autres mortifications que je pratique; *In die jejunii veſtri inve-nitur voluntas veſtras*: c'eſt la vôtre Seigneur que j'accomplis avec une parfaite ſoumiſſion ces peines ſont *Iſa. c. 58.*

de l'ordre de vôtre ſageſſe ; elles ſont marquées de vôtre ſceau ; par tout où je jette les yeux dans cette retraite, je lis vos ordres tracez par une main paternelle ; & s'il en eſt de ſevere pour moi, comme je vois au travers de tout cela ce que vous me gardez dans l'autre vie, & qu'il m'eſt ſeur que c'eſt par la que vous voulez que j'aille à vous, je me ſens animé d'une incroiable ardeur de vous ſuivre, & je me conſole aiſement de ce qui m'afflige ici bas.

Eſperance, qui peut encore moins conſoler ces enfans de tenebres ; qui ont quitté la lumiere, & qui aprés les malheurs de cette vie ſont dans un peril évident de paſſer aux tourmens de l'autre. Car quand une fois on a deconcerté cet ordre de la Providence, on eſt dans une impoſſibilité morale de ſe ſauver : & la raiſon eſt, qu'on ſe prive d'une infinité de graces que Dieu avoit attachées à l'état qu'i nous deſtinoit, & que les ſecours mêmes qu'il nous donne encore deviennent des graces ſte-

riles & ſans effet ; parce que nous ne nous trouvons pas dans ces heureuſes conjonctures, où la grace auroit pleinement triomphé de tous les obſtacles. C'eſt par cette raiſon que Joſeph vêcut chaſte dans la Cour de Pharaon quelques preſſantes que fuſſent les ſollicitations d'une Princeſſe perduë d'honneur & de conſcience ? parce que Dieu qui l'avoit mis à la Cour le préſerva ; & qu'au contraire les enfans du grand Preſtre Heli ſoüillerent le Temple, parce que Dieu ne les avoit point appellez au miniſtere des Autels. C'eſt par là que pluſieurs vivent comme des Anges dans la Religion où Dieu les veut qui dans le monde où Dieu ne les veut pas, auroient vêcu comme des demons. Il eſt le maiſtre, & c'eſt du maiſtre qu'il faut prendre les ordres quand on veut réüſſir. N'en uſons-nous pas de même à l'égard des gens qui dépendent de nous ; & quand ils s'émancipent juſqu'à vouloir ſe faire eux-mêmes une fortune à leur gré, n'avons-nous

pas coutume de les abandonner à leur conduite ; s'il avoit voulu, diſons-nous, agir de concert avec moi, & ſuivre les vûës que j'avois ſur lui, j'aurois fait infailliblement ſa fortune ? j'avois des reſſources qu'il ne ſçavoit pas : je l'aurois conduit par degrez juſqu'à tel emploi, & pour peu qu'il m'euſt ſecondé, il ſe verroit maintenant bien établi : mais il a pris des liaiſons avec d'autres qu'avec moi ; il s'eſt embarqué par caprice, & a tourné d'un autre côté ; je ne ſuis plus garant de ſa fortune ; c'eſt à lui à ſe ſauver comme il pourra : je lui preſteray encore quelque ſecours dans l'occaſion ; mais qu'il n'attende pas ces efforts que je ferois en ſa faveur, s'il avoit ſuivi mes conſeils : j'aurois fait mon affaire du ſuccez de ſon entrepriſe, & c'eſt maintenant la ſienne.

Ah ! Chrêtiens, nôtre fortune eſt entre les mains de Dieu : mais quelle fortune, pour oſer la confier à d'autres, qu'à cet aimable Protecteur ! qui ſçait mieux que lui la

route qu'il nous faut tenir pour aller au Ciel, qui peut prendre des mesures plus justes & plus assurées ; ne sommes nous pas trop heureux qu'il veuille bien nous servir de guide, & nous conduire lui-même ; Mais si une fois nous osons nous soûtraire à sa conduite, n'attendons plus ces secours particuliers ; ce n'est plus lui qui nous guide ; c'est nous qui marchons en aveugles : ce ne sont plus ces predilections & ces tendresses d'une providence speciale, qui s'attache à nous mener par la main, qui nous redresse dés que nous nous égarons, qui nous fortifie dés que nous devenons un peu foibles, qui nous console, quand les peines du voiage nous affligent, & qui ne nous abandonne point que nous ne soyions parvenus à nôtre terme. C'est une providence generale qui nous aide encore ; ce sont des restes d'une grande bonté : mais aprés tout ce sont des restes foibles & languissans capables à la verité de nous sauver, mais qui selon toutes les apparences ne nous sauveront pas.

Ce n'eſt plus tant la grace alors qui s'accommode à l'homme, que c'eſt l'homme qui doit s'accommoder à la grace : & de-là viennent ces chûtes terribles que nous voyons, & que nous déplorons dans ceux qui manquent à la vocation de Dieu, qui ſans regle & ſans ordre vont de tenebres en tenebres, d'égarement en égarement, de precipice en précipice. *Væ filii deſertores*, dit Dieu par le Prophete Iſaye, *ut faceretis conſilium & non ex me, & ordiremini telam & non per ſpiritum meum.* Malheur à ces laſches deſerteurs de ma Providence, à ces enfans audacieux qui ont oſé ſe former un plan de vie ſans prendre conſeil de moi. Pourquoy cette horrible imprécation, que fait Dieu ; *Ut adheretis peccatum ſuper peccatum.* C'eſt parce qu'en conſéquence de ce mauvais choix ils n'ont garde de manquer d'ajouſter peché ſur peché d'entaſſer crime ſur crime, juſqu'à ce qu'ils combſent ce tréſor de colere que j'ouvriay au jour de mes vengeance. Verité, dont nous voions convenir tous ceux qui

reconnoiſſent s'être écartez de la voie de Dieu ; & pourveu qu'un ſecret deſeſpoir de leur ſalut, ne ſuive pas tous leurs deſordres, ils ſont encore bien redevables à Dieu de les preſerver d'un malheur ſi ordinaie à ceux qui n'ont pas voulu donner la voix du Ciel.

Quelle concluſion de ce diſcours, ſinon que ceux qui ont choiſi avec autant de circonſpection que vous, MA TRES-CHERE SOEUR, doivent être bien conſolez d'être entrez ſi heureuſement dans les voies de la Providence qu'ils doivent s'en tenir là, & ne penſer, ſelon le conſeil de l'Apôtre, qu'à avancer dans ce chemin de la perfection ſans regarder derriere ſoi ? *Ad ea vero quæ ſunt priora extendens meipſum* : & que ceux au contraire qui croient s'être comptez dans le choix de leur état, doivent prendre des meſures pour remedier au choix qu'ils ont fait. Car ou leur état eſt de ſoi ſtable & permanent comme le Sacerdoce, le Mariage, la Religion, ou il eſt libre & ſans engagement neceſſaire, *Pſal.5.*

comme ſont la plûpart des emplois de la vie, Si leur état eſt libre, & qu'aprés une meure deliberation, ils reconnoiſſent de bonne foi, en preſence de Jeſus-Chriſt, qui doit être le Juge de leurs intentions, que Dieu ne les veut pas dans cet emploi, il faut qu'ils y renoncent avec courage: car enfin cet emploi ne leur eſt pas plus cher que leur œil, & Jeſus-Chriſt veut qu'on l'arrache s'il nous ſcandaliſe. Que ſi leur état eſt permanent, la volonté de Dieu eſt qu'ils y demeurent, & les Theologiens enſeignent, que bien que Dieu n'ait pas eu ces premieres vuës ſur eux, dés-là qu'il a permis qu'ils s'engageaſſent dans un état éternel de ſoi, il a ratifiée cet engagement par une ſeconde volonté; & cette volonté nous eſt connuë par les loix de la Providence, qui ne pouvant être contraire à ſoi même, & nous aiant attaché à certains états par un lien indiſſoluble, qu'il n'eſt permis à perſonne de rompre, a voulu par conſequent que ceux qui s'y trouveroient engagez, ne penſaſſent plus qu'à rem-

plir la meſure de perfections convenable à leur état. Ainſi qu'ils y travaillent avec d'autant plus de ſoin qu'ls reconnoiſſent que l'entrepriſe eſt difficile ; que celui qui appellé de Dieu à la Religion a ſecoué ce joug pour prendre celui du mariage, porte dans le Siecle avec une entiere reſignation, la croix qu'il a refuſé de porter dans la Maiſon du Seigneur ; & que celui qui ſans vocation a embraſſé l'état Eccleſiaſtique, ſe ſouvienne de ne point profaner le lieu Saint, & de reſpecter le Sanctuaire par une vie édifiante. Mais que chacun d'eux n'oublie jamais qu'il s'eſt embarqué dans un vaiſſeau bien difficile à conduire au port, & que ce peril leur faſſe redoubler leurs ſoins: mais aprés tout qu'ils ne deſeſperent pas ; leur ſalut eſt encore entre leurs mains; le Dieu qu'ils ſervent ne veut point la mort du pecheur.

Il faut qu'à l'exemple d'Eſan, qui manqua la benediction de ſon pere Iſaac, ils conjurent leur Pere celeſte de vouloir leur donner une ſeconde benedictions, *Num unam tantùm be-*

nediction em habes, pater ? mihi quoque obſecro ut benedicas ; mais qu'ils la demandent avec cette voix entrecoupée de ſoupirs & de ſanglot, avec ce cri qui perça le cœur d'Iſaac, *Cum ejulatu magno fleret*. Hé quoy ! Seigneur, n'y a-t il dans les tréſors de voſtre bonté infinie qu'une voye pour me ſauver ; ce Dieu qui me fait connoiſtre mes égaremens, me les fait-il connoiſtre ſans eſpérance de retour ; puis-je penſer cela d'un pere plein de miſericorde ; conſultez, mon Dieu, voſtre cœur ſans avoir égard à mon infidelité, vous y trouverés encore quelque reſſource pour moi ; & s'il faut à cette bonté ſi bien-faiſante le ſujet le plus miſerable pour la faire éclater avec plus de gloire, & pour en faire voir toute l'étendue, où pouvés-vous trouver un ſujet plus malheureux que moi, qui me ſuis eloigné de vous, & qui ne ſçait par ou rentrer dans vos voies ; ſi la douleur même du paſſé peut mériter quelque choſe auprés de vous vous ſçavés ce qui ſe paſſe dans le ſecret de mon cœur, &

vous m'êtes témoin que si j'étois au commencement de la carriere, j'observerois à l'œil les ordres de vôtre Providence. Mais redreſſez-moi, Seigneur, éprouvez mon obeïſſance ſur le reſte, & me conduiſez à la gloire, &c,

SERMON
SUR
SAINT LOUIS,
ROY DE FRANCE.

Corona aurea ſuper caput ejus, expreſſa ſigno ſanctitatis & gloria honoris.

Il faus lui mettre ſur la tête une Couronne d'or, qui porte le ſceau de ſa ſainteté, & les marques de ſa dignité Roiale. Au Chap. 45. de l'Eccleſiaſtique.

SI le ſaint Roi dont j'entreprens de vous faire aujourd'hui l'eloge, ne s'étoit rendu recommandable que par une grande puiſſance, une ſageſſe conſommée, & une valeur heroïque ; ſa memoire, quoi-

que venerable à la posterité, ne seroit pas consacrée dans l'Eglise par une Fête solemnelle, & son nom tout celebre qu'il est dans l'Histoire, n'auroit pas trouvé place au Livre des Saints. Si d'autre part ce saint Roy n'avoit été illustre que par ses vertus Chrêtiennes; son nom, quoique reveré dans l'Eglise, auroit peut-être été obscur dans l'Histoire, & la posterité toûjours equitable dans le jugement qu'elle fait des Princes aprés leur mort, parce qu'elle est toûjours desinteressée; se seroit contentée de le mettre au nombre des Saints, sans lui donner place parmi les grands Princes, qui se sont distinguez dans le gouvernement ce la Monarchie. Mais comme il est également grand par les vertus Chrétiennes, & par ses qualitez Roiales, souffrez que je demande pour lui cette Couronne d'or qui porte le sceau de sa sainteté & les marques de sa dignité; *Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis, & gloria honoris.* Et c'est dans cet état que je vous propose

aujourd'hui ce ſaint Roi, comme un modele capable de confondre le Siecle ſur deux erreurs conſiderables qu'on ſe fait en matiere de ſainteté.

On ſe diſpenſe d'ordinaire de travailler à ſa ſanctification par deux raiſons : dont la premiere eſt, que l'état où l'on ſe trouve, engage trop dans le monde, & expoſe le ſalut à des dangers, dont il eſt moralement impoſſible de ſe preſerver : & la ſeconde eſt, que ce même état où l'on ſe trouve né, exige de vous pour réüſſir dans le Monde des qualitez qui ſont incompatibles avec les maximes de l'Evangile. Deux erreurs dont l'exemple de ſaint Loüis vous doit detromper. Car en premier lieu, il s'eſt ſanctifié dans la dignité ſouveraine malgré les perils où l'expoſoit l'état du Monde le plus dangereux : premiere preuve contre vous qui alleguez pour excuſe les dangers de vôtre condition. En ſecond lieu, il a trouvé le ſecret d'aller les qualitez d'un grand Prince aux vertus d'un parfait Chrêtien : reponſe à ceux qui

craignent que la ſainteté leur oſte les qualitez neceſſaires pour réüſſir dans le *Siécle*. Saint Loüis a fait des dangers de ſon état, les moïens de ſa ſanctification; ſaint Louis a joint à ſa ſanctification les qualitez neceſſaires pour réuſſir dans ſon état. En un mot, il a eſté un grand Saint, & un grand Roi; ce ſont les deux parties de ce diſcours, dont je prétens faire une inſtruction autant qu'un éloge. Demandons les lumieres au ſaint Eſprit par l'entremiſe de Marie. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

C'EST un abus, MESSIEURS, de croire que les Saints n'ayent pas trouvé dans leur état les dangers que vous avez dans le voſtre. Toute la difference qu'il y a entre vous & eux c'eſt qu'ils ont fait de ces dangers qui vous perdent, les moiens de leur ſanctification.

On a toûjours regardé dans le Monde comme un des plus grands obſtacles du ſalut, la multitude des affaires temporelles, qui diſſipent l'eſprit. On n'a pas le loiſir dit on

de penſer à Dieu ; on a trop d'affaires ſur les bras ; on en eſt accablé ; on en a de toutes les eſpeces. Il en eſt que le devoir vous attire ; il faut ſatisfaire aux obligations d'une Charge, qui demande voſtre application toute entiere. On en a que l'ambition vous ſuſcite ? elle vous remplit la teſte de deſſeins de fortune &d'élevation. On en a de domeſtiques, ou vos engagent des parens, & des alliez ennemis de vôtre repos. On en a d'étrangeres, que vous font des gens avides d'un bien qu'il faut défendre ou recueillir. On en a de penibles, qui vous conſument de travaux. On en a de chagrinantes, qui vous devorent d'ennuis. On en a d'eſſentielles, qui épuiſent toute vôtre attention. On en a d'infinies pour la longueur, dont la durée vous fatigue & vous deſeſpere. Tandis que l'on eſt occupé de la ſorte, il eſt impoſſible, dit on, de ſonger à ſon ſalut, on attend le calme & la tranquilité, pour y travailler ſerieuſement ; on y penſera tout de bon : quand on aura fini certaines affaires

qu'on a en tête. Ainſi paſſe-t'on la vie à ſe tromper : une affaire en fait naître une autre ; chaque jour fournit de nouveaux incidens ; plus on avance, plus on s'engage dans ce labirinthe : & ſi quelquefois on penſe reſpirer un moment pour la donner à ſes devoirs de Chrêtien, le cœur agité depuis long-tems, & remué par tous ces objets profanes, conſerve l'impreſſion qu'il a reçuë, il ſe voit comme r'entrainé malgré lui dans l'abime dont il veut ſortir ; il retrouve ſes occupations juſqu'au pied des Autels ; il en ſoit la penſée; il en traite avec Dieu plus que de celle de ſon ſalut ; & aprés s'être livré pendant tout le cours de ſa vie à l'Etat, au Barreau, à ſa famille, il ſe refuſe impitoiablement à lui-même, comme ſaint Bernard le reprochoit à un grand Pape, *Soli te negat tibi.* Voila le danger à quoi vous expoſe la multitude d'affaire. Mais aprenez de ſaint Loüis chargé d'un Roiaume entier, à faire de vôtre emploi le moien le plus efficace de vôtre ſanctification.

Elevé ſur le premier Trône du Monde, dans un tems où la foibleſſe de ſon âge, & la Regence d'une Princeſſe étrangere donnerent lieu a l'ambition des Grands d'exciter dans la France ces troubles funeſtes auſquels la minorité des Princes eſt expoſée, loin d'oublier Dieu dans une conjoncture où il ſemble qu'on ait droit de ne penſer qu'à ſoi-même, il aprit pendant cet orage à implorer la protection du Roi des Rois. Il n'attendit pas à ſervir Dieu, qu'il vit la fin des affaires facheuſes qu'il avoit ſur les bras : mais il ſe fit de ſes affaires mêmes une raiſon plus fort & une obligation plus preſſante de remplir ſes devoirs de Religion. Il camprit bien qu'il ne pouvoit être ſoutenu ſur le Trône, que par la main qui l'y avoit elevé. C'eſt pourquoi il s'apliqua dés lors ces paroles du ſaint Roi David, par où commence la Meſſe du premier Dimanche de l'Avent, jour auquel il fut conronnée : *Ad te, Domine, levavi animam meam* :, Seigneur, j'ay elevé mon cœur à vous ; paroles

r Pſal. 24

qu'il prit pour ſa deviſe, & pour la regle de ſes actions.

De-là quelque abandonné qu'il ſe vît des Princes de ſon Sang, & des Principaux Seigneurs de ſa Cour, il n'étoit pas tellement occupé à les faire rentrer dans ſes intereſts, qu'il ne penſât à y engager Dieu le premier. Il ſentoit le beſoin extrême qu'il avoit de ſon aſſiſtance. Falloit-il diſſiper une conjuration formée contre lui; il ſe ſouvenoit alors que les vûës de la prudence humaine ſont bien bornées; que quelques meſures que prennent les Princes les plus ſages, ils ſe trompent fort, quand ils ne comptent que ſur leurs précautions; qu'ils faut avoir recours à une intelligence ſuperieur, qui tourne les eſprits & les cœur, comme il lui plaît. Faloit-il donner des ordre pour une bataille; la connoiſſance qu'il avoit du mêtier de la guerre, & du parti qu'il faut prendre pour déconcerter les deſſeins les mieux conduits, pour jetter la terreur parmi les ennemis pour y mettre le deſordre & la confuſion, le

faiſoit ſouvenir d'avoir recours au Dieu des Armées : on l'entendoit, au rapport de Joinville, juſques dans la chaleur de la meſlée, invoquer ſon ſaint Nom. Avoit-il ſur les bras les affaires de la Religion ? c'étoit un avis pour lui de redoubler la vivacité de ſa foi, pour donner exemple aux Albigeois de la ſoumiſſion aveugle qu'il exigeoit d'eux en faveur de l'Égliſe : & c'eſt dans cet eſprit qu'il refuſa de voir un miracle de Jeſus-Chriſt qui parut dans la ſainte Hoſtie ; craignant d'ôter à l'autorité Divine, ce qu'il acorderoit au témoignage de ſes ſens. Trouvoit-il des obſtacles à l'extirpation de l'Hereſie ? c'eſtoit une leçon pour lui de reconnoiſſance envers Dieu, qui l'avoit fait naître dans le ſein de l'Egliſe Catholique, & il apprenoit de-là à préfere le lieu de Poiſſy, où il avoit reçû le ſaint Baptéſme, à celui ou il avoit reçû la Couronne. Eprouvoit-il un peu de diſſipation d'eſprit dans l'embarras de affaires ; il ſentoit le beſoin qu'il y a de ſe recuillir ; il avoit chaque

jour ſes heures privilegiées, où il chantoit les loüanges du Seigneur, pouvant dire auſſi bien que le ſaint Roi David: *Septies in die laudem dixi tibi.* Lui reſtoit-il quelque doute ſur les affaires qu'il avoit terminées; ce qui arrivoit plûtoſt par la délicateſſe de ſa conſcience, que par ſa faute; il avoit inceſſamment recours au Sacrement de Penitence. Ses affaires tournoient-elles heureſement; c'eſtoit pour lui un motif de rendre des actions de graces au Ciel, qui réveilloit ſa ferveur & ſa reconnoiſſance. En avoit-il de fâcheuſes, & de mauvaiſes; il les regardoit comme un châtiment de la main de Dieu qui le viſitoit; c'eſtoit une occaſion pour lui de redoubler ſes prieres, & de s'unir d'avantage à Dieu. On le voyoit alors ordonnor des Proceſſions publiques, où il ne dédaignoit pas d'aſſiſter en perſonne, la teſte nuë & les pieds nuds à l'exemple de David, pour s'humilier devant le Seigneur. Enfin de quelque nature & de quelque qualité que fuſſent les affaires qui lui ſurvenoient, il y trouvoit

toûjours une voye pour aller à Dieu ; & plus de difficultez croiſſoient, plus il y avoit de raiſons pour élever ſon cœur à lui ; tant il eſt vrai, que ce n'eſt pas la multitude des affaires qui vous empeſche de vous ſanctifier ? mais la mauvaiſe diſpoſition de vôtre cœur, qui ne préfere pas comme ſaint Loüis, la grande affaire du ſalut à toutes les autres, & qui dans le calme le plus profond n'y penſeroit pas plus que dans l'embarras & dans le tumulte.

Si la multitude des affaires diſſipe l'eſprit, le commerce de la Cour & du grand Monde corrompt le cœur : autre danger qu'on trouve inévitable dans ſa condition. Car enfin ſe diſpenſer de voir le Monde, c'eſt ce qui ne ſe peut pas : on y eſt engagé par la naiſſance, par les charges, par les emplois, par des raiſons de bienſeance, de fortune, & meſme quelquefois de pieté : d'ailleurs, le voir ſans que les mœurs en ſouffrent, c'eſt une affaire bien delicate. On le peut ſi vous voulez quelquefois ; mais le peut on toûjours ; On le peut avec

certaines perſonnes ; mais il en eſt d'autres, dont il eſt preſque impoſſible de ſe defendre. On fera ſon devoir en certaines rencontres ; mais il y en a, où l'on a bien de la peine à ne ſe pas oublier : chacun n'a déja que trop à combattre dans ſon penchant naturel au vice. Le Monde ajoûte à cette foibleſſe une mauvaiſe gloire : on ſe fait honneur d'une paſſion dont on devroit rougir ; & quand on n'auroit nul engagement il en faudroit feindre, pour ne s'expoſer pas à un mépris inevitable dans le commerce des hommes.

Voilà le danger de vôtre état: voulez vous en faire un moien de vôtre ſanctification ; voiez l'exemple de ſaint Loüis, revetu de l'autorité Roiale. Maître de ſon cœur & de ſes actions, & pouvant vivre au gré de ſes deſirs, dans l'abondance & dans la moleſſe d'une Cour delicieuſe; entouré de perſonnes à qui le deſir & l'interêt de plaire ſuggerent les artifices les plus engageans, il ſentit bien qu'il avoit beſoin de la vertu la plus conſommée pour ſe preſerver

contre les voluptez défendues ; il mortifioit ſes ſens par les choſes les plus contraires à la nature, lavant les pieds des pauvres, & panſant de ſa propre main juſqu'aux ulceres des lepreux.

C'eſt avec ces diſpoſition que ſaint Loüis entroit dans le commerce du Monde, paroiſſant aux feſtes publiques avec tout l'agrément que lui donnoit un air grand, noble, & plein de majeſté ; tandis qu'aux yeux de Dieu il paroiſſoit dans un état bien different. Oſeray-je le dire, & le pourrai-je ſans bleſſer la délicateſſe de noſtre Siecle ; mais n'eſt-ce point auſſi la flatter & l'autoriſer, que de ſupprimer un ſi bel exemple dans la perſonne d'un Roi ; Oüi, MESSIEURS, tandis qu'il paroiſſoit aux yeux du monde reveſtu de la pourpre Royale, il a paru ſouvent aux yeux de Dieu reveſtu d'un rude cilice, combattant pour Dieu ſous la livrée du Monde pour uſer des termes de ſaint Hierôme. *Sub alterius habitu alteri militabat.*

Je ne m'étonne plus aprés cela qu'avec ces armes il ait vaincu ce fort armé qui triomphe des plus braves : qu'il ait cultivé la vertu la plus auſtere, dans un lieu qui ſemble n'être deſtiné que pour les plaiſirs; que malgré le feu de la jeuneſſe, & le torrent de l'exemple, il ne lui ſoit jamais échapé de ces foibleſſes, dont les vertus les plus établies, & les reputations les plus ſaines ne ſont pas toûjours exemptes à la Cour, qu'il ne ſe ſoit point relaché dans la licence d'une armée victorieuſe, qui aprés la priſe de Damiette ſe laiſſa amollir par l'oiſiveté & par le luxe que la beauté du climat lui inſpira ; que ce Prince inſenſible aux amorces de la volupté, ait gemi devant Dieu de voir des Cavaliers croiſez pour Jeſus-Chriſt, aprés avoir traverſé les mers pour la gloire, ſacrifier tant de ſaints exploits à une paſſion honteuſe ; en un mot qu'il n'ait jamais commis une offenſe que ſes Confeſſeurs puſſent juger mortelle ; je ne ſuis point, dis-je, ſurpris d'une vertu qui vous paroit un miracle, & j'o-

ſe garentir l'integrité de vos mœurs au milieu des debordemens du Siecle, quand vous ſerez parmi les delices avec les mêmes precautions que ſaint Loüis y étoit.

L'uſage des richeſſes eſt encore un écueil bien dangereux, en ce qu'on ne regle plus ſa depenſe ſur ſon bien; mais ſur ſa naiſſance, ou ſur le rang qu'on a dans le Monde. D'où noiſſant deux grandes ſources de pechez; dont la premiere eſt l'injuſtice: on ſe met hors d'état de ſatisfaire ſes creanciers, de paier l'artiſan; le domeſtique: cette impuiſſance volontaire ne nous juſtifie point devant Dieu; l'Evangile veut qu'on meſure ſa depenſe ſur ce qu'on a, & non pas ſur ce qu'on eſt. La ſeconde eſt, qu'on renverſe le precepte de l'aumône; puis qu'avec des revenus immenſes, loin d'avoir du ſuperflu, on n'a jamais de quoi fournir à ſon luxe, & qu'en ſe reduiſant ſoi-même à une pauvreté criminelle par le faſte, par le jeu, & peut-être par la debauche, ou en theſauriſant pour avoir de quoi s'elever à des Charges

plus conſiderables, on croit ne devoir plus rien aux membres de Jeſus-Chriſt.

Voilà le danger : renoncez, comme ſaint Louis, à cette fauſſe maxime du Siecle, qui fait conſiſter la grandeur dans la vanité & dans la depenſe ; & vous deviendrez, comme ce Prince, reſervé juſqu'au ſcrupule à retenir tout ce qui a l'apparence du bien d'autrui, & liberal à répandre le voſtre en aumônes. Quelque juſte que ſoit le droit des Princes, il s'appliquoit beaucoup moins à l'étendre, qu'à le borner. Il a ſouvent établi des Juges pour leur remettre ſes intereſts entre les mains ; & de peur d'affoiblir par ſa préſence la liberté des ſuffrages ; il commençoit d'ordinaire par ouvrir lui même dans ſon Conſeil un avis contraire à ſa propre cauſe. On ne pouvoit mieux lui faire ſa cour, qu'en ſe déclarant contre lui pour la Juſtice, en faveur de ſon Peuple, ou du moindre de ſes Sujets. Il a même quelquefois ſoutenu ſeul contre tout ſon Conſeil la cauſe de ſes parties,

comme il arriva dans l'affaire du Comte Renaut de Troies, qui demandoit ſur lui la Comté de Dammartin Les Titres qu'il produiſoit étoient en tres-mauvais ordre, le ſceau briſé, les paroles eſſentielles à l'affaire ou effacées ou dechirées, tout le Conſeil opina contre ces Titres. Saint Loüis fut le ſeul, qui dans les reſtes du debris, reſpecta juſqu'aux moindres veſtiges de la Juſtice, qui ſe déclaroit contre lui. Ceci regardoit un particulier : voions le en des affaires publiques.

Les Evéques de ſon Roiaume aſſemblez lui propoſerent pour fournir aux aumônes, & aux fondations qu'il faiſoit, de confiſquer les biens des perſonnes excommuniées. C'eſtoit un argent qu'on devoit mettre en bonnes œuvres : qu'i avoit-il de plus capable de tenter un Prince auſſi charitable que ſaint Louis ; C'etoient des perſonnes flétries par les cenſures de l'Egliſe, qu'on puniſſoit par cette confiſcation : quoi de plus engageant pour un Prince qui reſpectoit les foudres de l'Egliſe ? C'eſ-

toient les Prelats de ſon Royaume, qui faiſoient l'ouverture de cet avis : quoy de plus capable de lever le ſcrupule de conſcience qu'il pouvoit avoir en matiere d'uſurpation ; Cependant ni la charité qu'il avoit pour les pauvres ni le reſpect qu'il avoit pour les anathémes de l'Egliſe, ni ſa déférence pour les Evêques, ne l'emporterent point ſur ſon équité naturelle. Il crut qu'il falloit laiſſer aux excommuniez le loiſir & la liberté de ſe juſtifier, & ne pas donner lieu aux gens d'Egliſe d'abuſer de l'autorité qu'ils avoient en main Il alegua l'exemple du Duc de Bretagne, qui excommunié ſous un Pape, ſe releva de ſon excommunication ſous un autre. En un mot, il ne crut point que ce fût une bonne œuvre de dépoüiller des affligez, pour en revétir d'autres.

Sa bonté le faiſoit aller au devant de tout ce qui pouvoit fonler ſes Sujets. Il ordonna que par tout où paſſeroit la Cour, un Prelat ſuiviſt de quelques journées, accompagné d'un Officier, pour informer du deſordre

& du degaſt qu'on auroit fait, & loin d'attendre qu'on demandaſt juſtice, & qu'on mangeaſt ſon bien en la pourſuivant, on ſe trouvoit payé devant que d'avoir eu le loiſir de ſe plaindre. Il fit plus, MESSIEURS, perſuadé que ceux qui ne connoiſſent point de Juge au deſſus d'eux dans ce monde, doivent être plus ſeveres envers eux-meſmes, il fit publier par tout le Royaume, que quiconque ſe trouveroit lézé dans ſes droits, par lui ou par ſes officiers, euſt à porter ſes plaintes, & qu'il en feroit juſtice. Mais dans quel temps, Chrétiens, penſez-vous qu'il fit une ordonnance ſi difficile à excuter; ce fut à la premiere Croiſade, lorſqu'il partit pour la Terre-Sainte: dans un temps ou de grands preparatifs de guerre, loin de donner lieu à des diminutions, l'obligeoient à des dépenſes extraordinaires. Mais quel fonds croyez vous qu'il deſtina à l'execution de cette ordonnance; ſon propre domaine, dont il aliena une partie, perſuadé que le plus digne heritage d'un Prince eſt la juſtice & le cœur de ſes Sujets.

Mais ce Prince ſi peu ſoigneux de recüeillir, étoit libéral à répandre : ſes aumônes alloient juqu'à la profuſion. Toute la France eſt remplie de ſes Fondations. Il n'avoit point de ces prédilections, ni de ces caprices qui bornent tellement le zéle à certaines perſonnes, qu'ils vous endurciſſent à l'égard des autres. Quelle eſpece de pauvres a échappé à ſa charité ; les lepreux, les aveugles, les orphelins, les malades ordinaires, les filles régulieres, les femmes de mauvaiſe vie, ont trouvé en lui un pere univerſel, qui leur a aſſigné à chacun leur azile, ſi bien fondé qu'il ſubſiſte encore aujourd'huy. Ceux qu'une pauvreté volontaire a dépoüillez de tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt en Religion, lui paroiſſoient d'autant plus dignes de ſes largeſſes que leur neceſſité étoit un pur effet de leur devotion. Les Ordres de ſaint François & de ſaint Dominique, qui lui étoient egalement chers, ont eû également part à ſes charitez ; il leur a fondé des Maiſons en divers endroits du Roiaume. Quoique ſes au-

mônes reglées montaſſent à des ſommes exceſſives, il avoit toûjours des fends de reſerve pour des aumônes extraordinaire : & comme on luy repreſentoit qu'il epuiſoit ſon épargne, il repondit que c'eſtoit le ſeul article, en qnoi il aimoit la dépenſe ; & que ſon plus grand plaiſir étant de faire l'aumône, il ne pouvoit mieu placer l'argent qu'on deſtinoit à ſes plaiſirs.

L'uſage de l'autorité qu'on a dans le Monde n'expoſe pas le ſalut à de moindre dangers, que l'uſage des richeſſes. Comme on n'entre d'ordinaire dans les charges, que pour avoir un rang conſiderable parmi les hommes, ou pour maintenir les intereſts de ſa famille, on n'uſe de ſon pouvoir que par rapport à ſoi-même. De là vient que les injures commiſes envers Dieu ſont les moins vengées ; & que celles qu'on fait aux hommes ſe jugent avec ſi peu de juſtice & d'équité. Ce n'eſt pas qu'il ſoit ſi ordinaire de voir des gens conſtituez en dignité donner dans des injuſtices viſibles & groſſieres : mais la conſideration d'un parent, d'un

ami, d'une femme, d'un homme puiſſant dans le Monde, dont on craint de s'attirer d'indignation & quelquefois d'un homme de bien dont on ſe laiſſe prevenir, donne aux affaires une face toute differente : il n'en eſt point de ſi mauvaiſe qui n'a quelque bon endroit ; & c'eſt par là que celui qui favoriſe, ſe perſuade le premier que c'eſt la pure Iuſtice qu'il rend.

Saint Louis élevé ſur le Trône ſe regarda entre Dieu & ſon Peuple comme un protecteur, également obligé à maintenir la gloire de l'un par la Religion, & le repos de l'autre par la Juſtice. Dés qu'il eut affermi l'autorité Royale, il ne penſa plus qu'à remplir ces deux devoirs. Les Juifs, les ennemis les plus opiniâtres du nom Chrêtien, ſe maintenoient en France par leur commerce & par leurs grands biens : Saint Loüis les banni, de ſes Etats. Les Albigeois ébranlez ſous le regne de ſon pere, tenoient encore ſous la protection de Raimond Comte de Toulouſe : ſaint Loüis emploia ſi heureuſement la for-

ce & la douceur tout enſemble, qu'il acheva de les abattre. Le blaſphème tout odieux qu'il eſt, regnoit également en France parmi les grands & les petites : il extermina ce monſtre par des peines tres-ſévéres: heureux, diſoit ce Prince, d'avoir moi-même la langue & les lévres flétries d'un fer chaud, ſi je pouvois à ce prix bannir ce vice de mon Royaume. La vertu étoit mépriſée, comme elle eſt preſque toûjours, ſur tout à la Cour ? la pieté ſans dignitez & ſans charges n'oſoit preſque paroître : Saint Louis la tira de l'obſcurité, & la remit en honneur ; c'eſtoit un tirre pour avoir part à ſes bonnes greces, dit l'Hiſtorien de ſa vie, que celui d'eſtre homme de bien. Tout ce qu'il y avoit de gens celebres en ſon temps par une doctrine ſaine & par une vertu éxemplaire, ſaint Thomas, ſaint Bonaventure ? Robert Sorbon, & les autres grands hommes de ſon Siecle avoient accés auprés de lui ; il leur faiſoit l'honneur de les appeller à ſa table, & leur donnoit en toutes rencontres des marques de ſa bien veil-

lance. Tel qui vivoi obſcur & inconnu, ſans naiſſance, ſans bien, ſans faveur, s'eſt veu deterré tout à coup par le ſoin que le ſaint Roi avoit de démeſler le merite ; & s'eſt trouvé ſans y penſer, élevé aux premieres charges dans la robbe dans l'Egliſe, & dans l'épée. Conduite utile à l'Etat, qui ne manquera jamais d'avoir de bons Sujets, tandis qu'on aura ſoin de recompenſer la vertu.

Mais de quel regne parlons-nous, MESSIEURS, & par quel miracle me retrouvai-je au temps de ſaint Loüis ; Quand je vous ay repreſenté un Roi pieux envers Dieu, équitable envers ſes Peuples, faiſant ſervir l'autorité Royale à la Religion & à la Juſtice, également jaloux de la gloire de Dieu, & du repos de ſes Sujets, qui traverſé pendant une minorité à veu croiſtre avec les années l'autorité Roiale, & ſemble ne l'avoir portée au point de grandeur où nous la voions, que pour eſtre en état de ſatisfaire ſon zéle à l'égard de Dieu par le rétabliſſement de la vraye Religion en France, & ſon amour à l'é-

gard de ſes Peuples par la réformation de la Juſtice, n'avez-vous pas reconnu le Sang de ſaint Loüis ſur le Trône ; n'eſt-ce pas ſon eſprit qui regne encore aujourd'hui ; ne vous ſemble-t-il pas revivre dans la perſonne de ſon petit Fils ; & par quelle heureuſe revolution voyons-nous ces deux regnes tellement confondus par leur reſſemblance, qu'on peut douter ſi c'eſt le Fils qui regne, ou le Pere ;

Au reſte, MESSIEURS, le zele de ſaint Loüis n'étoit pas borné par les limites de ſon Royaume : il a étendu ſes veûës juſqu'aux nations les plus barbares, & aux iſles les plus reculées. Le Vieil de la Montagne ſi odieux dans l'Hiſtoire par ſes aſſaſſinats, a receû pour recompenſe de celui qu'il tenta ſur la perſonne de ſaint Loüis, des Ouvriers Evangeliques envoyez de ſa part, pour lui prêcher une Loi qui apprenoit à les pardonner. Il en envoia juſqu'à l'Empereur des Tartares avec des preſens magnifiques, où eſtoient repreſentez les principaux Miſteres de noſtre

Foi Allez, dit-il un jour à l'Ambaſſadeur de Tunis, au ſortir d'un baptême où il venoit d'aſſiſter, allez dire à voſtre Maiſtre; que je donnerois volontiers ma vie pour le voir Chrétien lui & ſon Peuple.

Il avoit une égale ardeur pour la Juſtice: non ſeulement il la rendoit par lui-même; mais il emploia toute ſon autorité pour bannir l'injuſtice de ſon Royaume: il tâcha d'extirper juſqu'à la racine du mal. A quoi n'a-t-il pas pourveû par l'Edit qu'il fit publier au retour de la Terre-Sainte, pour régler les gens de Juſtice; la vénalité des charges expoſoit les Peuples à l'ignorance & au peu d'integrité des Juges, que l'argent & la faveur élevoient au deſſus de leurs teſtes: il ordonna que les charges ne fuſſent plus vénales. La multitude des Officiers empêchoit que la Juſtice ne fuſt renduë par des competences de Juriſdiction, & par les alliances qu'on avoit toûjours avec quelqu'un des Juges: il voulut que dans Paris, la Juſtice fuſt renduë par un ſeul homme, que ſa haute réputa-

tion pour l'integrité des mœurs, & pour la capacité lui fit mettre à la teſte des affaires. Les Juges achetoient proche des villes ou ils étoient en charge, de grands domaines, & ſe rendoient ſi puiſſans par l'union de leurs charges & de leur bien, qu'ils devenoient des tyrans formidables dans le pays : ſaint Loüis les declara incapables de faire nul acqueſt dans le lieu de leur Juriſdiction. Ils ſe laiſſoient corrompre par préſens : on leur fit defenſe d'en recevoir, ſous peine d'être caſſez & dépoſez de leur office. Ceux qui avoient adminiſtré les Finances, ou la Juſtice dans une Province d'une maniere indigne de leur caractere, en étoient quitte pour vendre leurs charges & diſparoiſtre : il ordonna que du jour qu'ils ſortiroient de charge ; ils demeuraſſent quarante jours ſur les lieux pour rendre compte de leur malverſation ; & il tint ſi bien la main à l'exécution de ces Ordonnances, que dans l'eſpace d'un an ; le Royaume de France au rapport de Joinville, changea entierement de face.

Mais ce Prince si soigneux de se préserver des dangers de son état, n'en laissoit pas échapper les avantages sans profit. Car enfin si la grandeur a ses perils, elle a ses secours : si elle impose par son éclat à ceux qui la regardent de loin ; elle detrompe par sa vanité ceux qui la voyent de prés. Ce ne sont pas toûjonrs les grands qui sont les plus enteſtez de la grandeur : personne au contraire n'a de plus grands secours pour la mépriser, que ceux qui en sentent par eux-mêmes tout le faux & toute la vanité. Tel a esté saint Loüis sur le Trône : élevé qu'il étoit au dessus du reste des hommes, il ne laissoit pas que d'entendre quelquefois gronder l'orage sur sa teste : tantost c'etoit une conjuration qu'il falloit dissiper, avant qu'elle éclatât : tantost une sedition qu'il falloit arrester dans une Province revoltée : tantot la jalousie des Grands mettoit le trouble dans son armée, & l'obligeoit à dissimuler en des pays étrangers, des fautes qui auroient esté capitales en France : tantost il

falloit eſſuier le ſort des armes toujours douteux, & dont le mauvais ſuccés ne manque jamais d'eſtre imputé au Prince, quelque ſageſſe qu'il ait eû dans ſa conduite : tantôt il voyoit les plus beaux jour de ſon regne troublez, & la plus floriſſante proſperité traverſée par des afflictions domeſtiques, par la mort de la Reine Blanche ſa vertueuſe mere, de Robert ſon frere Comte d'Artois, de ſon fils Comte de Nevers.

Quel fonds de reflexions pour un Prince à qui la foy & la pieté inſpiroient déja tant de mepris pour le Monde, & tant d'amour pour le Ciel Combien de fois plein d'un noble dédain pour la fortune la plus enviée, a-t-il ſoupiré ſur le Trône aprés la retraite; Combien de fois a-t-il ſouhaité la condition des Solitaire ; S'il n'avoit ſoumis ſes lumieres à celle des directeurs de ſa conſcience il auroit fait voir le premier au Monde l'exemple d'un Prince Chrétien qui renonce à ſe Etats. Mais ſi ce mépris qu'il avoit conceû pour la grandeur ne fût pas ſuivi d'un renoncement effectif,

il détacha du moins ſon cœur de toutes les choſes de la terre, & lui fit comprendre que l'homme eſt né pour quelque choſe de plus grand que tous les biens periſſables, puiſque dans la dignité Royale qui eſt le terme de l'ambition humaine, il trouvoit ſi peu de fonds & de ſolidité.

Je ne ſçais, mes chers Auditeurs, duquel des deux je me dois plaindre le plus dans voſtre conduite; ou du peu de ſoin que vous avez de vous perſerver des dangers de vôtre état, ou du peu d'attention que vous apportez à profiter des avantages de vôtre état. Eloquens ſur les périls d'un ſiécle auſſi corrompu que le noſtre, vous en faites des portraits ſi vifs & ſi touchans. Qui ne croiroit à vous entendre que vous allez prendre le parti de la retraite; ou du moins que par les ſoins d'une vigilance Chrétienne, vous allez vous mettre à couvert de ſes embuſches; Et cependant, MESSIEURS, qu'en eſt-il; vous le ſçavés: aprés les invectives que vous faites contre les deſordre du Siécle, aprés avoir gé-

Luc. c. 22.

mi ſur la corruption generale qui a inondé toute la terre, quel retour faites-vous ſur vous mêmes; Quelles reflexions ſur vos mœurs ? Quelles meſures prenez vous pour vivre en Chrétiens dans vôtre condition ? Vous y vivez auſſi tranquillement, que ſi le danger n'eſtoit que pour les autres : vous vous faites des perils qui devroient vous faire trembler, une raiſon pour vous raſſeûrer contre la crainte des Jugemens de Dieu. Tout le monde, dites vous, vit de la ſorte ; je vis dans mon état comme les autres ; au lieu de vous dire : c'eſt ce qui doit me faire craindre : le danger, ſelon l'Evangile : eſt de ſuivre le nombre ; le grand nombre des pecheurs ne juſtifie point le peché ; malheur à qui marche dans leurs voyes.

Voſtre érat d'ailleurs vous fournit des avantages ſi capables de vous ſanctifier. Quoi ! témoins des miſeres du Monde qui vous frappent les yeux, vous ne pouvez vous détromper ; Vous vous piquez de ſçavoir les avantures les plus ſecrette des

familles, les diviſions, les haines les jalouſies, & toutes les foibleſſes cachées de ceux qui font la meilleure contenance dans le Monde : vous n'y connoiſſez perſonne content ; & cependant vous vous flattez que vous ſerez plus heureux que tous les autres ; A quoi vous ſert de connoiſtre le Monde ; Je pardonnerois à un Solitaire, qui ne l'a pas veu de l'eſtimer : mais vous, mon cher Auditeur, qui le connoiſſez tel qu'il eſt, n'eſtes vous par inexcuſable d'y avoir l'attachement que vous y avez ; & ne devriez-vous pas au contraire vous dire à vous-même, qu'eſt-ce aprés tout que ce Monde qui m'environne ; qu'a-t-il de ſolide & de durable ; l'Evangile peut-il me fournir quelque choſe de plus touchant, & de plus capable de m'en détacher, que ce que j'ay veu ; Puis je démentir mes yeux & mes oreilles ; Vivrons-nous toûjours d'erreur & de menſonge ; Quand penſerons-nous à l'éternité ; Quand ſerons nous à Dieu ? Mais vous craignez peut-être de manquer des qualitez neceſſaires

pour reuſſir dans le Monde : autre erreur dont l'exemple de ſaint Louis vous doit detromper : c'eſt la ſeconde Partie de ſon Eloge.

SECONDE PARTIE.

C'EST une calomnie que Julien l'Apoſtat a faite à la Religion Chrétienne, lorſqu'il a dit que les maximes qu'elle enſeigne ſont incompatibles avec les qualitez qui font les grands hommes ; que les ſentimens humbles & modeſtes qu'elle inſpire, énervent le courage & la grandeur d'ame dont on a beſoin pour ſoutenir ſon rang dans le Monde ; que les devoirs de la vie Chrétienne & les exercices de pieté, oſtent l'application aux affaires ; que la ſimplicité de l'Evangile rend inhabile à la politique ; & que l'eſprit de douceur qui accompagne la devotion éteint la valeur guerriere qui fait les Heros. Rien n'eſt encore aujourd'huy plus ordinaire que de voir des gens qui craignent d'embraſſer le parti de la pieté, parce qu'ils ne croyent pas pouvoir allier avec les devoirs du Chrétien les qualitez ne-

ceſſaires pour réuſſir dans le Monde: erreur dont l'exemple de ſaint Loüis les doit detromper. Car en premier lieu, il a joint aux devoirs du Chrêtien une aplication infatigable aux affaires; à l'humilité du Chriſtianiſme, toute la grandeur d'ame qu'il faloit pour maintenir l'autorité Roiale; à la ſimplicité de l'Evangile, toute la penetration & toute l'habilité que la politique demande; à la douceur & à la clemence qu'on aprend dans l'école de Jeſus-Chriſt toute la valeur d'un Prince, qui ſait humilier les ennemis de l'Etat & de la Religion. Examinons ces vertus d'un Saint qui s'eſt ſanctifié ſelon ſon état.

Oüi, MESSIEURS; c'eſt une erreur, de ſe perſuader que la vraie devotion empêche l'aplication aux affaires. Quand elle eſt bien entenduë, ſa principale étude conſiſte à remplir les devoirs de ſon état. Quelque douceurs que trouvent les Ames ſaintes dans le commerce qu'elles ont avec Dieu, il ne veut pas qu'elles s'abandonnent à ces plaiſirs innocens: il veut quelquefois qu'on le quitte

lui-même, pour le trouver ; & qu'on renonce au repos de la contemplation ; pour le ſervir dans le tumulte de l'action. C'eſt le Seigneur lui-même qui ordonne à Moïſe de deſcendre de la montagne, où ſeul à ſeul avec Dieu, & attentif à ſes ordres, il écoutoit reſpectueuſement ſa parole. *Vade, deſcende, peccavit populus tuus* : il ne s'agit pas ici de me prier: il s'agit de me ſervir ſi vous m'aimez, faites en ſorte que l'on m'arme, allez redreſſer mes Autels ; renverſer les Idoles, contenir vôtre Peuple dans le devoir, & rendre la juſtice à ceux qui l'attendent de vous? que le pauvre perſecuté, ne conſume pas par vos délais & par vos retardemens continuels le bien qu'il vient defendre devant vous : que lui importé de ſe voir opprimé par vôtre negligence, ou par la violence de ſes ennemis & quel eſt le plus coupable de celui qui commet l'injuſtice, ou de celui, qui établi par mes ordres pour la reprimer, la voit, la tolere, l'autoriſe ; & lui prête de nouvelles forces & de nouvelles armes ; *Exod.* c. 32.

C'eſt dans cette veûë que ſaint Loüis élevé dans la connoiſſance des affaires par les ſoins de la Reine Blanche, qui avoit attaché auprés de ſa perſonne les hommes les plus habiles & les plus integres du Roiaume, s'appliquoit ſans relaſche à rendre la juſtice par lui même à Paris, à Vincennes, à Melun, en pleine campagne. Chaque lieu où on lui demandoit juſtice, devenoit pour lui un Tribunal, où il prononçoit S'il ne le faiſoit pas toûjours avec la précipitation qu'inſpire la negligence, à ceux qui penſent plus à ſe débaraſſer de vous, & à ſe délivrer de vos importunitez, qu'à terminer vos affaires par une voye d'autant plus ſeûre, qu'elle eſt quelquefois plus lente & plus circonſpecte; ce qu'il prenoit de temps pour répondre, n'eſtoit pas tant pour ſon repos, que pour s'aquitter des devoirs de ſa conſcience, & pour mettre à couvert l'intereſt de ſes *Sujets*. L'Hiſtorien de ſa Vie nous aſſeûre qu'il avoit un don particulier de s'informer ſous maiu des affaires les plus ſecretes, d'en ſuivre le cours

&

& de remonter juſqu'à la ſource, ſans que rien pût échapper à ſa diligence & à ſa penetration. Le détail où il entre dans les ordonnances qu'il a faites pour régler les gens de Juſtice, marque qu'il avoit une connoiſſance exacte du Palais. Les memoires qu'il dreſſa pour reduire les Juifs & les Albigeois, les voyes qu'il imagina, les vûës qu'il avoit pour les obliger à rentrer dans le ſein de l'Egliſe, les penſions qu'il aſſignoit à chacun, conformement à leur état & à leur âge, marquent une grande étenduë de ſoins & de lumieres en faveur de la Religion : & les ordres qu'il donna pour l'expedition de la Terre-Sainte, les Magaſins qu'il fit faire ſur la route, les proviſions immenſes que Joinville dit avoir été trouvées dans l'Iſle de Chipre par ſa prevoyance, les épions qu'il entretenoit parmi les ennemis, la connoiſſance de leur marche & de leurs deſſeins qu'il avoit toûjours, devant qu'ils fuſſent en état de rien executer; le ſoin qu'il eut d'engager la plûpart des Sultans de la Paleſtine dans ſes

interêts ; d'y faire entrer juſqu'à l'Empereur des Tartares, ſes ordres pour aſſiéger, conſerver, fortifier les Places que les Chrêtiens avoient conquiſes, marquent un Prince également entendu aux affaires de la guerre, & appliqué à remplir tous ſes devoirs.

Il eſt encore moins vrai que l'humilité Chrétienne inſpire des ſentimens bas, & qu'elle affoibliſſe la grandeur d'ame neceſſaire pour ſoûtenir ſon rang dans le Monde. L'humilité des Grands doit eſtre autre que celle de leurs Sujets. Elle exige bien qu'ils ayent des ſentimens modeſtes d'eux mêmes, & qu'ils ſoient ſoumis à Dieu ; mais elle n'affoiblit en rien l'autorité qu'ils doivent avoir ſur leurs peuples ; au contraire elle l'affermit. Non, MESSIEURS, ne vous faites point un ſcrupule de maintenir vos rangs dans le Monde : Dieu n'en eſt point jaloux, pourveu qu'il ait le ſien, & que vous ne lui diſputiez point la ſoumiſſion qui lui eſt deûe. l'Evangile ne va pas à renverſer, mais à maintenir l'ordre & la ſubor-

dination que la Providence a établie par la diverſité des états ; & bien loin que ce fuſt un point digne d'éloge, ſelon l'Evangile, à un Prince, de laiſſer avilir entre ſes mains l'autorité Royale, ce ſeroit un défaut blaſmable, qui expoſeroit ſes ſujets à autant de Maiſtres & de Tirans, que l'ambition porteroit de Grands dans un Roiaume à abuſer de la foibleſſe du Gouvernement.

Le ſaint Roi n'avoit garde de donner dans cet écüeil. Le zele qu'il avoit pour le repos & pour la felicité des François, ſupplée à ce que l'ambition inſpire aux autres de fermeté Elevé qu'il eſtoit au deſſus des grandeurs humaines, il comptoit pour peu de regner ; mais ſuppoſé qu'il regnaſt, il avoit bien compris que pour le bien de ſes Sujets, il ne falloit qu'un Maiſtre. C'eſt pourquoi il s'appliqua des ſon avenement à la Couronne, à réduire tous les Grands de ſon Roiaume ; que ſa jeuneſſe avoit liguez contre lui. Grands du Monde, vous l'avez vû aux pieds des pauvres reverer la préſence de Jeſus-Chriſt

en leurs perſonnes ; les honorer, les ſervir : vous l'avez vû proſterné aux pieds des Autels s'humilier, s'aneantir devant la Majeſté du Dieu d'Iſrael Mais avec quelle dignité l'avez-vous ſenti au deſſus de vos teſtes, ſoutenir tout le poids de l'autorité Royale ; Quelqu'un s'eſt-il ſouſtrait impunément à ſon obéïſſance ; Le Comte de Boulogne ſon oncle paternel (quel titre pour ſaint Loüis, qui reſpectoit ſon Sang) ſon oncle, dis-je ſe ſouleva contre lui, & entraîna dans ſon parti la Nobleſſe la plus conſiderable du Roiaume: mais avec quel ſuccés ; Il vit toute ſa Ligue déconcerté, ſes projets renverſez par le caractere dela dignité Roiale, que Paris reſpecta dans la perſonne de ſaint Louis ; & le Lebelle fut trop heureux d'éprouver la clemence de celui dont il attaquoit le pouvoir. Le Comte de Champagne rentré dans ſon devoir, retombe dans la rebellion : qu'y gagne-t-il ; à peine ſaint Loüis ſe prépare à marcher contre lui, qu'il ſe voit forcé de ſe rendre : trois Villes deviennent un éternel

monument de ſa réduction. Le Duc de Bretagne trois fois revolté, eſt contraint trois fois de ſe ſoumettre. Le Comte de Toulouſe eſt reduit à faire dans Paris une ſatisfaction honteuſe à ſa memoire. La Comteſſe de la Marche, fiere de ſe voir mere d'une Reine, & Reine elle-même, appuyée de l'Anglois, eſt contrainte de rendre hommage non ſeulement à la perſonne, mais au Sang de ſaint Loüis dans la perſonne de ſon frere. Rome même, dont il reſpectoit les Oracles en matiere de Religion, le trouva ferme & inflexible toutes les fois qu'elle oſa tenter quelque choſe qui bleſſaſt le moins du monde les droits ſacrez de ſa Couronne, & l'autorité Royale, qu'il avoit portée à un ſi haut point, que Joinville nous aſſure qu'avant lui aucun Prince n'avoit été ſi craint, ſi aimé, ni ſi reſpecté dans le Royaume : ouvrage de la Religion, qui ne manque jamais de rendre les Princes venerables à leurs Peuples, en les rendant juſtes, équitables, pieux envers Dieu, zelez pour leurs Sujéts, maitres d'eux-mêmes, mode-

rez dans leurs deſirs, ſages dans leur conduite.

En quoy veut-on donc que la ſainteté affoibliſſe dans un Prince les qualitez Royales ? Veut on que la droiture & la ſimplicité que l'Evangile exige de nous, ſoit incompatible avec l'habileté & la penetration neceſſaire au maniment des affaires d'Etat; Mais en quel lieu l'Evangile ordonne t'il aux Fideles de ſe laiſſer tromper; où nous oblige-t'il de nous livrer avec une aveugle crédulité à la ſincerité apparente, dont les politiques les plus raffinez couvrent leur marche : Non, non, MESSIEURS ; l'Evangile nous apprend que l'homme en general eſt menteur, *Omni homo*
Ro.c.3. *mendax* ; & ſur cela nous permet d'uſer de toutes nos lumieres, pour aller au devant des artifices qu'on nous prepare. Et c'eſt en ce ſens qu'il faut entendre ces paroles de Jeſus-Chriſt : *Eſtote prudentes ſicut ſerpentes, & ſimplices ſicut columbæ* : Ayez
Matth. la prudence du ſerpent, lorſqu'il s'a-
c.16. git de vous défendre ; c'eſt-à-dire, pour voir venir les gens à leurs fins,

& pour éviter les pieges qu'on vous tend, ſoyez éclairez, ſubtils, penetrans; tant qu'il vous plaira; couvrez-vous, comme le ſerpent, de cent replis, pour conſerver la tête; ſoyez impenetrables à toutes les atteintes qu'on vous portera; mais lorſqu'il s'agit d'attaquer, oubliez tout ce que vous ſavez; ſoyez équitables, fidelles à votre parole; ayez un procedé net & ſincere. Or cette conduite, loin de vous rendre inhabiles aux affaires, détruit la maxime la plus pernicieuſe de la politique mondaine, qui exempte les Grands de s'aſſujettir à garder leur parole: maxime déteſtable & préjudiciable aux intereſts des Princes mémes; car ſi une fois elle avoit cours dans le Monde, où eſt l'homme qui n'aima mieux ſe voir reduit aux dernieres extremitez, & tout riſquer, que de traiter avec eux?

Saint Louis étoit religieux obſervateur de ſes Traittez; & il falloit des contraventions évidentes pour les lui faire rompre. Fidele à ſa parole Royale, il la garda méme avec les Sarra-

ſins, qui ne la lui gardoient pas. Au ſortir de ſa priſon, où il receut un ſi mauvais traitement, & où l'on exigea de lui une raçon tres-injuſte, comme il eut appris que dans le payement ſes Officiers avoient trompé les Sarraſins d'une ſomme aſſez conſiderable; quoiqu'il fut dans un beſoin extrême, il n'eut point de repos qu'il n'eût trouvé l'argent neceſſaire pour remplir ſes conventions. Il avoit pour mexime, que rien n'étoit plus capable de donner aux infideles une haute idée de notre Religion que cette droiture & cette fidelité, qui charme les nations les plus barbares. Auſſi étoit-il dans une ſi haute reputation pasmi les Sarraſins, qu'ils le ſurnomme rentle Veritable.

Ce n'eſt pas qu'il fût moins habile à ne ſe pas laiſſer tromper, qu'il étoit ſincere pour ne pas tromper les autres. Iamais Prince ne connu mieux le caractere des gens avec leſquels il falloit traiter. Il avoit travaillé à reconcilier l'Empereur Frederic avec le Pape; un procedé ſi genereux ſembloit devoir lui gagner le cœur de

ce prince: mais ce politique également jaloux & ingrat, oublia bien-tot ce ſervice. Il voulut peu de tems aprés ſurprendre ſaint Louis dans une entrevûe. Le ſaint Roy qui devoit, ce ſemble, preſumer qu'un ſi bon office lui avoit acquis la bien veiilance de ſon rival, ne compta point ſur la bonne foi d'un prince, qu'il connoiſſoit d'ailleurs : il ne voulut pas auſſi laiſſer entre-voir ſa juſte défiance, en refuſant une conference avec Federic : mais il ſe rendit au lieu deſtiné à leur entre-veûë ; & il y arriva ſi bien eſcorté, qu'il fit ſentir à ſon adverſaire qu'il n'étoit pas moins prudent pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre, qu'il avoit été ſincere & généreux à le ſervir.

Quelle horreur n'eut-il pas pour ce laſche artifice de la politique mondaine, qui eſt de brouiller les Princes ſes voiſins, afin de les affoiblir ; Cette maxime abominable feroit paſſer un particulier, qui ſemeroit là diſcorde dans les familles, pour un broüillon & pour un perturbateur du repos public, digne de la haine & de l'execration de tout le Monde : c'eſt là ce

pendant le chef d'œuvre de la politique, qui ſe fait un art & une ſcience d'allumer le feu de la diviſion entre les Etats. Ecoutez, Siecle prophane, & apprenez aujourd'huy de l'exemple de ſaint Louis qu'il n'appartient qu'à l'Evangile de Jeſus Chriſt de former un ſage accompli, & un grand homme d'Etat. Noſtre ſaint Monarque faiſoit gloire de maintenir la paix & l'union entre les Princes ſes voiſins; & dés qu'ils eſtoient en mauvaiſe intelligence, il n'épargnoit ni peines, ni ſoins, ni argent méme pour les remettre bien enſemble.

L'Empereur & le Pape eſtoient deux ennemis irreconciliables: quelles meſures ne prit-il pas pour adoucir leurs eſprit; Quels menagemens n'obſerva-t-il pas, afin de tenir toûjours la balance égale entre ces deux puiſſances irritées, & d'eſtre par là toujours en état de plaire aux deux partis; S'il accorde en France un aſile au Pape, qui ne croiroit que ſaint Louis ſe déclare contre Federic; Mais en méme temps par une generoſité ſans exemple, il refuſe l'inveſtiture de

l'Empire pour lui & pour ſon frere le Comte d'Artois. Federic peut-il ſe defendre d'admirer un procedé ſi genereux ; & la politique la plus ſubtile peut-elle imaginer un expedient plus porpre à obliger les deux partis, ſans offenſer ni l'un ni l'autres ;

Edmond fils d'Eouard Roi d'Angletterre, & Charles Comte d'Anjou frere de ſaint Louis, aſpiroient tous deux au Roiaume de Sicile : il falloit pour cela des troupes & de l'argent. Dans cette conjoncture l'Angleterre ſe voit brouillée ; les Grands forment un parti contre leur Roi ; Edmond ſe trouve déchû de ſes eſperances : voilà une occaſion favorable pour ſaint Louis, de profiter de la diviſion en faveur du Comte ſon frere : y penſe-t-il, MESSIEURS ; rien moins. Sa premiere penſée fut de rétablir la paix en Angleterre entre le Prince & ſes Sujets : c'eſt à quoi il aplique ſes premiers ſoins. En vain les gens de ſon Conſeil, ravis de ces troubles, l'exhortent à en profiter : il répond que cette maxime ne s'accorde pas avec celle de Jeſus-Chriſt ſon maiſtre.

qui nous enſeigne, qu'heureux ſont les pacifiques. Sans doute vous le condamnez ; écoutez la ſuite, & reſpectez une conduite ſi glorieuſe à la France. Il a veu venir au pied de ſon Troſne le Roi d'Angleterre, & le chef des Seigneur révoltez, qui le firent l'Arbitre de leur differens : il ſe vit reconnu pour Juge, non plus par ſes Sujets, mais par des Teſtes couronnées : ce n'eſt pas la terreur de ſon nom & de ſes armes victorieuſes, qui force les Peinces de ſe ſoûmettre à ſes Jugemens ; c'eſt ſa vertu ſeule qui les y oblige ; & cela non pas une fois, mais en toute rencontre. J'ai veu, dit Joinville venir à Paris, à Rheims, à Melun, les Comtes de Châlons, de Bourgogne, de Bar, de Luxembourg, le Roi de Navarre & les autres Princes, qui perſuadez de la droiture du ſaint Roi, & touchez de la bonté qu'il avoit de les mettre bien enſemble, prioient de juger leurs differens, & quittoient leurs Etats, attirez par ſa reputation, comme la Reine de Saba le fut par celle de Salomon ; s'eſti-

mant trop heureux d'écouter les oracles du plus ſage & du plus équitable des Rois. La politique en auroit fait un méchant Prince, qui eut brouillé les Etats, & qui eut tourné contre la France tous ſes voiſins : l'Evangile en a fait un Prince pacifique un Mediateur univerſel, & un oracle reveré dans toute l'Europe.

L'eſprit de douceur & de clemence que l'Evangile inſpire aux fideles, n'a rien diminué de la valeur de ſaint Louis. Jamais Prince n'eut une ame plus pacifique, ni plus guerriere tout enſemble. Il pardonnoit ſans peine les injures qui n'attaquoient que ſa perſonne : mais envers les ennemis de l'Etat ou de la Religion, il oublioit la douceur qui lui étoit naturelle, & n'écoutoit plus que ſon courage. On a veu ce Prince dans un même jour à la teſte de ſes Troupes & au deſſus de tous les autres, par l'avantage que lui donnoit ſa taille & ſon air majeſtueux ſoutenir ſur un point, & défaire à la journée de Taillebourg toute l'armée des Anglois compoſée de plus de cent

hommes contre un des siens : on a veu, dis-je en même jour ce Prince victorieux oublier l'attentat d'une Reine imperieuse, & lui donner presque malgré elle sa grace, que sa fierté l'empêchoit de demander.

Mais sa passion dominante étoit de faire la guerre aux ennemis de la Religion. Il n'aimoit pas à repandre le sang des Chrétiens ; mais il ne pouvoit souffrir que vivant en paix dans un Royaume florissant, les lieux consacrez par la Mort & par la Passion du Sauveur du monde demeurassent entre les mains de Infideles. Je ne sçais, MESSIEURS, de quel œil un Siecle aussi profane que le nostre, regardera une si sainte entrepriſe : mais il seroit étrange, que dans le sein de la Chrétienté il fust moins glorieux à un Prince Chrétien de s'estre déclaré contre les ennemis de Jesus-Christ, qu'il est glorieux dans le Mahometisme aux Princes Ottomans, d'humilier le nom Chrétien.

C'est à vous, MESSIEURS

à voir ſi vous avez moins de zéle pour voſtre Religion, que les Mahométans n'en ont pour la leur. Il me ſuffit de dire, que ſi ſaint Loüis avoit fait une pareille entrepriſe pour une conqueſte prophane, on le regarderoit comme un autre Alexandre. Mais comme ce n'eſtoit qu'une guerre de Religion ; on comptera peut-étre pour rien la Capitale de l'Eypte forcée par une Armée qu'il fit deſcendre à la veuë de l'ennemi rangé en bataille ſur le rivage, contre lequel il ſe précipita lui-même dans l'eau, emporté par une ſainte impatience, l'épée à la main & le bouclier ſur le bras, eſſuyent une grêle de traits, de javelots, de piques, qu'on lançoit ſur lui de toutes parts. On eſtimera peu trois batailles données dans la Paleſtine, où il fit des prodiges de valeur, perçant un gros de Turcs à Maſſoure ; s'enfonçant dans la mêlée ; & dégageant le Comte d'Anjou ſon frere, qu'on avoit fait priſonnier : ſe défaiſant lui-même de dix Turcs dans une autre occaſion ; où il ſe trouva ſeul à ſe défendre.

Il eſt vrai qu'il ſentoit redoubler ſa valeur, quand il avoit en teſte les Infideles. Il n'étoit pas du nombre de ces Princes Chrétiens qui font quelquefois la guerre à Mahomet ſans eſtre bien avec Jeſus-Chriſt, & qui par une valeur témeraire s'expoſent à paſſer de la chaleur de la mêlée au Tribunal du Dieu vivant : penſée qui ſeroit capable de rallentir la valeur des plus braves, s'ils faiſoient reflexion qu'ils ſont mal avec Dieu. Comme ſaint Loüis avoit toûjours de ſon coſté le Dieu des armées, qu'il portoit ſon ame entre ſes mains, que ſa principale étude étoit de ſe conſerver en grace avec Dieu, il ſe jettoit à l'exemple du ſaint Roi David, au milieu des perils ſans craindre, & pouvoit dire auſſi bien que lui : *Si conſiſtant adverſum me caſtra, non timebit cor meum.* En effet, que peut craindre un Saint qui regarde la mort ſoufferte pour Jeſus-Chriſt, comme une recompenſe, & qui auroit preferé la Couronne du Martire, à celle du plus puiſſant Royaume de la terre ;

Mais en quoi ſon cõurage a ſurpaſ-

ſé celui de tous les Heros profanes, c'eſt dans la conſtance que la Religion lui a inſpirée au milieu de la mauvaiſe fortune. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir de grands hommes dans le ſuccez, enflez de leurs proſperitez, ſuivre le cours rapide de la gloire qui les entraine, & qui les ſoutient : mais dés que le ſort des armes change pour eux, rien n'eſt plus foible dans l'adverſité. L'Hiſtoire nous fournit de ces hommes abattus ſous leurs diſgraces, qui ont recours au poiſon, au poignard, à la mort : & c'eſt ici, MESSIEURS, que ſaint Loüis eſt infiniment au deſſus d'eux. Oubliez tout ce que j'en ai dit, & connoiſſez dans ce dernier trait la grandeur de ſon ame toute entiere Il part de ſon Royaume avec la foi d'Abraham ; il conduit ſon Armée avec la ſageſſe de Moïſe ; & il meurt avec la patience de Job.

Providence de mon Dieu, où étes-vous ? Un Prince armé en votre Nom, Seigneur, trainant aprés ſoi les plus braves de l'Europe, allume par tout le feu d'une guerre ſainte,

bruſlant du deſir de vous faire connoître ; il quitte le plus floriſſant Roiaume du Monde pour une ſi ſainte expedition, & il y perd la liberté ! Il redouble ſon zele, & malgré ſa mauvaiſe ſanté, contre l'aveu des principaux de ſa Cour, il entreprend un ſecond voyage à la Terre Sainte il y perd la vie ! plus il s'obſtine à vous ſervir, plus vous vous attachez à le maltraiter : vous favoriſez les armes des infideles, qui ne ſont ſes ennemis, que parce qu'ils ſont les votres. Et par où mettez-vous voſtre ſaint nom à couvert du blaſphême, parmi des nation accoutumées à ne jüger des choſes que par l'évenement; Mais où m'emporte mon zéle ? non, mon Dieu, je n'ay point à me plaindre de vous. C'eſt ici que je connois que vous aimez ſaint Louis: il eſt beau pour vous de ſacrifier à la ſanctification de ſon ame toute la gloire qu'il alloit vous procurer : je réconnois à ce trait vôtre conduite à l'égard des predeſtinez; plus jaloux de leur ſalut que de voſtre honneur, vous abandonnez ſouvent vos intereſts en faveur de vos

amis. On s'oublie, ou du moins on languit dans la proſperité : vous le ſçavez, mon Dieu, & vous connoiſſez la foibleſſe du cœur humain : achevez de faire de mon Saint un prodige de conſtance & de fermeté.

En effet, MESSIEURS, aprés être tombé entre les mains des Infideles, quelle fuſt à vôtre avis ſa prémiere penſée, quand il ſe vit dans le Palais du Sultan ; Un coup de foudre ſi terrible ne l'étonna pas : il demande ſon livre de priéres, pour adorer ; ſelon ſa coutume, le Dieu qui venoit de le livrer à ſes ennemis. On le menace de tous les ſupplices, s'il ne fait un ſerment execrable, ſuggeré par des renegats : il s'expoſe aux traitemens les plus brabares, pluſtoſt que de manquer à un Dieu qui ſemble lui avoir manqué. Il paroît ſi grand dans les fers, qu'on delibere de le choiſir pour Soudan d'Egipte. Il accorde tout ce qu'on luy demande pour la rançon des Seigneurs de ſon Royaume, & ne veut rien donner pour la ſienne; ne jugeant pas ſa liberté aſſez précieuſe pour être achetée ou s'eſti-

mant plus heureux d'eſtre captif de Jeſus Chriſt, que de ſe voir ſur le premier Trône du Monde : ſentiment digne d'un Prince Chrêtien, & que S. Louis avoit ſi profondement gravé dans le cœur, qu'étant de retour en France, il fit battre une médaille avec ces paroles, *Vinctus pro Chriſto.*

Ce n'eſt pas tout, MESSIEURS; frappé d'une maladie populaire à ſa ſeconde Croiſade, il eût le deplaiſir de voir peril ſon armée de mifere. Il leva les mains au Ciel en adorant les jugemens de Dieu, ſans qu'il lui échapaſt un mot de plainte ou de murmure. Quelques corrompuës que fuſſent les mœurs de la plûpart des gens de ſon Armée, il n'alla point chercher dans leurs deſordres, la cauſe de ſes infortunes. Il n'y avoit peut-être que lui de Saint parmi les Croiſez, & c'eſt à ſes pechez ſeuls qu'il imputa tous ſes déſaſtres. Il ne ſe crut pas aſſez puni de mourir abandonné aux fléaux les plus rigoureux de la Juſtice Divine : tout moribond & tout agoniſant qu'il étoit, il voulut être mis ſur la cendre pour y mourir

dans l'exercice actuel dela Pénitence Chrétienne. Il ne ſe plaignit point de la proſperité de ſes ennemis, delaiſſé en apparence du Dieu qui lui avoit mis les armes à la main ; au lit de la mort, où un autre que lui auroit eû peine à ne pas faire du moins quelque plainte reſpectueuſe d'un traitément ſi rude ; loin d'i penſer, il fait venir ſon fils, & ſuivant les mouvemens de ſon cœur, il lui ordonne en expirant d'aimer Dieu, de ſervir ce ſeul Maiſtre digne d'eſtre ſervi, de perdre pluſtoſt la Couronne & la vie, que de perdre la grace du Seigneur : il oublie l'état où il eſt, & répand ſon ame en des ſentimens les plus nobles & les plus tendres ſur l'amour de Dieu : rien ne peut aigrir le cœur du ſaint Roi, ni l'empêcher de reſpecter la main du Pere qui le chaſtie.

Il ne trouva dans ſa diſgrace qu'un ſujet de douleur, dont il eût de la peine à ſe conſoler, c'eſt de voir qu'il ne put être malheureux, ſans que Dieu y perdiſt quelque choſe de ſa gloire. Si en periſſant avec ſon armée, l avoit pu faire adorer le vrai

Dieu, reverer Jesus-Christ son Fils & triomher la Croix, il mouroit content : mais sortir du Monde sans voir le culte du Roi des Rois établi chez toutes les Nations; mourir dans une terre où Iesus-Christ n'est pas invoqué ; voir les Saints lieux en proie à l'avarice & à l'impieté des ennemis du nom Chrétien ; & ne pouvoir faire regner par tout celui qui l'avoit fait un si grand Roi : voilà le seul regret d'un Prince religieux, qui ne peut estre dignement loüée ni recompensé, que par un Dieu.

Je finis, mes chers Auditeurs, en vous demandant si vous étes persuadez que vostre Religion ôte la noblesse & la grandeur d'ame? ou plustost, si vous n'étes pas convaincus qu'on ne peut être vraiment grand sans être solidement Chrêtien. NON, non MESSIURS, ne craignez point de vous déclarer pour le parti de la vertu: elle ne vous ostera d'elle-même, ni le courage & la force, pour maintenir vostre rang dans le monde ni l'habileté & la conduite pour les affaires ni la valeur même pour les Armes.

Rien n'eſt au contraire plus capable de perfectionner dans vous toutes ces grandes qualitez. Mais ce qui pourroit les affoiblir, ce ſeroit de manquer de pieté. Ce qui empêche l'application aux affaires, c'eſt un libertinage d'eſprit, qui ne peut s'aſſujettir & ſe captiver; c'eſt une paſſion qui vous gourmande, & qui demande un homme tout entier, & non pas la pratique des devoirs de Religion. Ce qui rend mépriſable dans des dignitez honorables, c'eſt une fierté mal entenduë, & non pas une humilité Chrétienne. Ce qui rend ſuſpect dans le commerce de la vie, & mal propre à negocier, c'eſt la mauvaiſe foi, c'eſt le manque de probité, & non pas la droiture de l'Evangile. Ce qui empêche la veritable valeur, c'eſt la débauche, c'eſt l'amour du Sexe, c'eſt l'impetuoſité de la colere, & non pas la douceur & la moderation du Chriſtianiſme. Soïez Chrétiens, & vivez ſelon l'Evangile vous vous ſanctifierez voſtre état, & ſelon voſtre état. C'eſt le moien d'arriver à la gloire, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
SUR
UNE CEREMONIE
DE PIETE'
EN L'HONNEUR
DE LA
SAINTE VIERGE.

Offeretis Sacrificium novum Domino... & vocabitis hunc diem celeberrimum, atque ſanctiſſimum.

Vous offrirez un nouveau Sacrifice au Seigneur; & vous appellerez ce jour trés célébre : & trés-ſaint, Au Chap. 23. du Lévitique.

ENTRE les Sacrifices qu'on offroit au Seigneur le jour du Sabbat & des autres Fêtes de l'ancienne Loy

Loi, il y en avoit un deſtiné en particulier, pour conſacrer à Dieu les prémices des biens de la Terre. Tel eſt, MESSIEURS, le Sacrifice que nous offrons à DIEU, pour vous mettre ſous la protection de Marie. Vous vous étonnez peut-être de ce qu'aprés tant de Fêtes ſolemnelles, que l'Egliſe a célébres pendant tout le cours de l'année, nous en établiſſons une particuliere en l'honneur de la ſainte Vierge, que nous vous faiſons celebrer avec toute la ſolemnité que nous pouvons : c'eſt de quoi je ſuis chargé de vous inſtruire aujourd'hui, pour vous faire entrer dans l'eſprit d'une Feſte ſi ſainte & ſi importante.

Le Sacrifice que nous allons offrir pour vous, peut être nomme un Sacrifice nouveau, par les trois fins que nous nous propoſons. Car en premier lieu, c'eſt un Sacrifice d'action de graces, pour rendre gloire à Marie de tout le bien qui s'eſt pratiqué dans cette Maiſon pendant le cours de l'année : & voilà la premiere vûe que nous avons, de re-

connoître l'aſſiſtance de la Mere de Dieu qui nous a procuré les ſecours du Ciel. En ſecond lieu, c'eſt un Sacrifice d'expiation, par lequel nous engageons Marie à ſe joindre à nous, pour appaiſer Dieu ſur les fautes qui ſe ſont commiſes parmi vous : nous la regardons en cela comme Médiatrice entre Dieu & les hommes. En troiſiéme lieu, c'eſt un Sacrifice d'impétration, pour obtenir du Ciel, par l'entremiſe de Marie, les graces dont nous avons beſoin pour l'année ſuivante : en quoi nous la reconnoiſſons pour Protectrice de cette Maiſon. * Il faut donc, MESSIEURS, pour entrer dans l'eſprit d'une ſolemnité ſi ſainte, que vous aſſiſtiez à ce Sacrifice d'action de graces avec un cœur touché de reconnoiſſance envers Marie, à ce Sacrifice d'expiation avec un cœur contrit & humilié, à ce Sacrifice d'impétration avec un eſprit fervent & prompt à ſeconder les intentions de la Vierge & les noſtres ; voila les trois penſées qui vont faire tout le ſujet de cet entretien. Appliquez-vous-y, MESSIEURS ; & ne

* *Les Penſionnaires du Col. de Loüis le Gr.*

perdez rien d'uñe Inſtruction ſi importante pour l'edification de vos Ames. *Ave.*

I. Partie.

Les ſaints Peres ont remarqué que la pluſpart des Feſtes de l'ancien Teſtament ont eſté inſtituées en reconnoiſſance de quelqne bien fait ſignalé, dont Dieu avoit gratifié ſon peuple. Entre ces Feſtes, il en eſt une que Moïſe ordonna de célébrer ſur la fin de chaque année, aprés la recolte des biens de la terre, pour rendre graces au Seigneur: *Solemnitatem quoque in exitu anni, quando congregaveris omnes fruges tuas de agro:* & là il eſt preſcit par la Loi, de ne paroiſtre pas alors en preſence de Dieu les mains vuides; *non apparebis in conſpectu meo vacuus.*

Voilà, Messieurs, le ſimbole de la reconnoiſſance que vous devez avoir en celébrant la Feſte pour laquelle noús vous avons aſſemblez. Nous touchons de prés la fin d'une année, où nous avons eſté témoins des graces, que Marie a répanduës ſur vous: nous vous engageons, com-

me l'an paſſé, à vous mettre ſous ſa protection : nous en avons reſſenti les effets ſalutaires ; n'eſt-il pas juſte d'exiger de vous quelques marques de vôtre gratitude envers elle ; Nous ne voulons pas nous expoſer à ce reproche de l'Evangile, que preſque perſonne ne penſe a rendre graces à ſon bien facteur: *Non eſt inventus qui rediret, & daret gloriam Deo.* Nous voulons au contraire qu'il n'i en ait pas un qui ne donne à Marie des marques publiques de ſa reconnoiſſance: & nous ne craignons point pour cela de vous remettre devant les yeux tout le bien que vous avez pratiqué.

Oüi, MESSIEURS, nous pouvons le dire à la gloire de Marie & à la vôtre, à l'édification du public, à nôtre conſolation particuliere, il y a de la pieté & de la crainte de Dieu dans cette maiſon. Si nous ſommes obligez de vous reprendre de vos fautes ; nous ne ſommes pas obligez de diſſimuler les vertus que nous voïons autrement, dit ſaint Bernard, nous ſerions des prévaricateur & des cenſeurs mal intentionnez: *Alioquin Cor-*

roſores eſſe convincimur, quia mordere quam emendare maluimus, ſi bonis obmuteſcimus.

Ou voit-on une jeuneſſe ſi nombreuſe & ſi floriſſante, vivre avec plus d'ordre & de regularité; tant d'enfans diſtinguez par leur naiſſance, avec ſi peu de faſte, avec tant de douceur, de modeſtie, de docilité; tant d'exercices pour les Lettres en tout genre d'érudition, avec une pratique ſi exacte de tous les devoirs du Chrétien; A quel bien ne vous trouve-t-on pas dociles, dés qu'on vous le propoſe, Faut il approcher des Sacrement; combien en eſt-il parmi vous, qui ſans être preſſez; ſollicitez, ont d'eux-mêmes ſur cela des ſoins qu'on loüeroit dans les perſonnes de l'age le plus meûr & le plus avancé. Faut-il écouter la parole de Dieu, vacquer à la priere, au ſervice Divin, à la lecture d'un bon livre, eſt-il aucun de ces devoirs que vous ayez omis pendant tout le cours de l'année? on en a vû deſcendre avec plaiſir aux exercices les plus bas de l'humilité Chrétienne; laver les pieds des pauvres à l'exemple

de Ieſus-Chriſt, les ſervir avec reſpect, les ſoulager avec charité par des aumônes, & ſe dérober pour cela ſans peine une partie de ce qui eſtoit deſtiné à leurs divertiſſemens. On en a vû devant le Sacrement adorable de nos Autels ſe relever l'un l'autre, pour lui donner des marques continuelles de veneration, & ſignaler à l'envi leur zéle dans ces rencontres. D'autres ont paſſé les ſemaines entieres avec Dieu dans la ſolitude, & ont fait voir que vôtre âge eſt capables des éxercices les plus ſerieux & les plus ſaints de la Religion. Et ce qu'il y a de plus admirable parmi des enfans de famille, il n'eſt point d'année qui ne fourniſſe ici quelque exẽple de generoſité Chrétienne. Il s'en trouve qui étant nés avec toutes les qualités deſprit & de corps pour plaire au monde, ſans être arrêtez par la tendreſſe de leurs proches, renoncent à toutes les prétentions de la terre, ſe conſacrent à Dieu & renouvellent dãs ce Siecle, tout corrompu qu'il eſt ces merveilleux effets de la grace, que les premiers ſiecles ont tant admirés.

Telle eſt, MESSIEURS, l'admirable diſpoſition de la Providence, de ſuſciter parmi vous de jeunes hommes d'une vie irreprochable, qui ſont à l'épreuve de la critique la plus maligne ; des Ames choiſies de Dieu pour ſoutenir le parti de la pieté, qui lui font honneur par l'innocence de leurs mœurs ; & dont l'exemple vous ſera produit au jugement dernier, pour confondre les méchans qui n'en veulent pas convenir, & les foibles qui ne veulent pas le ſuivre.

Là vous ſerez convaincus que ce n'eſtoit point l'hypocriſie qui couvroit le vice ſous les apparences de la vertu, mais une pieté ſincere qui les faiſoit agir; lorſque vous verrez qu'ils pratiquoient encore plus de bien dans le particulier, qu'ils n'en faiſoient paroiſtre en public; que ſous des manieres honnêtes, & ſous une gayeté d'humeur apparenté, ils cachoient une veritable crainte de Dieu, une extrême horreur du peché. Vous les connoiſſez, mon Dieu; c'eſt aſſez pour eux ; & s'il nous eſtoit permis de reveler ici leurs ſentimens, dont nous

ſommes quelquefois les dépoſitaire, on ſeroit édifié de voir une pieté ſi ſolide dans une ſi grande jeuneſſe.

Ce n'eſt point une vertu contrainte & forcée, que l'œil des hommes ſoutient ; mais courageuſe qui fait par tout ſon devoir. Il en eſt qui vont au bien, non ſeulement quand ils ſont en état de s'en faire honneur, mais lors même qu'ils ſont expoſez à la raillerie & à la cenſure : & qui ont la force de ſe déclarer hautement pour la dévotion devant des gens dont ils n'attendent que du mépris.

Ce n'eſt point une pieté legere & inconſtante, qui fait le bien dans un moment de ferveur paſſagere, dont la jeuneſſe eſt capable ; mais une vertu ferme & conſtante, qui ne ſe dément point dans les occaſions les plus délicates, & qui ſe ſoûtient les années entieres avec autant de courage, que des juſtes d'une vertu conſommée.

Ce n'eſt point une vertu d'humeur & de tempérament : il en eſt qui auroient comme les autres toute l'inclination pour le vice que peut donner le feu de l'âge, la vivacité des paſſions

le torrent de l'exemple, les avantages de corps & d'eſprit ; qui pourroient faire le mal, comme dit le Sage, & qui ſont en cela plus loüables de ne le pas faire : *Potuit tranſgredi, & non eſt tranſgreſſus; facere mala, & non fecit.*

Ce n'eſt pas une vertu foible, qui naiſſe d'un petit genie ; & qui donne dans la bagatelle, en ſe bornant à de menûës pratiques, & à de legeres obſervances d'une pieté ſuperſtitieuſe : il en eſt qui ſont diſtinguez par leur eſprit, & par leurs autres belles qualitez ; qui vont au ſolide ; & cela non pas un, ou deux, mais pluſieurs que vous connoiſſez vous-mêmes, à qui vous ne pouvez refuſer l'eſtime que merite une vertu reconnûë, approuvée, & ſi je l'oſe dire, reſpectée par ceux-là mêmes qui ont le moins de pieté.

Voilà ce que nous voyons, & ce qui nous rend chere l'éducation d'une jeuneſſe qui donne au public des eſperances ſi bien fondées, & qui portera un jour dans tous les lieux du Roiaume ces principes du Chriſtianiſme. Or il étoit important de vous

faire connoiſtre à qui vous aviez obligation de ces graces. Ne vous trompez pas dans l'objet de vos reconnoiſſance : non, ce n'eſt point à nos ſoins, à nos veilles à nos travaux que vous devez ces fruits de l'année foibles inſtrumens que nous ſommes nous ſçavons combien nos paroles ont peu d'efficace & de force pour ſoutenir un âge ſi foible. C'eſt de plus haut que deſcendent ces miracles de la grace : remontez juſqu'à la ſource, reconnoiſſez l'image de Marie, que vous avez érigée dans le Sanctuaire; c'eſt vôtre Reine, vôtre Patrone, vôtre Mere; ſouvenez-vous que ce n'eſt jamais en vain qu'on implore ſa protection : l'Egliſe nous apprend que c'eſt par elle que Dieu verſe ſes faveurs ſur les Fideles; que c'eſt en elle qu'il faut chercher la vie de la grace, *In me omnis ſpes vitæ*; qu'elle eſt l'azile, le refuge, l'eſpérance des pecheurs, l'étoile qui nous guide dans cette mer orageuſe du Monde, la porte du Ciel, la Protectrice & la Médiatrice, qui nous obtient tous les ſecours neceſſaires pour le ſalut.

Il eſtoit, dis-je, important qu'il y euſt un jour conſacré dans l'année à rendre à Marie ce devoir d'une ſi juſte reconnoiſſance; à vous imprimer profondement dans l'eſprit ces ſentimens de l'Egliſe, afin que vous appriſſiez de bonne heure à qui vous eſtes redevables des graces du Ciel. Mais pouvez-vous l'ignorer vous-mêmes, aprés les marques ſenſibles qu'elle vous a données de ſa protection; Rappellez dans vôtre eſprit tout ce que vous lui avez demandé; & ce que vous en avez reçû, ſouvenez vous de ces momens ſi dangereux, où aprés l'avoir invoquée, vous avez éprouvé des effets ſi ſenſibles de ſon ſecours Combien de fois aprés nos ſoins & nos exhortations, toûjours agitez, toûjours foibles, & preſque à demi vaincus, avez vous trouvé au pied de ſes Autels de nouvelles forces; Combien d'entre vous en prononçant ſeulement ſon nom, ont mis en fuite les ennemis de leur ſalut ont recouvert le calme & la paix du cœur, que rien ne pouvoit leur rendre; Que ſeriez-vous devenus

ſans elle ; Comptez, ſi vous pouvez tant de faveurs ; les combats que vous avez ſoutenus contre vous-mêmes, les victoires que vous avez remportées, les lumieres, les inſpirations les bons deſirs : que rien n'échappe aujourd'hui à vôtre ſouvenir, afin que rien n'échappe à vôtre reconnoiſſance. Joignez au bien que vous avez fait les pechez que vous n'avez pas commis: car c'eſt à ſes ſoins que vous êtes redevables de l'un & de l'autre.

Oüi, Vierge ſainte nous voulós que ce jour ſoit un jour de triomphe pour vous; que tout ce que nous avons reçû de graces retourne vers ſa ſource Recevez ce ſacrifice de nos loüanges reconnoiſſez ici vos enfans; recueillez les fruits que vous avez produits & cultivez : quand nous n'aurions point d'autre gage de vôtre protection que le bien que nous voions, nous aurions lieu de croire qu'une puiſſante Protectrice préſide en cette maiſon. Mais combien de faveurs qui nous ſont cachées ; vous ſeule connoiſſez toute l'étenduë des obligations que nous vous avons. Qu'il

y ait du moins un jour deſtiné à vous rendre graces, dans une année où chaque jour a été marqué de vos bienfaits ; & ſi nous n'y avons pas répondu par une exacte fidelité, que nous aions du moins ſoin d'i répondre par une juſte reconnoiſſance. Agréez des cœurs qui vous ſont offerts, & qui ne ſont pas moins touchez de vos faveurs que vous en êtes prodigue. II. PARTIE.

MAIS ce n'eſt pas ſeulement un ſacrifice d'action de graces, que nous offrons aujourd'hui ; c'eſt un Sacrifice d'expiation que nous preſentons au Seigneur par l'entremiſe de Marie, pour expier les fautes que vous avez commiſes pendant tout le cour de l'année. L'Ecriture remarque que le ſaint homme Job à la tête d'une famille nombreuſe, dont il étoit l'ornement & l'exemple, ménageoit entre ſes enfans des entreveûës & des jours de réjoüiſſances, pour entretenir la paix & l'union. Quoique tout s'i paſſaſt dans les régles de la bienſéance, & de la vertu la plus exacte cependant le ſaint homme, perſuadé

qu'il se glisse toûjours beaucoup de fautes jusques dans les societez les plus saintes, avoit soin de les rassembler ensuite pour les sanctifier, & se levant dés le point du jour, offroit au Seigneur une holocauste pour expier les pechez de ses enfans *Consurgensque diluculò, offerebat holocausta pro singulis.* Car enfin, que sçais-je, disoit-il en lui-même, si malgré la vigilance que j'ai sur chacun des miens, il ne leur est point échappé quelque offense envers Dieu qui peut ensuite attirer sa colere & son indignation sur les autres; *Ne forte peccaverint filii mei, & benedixerint Deo in cordibus suis?*

Telle est l'intention que nous avons dans l'action presente: tout est dans l'ordre, graces à Dieu; mais dans la crainte que nous avons qu'au travers du bien il ne se glisse aussi quelque faute, qui attire sur nous la vengeance du Seigneur, nous avons cru devoir établir un jour d'expiation; & nous avons consacré ce jour à la gloire de Marie parce qu'elle est la Mere de misericorde par excellence Comme elle a bien daigné vous prendre

ſous ſa protection, c'eſt par elle que nous vous préſentons à Dieu: nous la ſupplions de lui faire agréer la ſatisfaction publique que vous faites de toutes les fautes paſſées.

C'eſt pour cela que cette action eſt accompagnée de toutes les circonſtances, qui peuvent apaiſer la Juſtice Divine. S'il vous eſt échapé quelque confeſſion nulle & mauvaiſe, faute de douleur ou de ſincerité; vous venez la reparer par une confeſſion plus exacte & plus douloureuſe Si vos Communions ont été peu meritoires, ou par la negligence, ou par l'immodeſtie, comme il y a ſujet de craindre pour un âge où l'on n'eſt point aſſez frappé de la ſainteté de ces myſteres redoutables dont les premiers Chrériens; tout Saints qu'ils étoient, n'approchoient qu'en tremblant; vous faites une Communion générale, accompagnée d'une ferveur & d'un recuëillement capable de réparer les faures de toutes les autres.

C'eſt dire à Marie: Vierge ſainte, ſi vous avez eu le deplaiſir, & peut-être le reproche de voir vos enfans

approcher ſans reſpect & ſans fruit du Sacrement adorable de nos Autels, vous aurez la gloire & la ſatisfacton de les voir approcher de la Sainte Table avec une réverence & une retenuë dont les Anges ſeront édifiez ; ce jour vous vengera pleinement de toutes les negligences paſſées. Quelle réparation plus glorieuſe, quel ſpectacle plus digne de Dieu, qu'elle ceremonie plus ſainte & plus auguſte, que de voir une jeuneſſe ſi nombreuſe penetrée des plus tendres ſentimens de pieté, paroitre devant les Autels, avec une modeſtie Angelique ? Quelle conſolation pour les perſonnes vertueuſes, ſi l'on voyoit comment les enfans des meilleures Maiſons de France; dans un âge qui ſemble ſi peu capable de devotion, approchent des ſaints Myſteres; comment la pieté ſemble paſſer de rang en rang, des grands aux petits, & la ferveur ſe redoubler à l'envi par l'exemple l'un de l'autre ! Les dehors peuvent-ils eſtre ſi modeſtes, ſans que le cœur ſoit touché? Si Dieu fut ſi content de voir Achab humilié devant

lui, qu'il ne peut s'empécher de le marquer au Prophete. *Nonne vidiſti humilitatum Achab coram me* ? que penſera-t'il, ô Vierge ſainte, quand vous lui ferez voir tant de jeunes hommes ſous vôtre protection plus innocens,& plus touchez qu'Achab, lui faire une ſatisfaction publique à la veûë des hommes & des Anges ? Pourra t'il vous refuſer le pardon que vous lui demanderez pour nous? & ſi cette action deReligion n'eſt pas capable de nous rendre votre grace, ô mon Dieu,qu'eſt ce quile pourra ?

Mais il eſt difficile que dans une ſi grãde aſſemblée il ne ſe trouve quelque Ame infidele à Dieu : il ſe gliſſa un traitre juſques dans le Sacré College des Apotres, & il oſa ſe preſenter avec eux aux ſaints Myſteres. Je veux bien l'avouër, il y a quelquefois juſques dans les maiſons les plus ſaintes des Ames vendues au peché,pour uſer de l'expreſſion d'un Prophete : il en eſt que ni les remontrances, ni la vigilance,ni les Sacremens,ni le bon exemple, ni la grace, ne touchent plus ; qui s'endurciſſent dés l'enfan-

ce & qui n'ont nul ſentiment de pieté: je ne ſçai quel fonds de malignité, qui leur eſt propre, les corrompt ; quand ils verroient tout le Monde converti, ils s'acharneroient à leur perte : il ſemble qu'ils ayent pris à tâche, pour parler avec l'Ecriture, de s'éloigner de Dieu, & d'écarter adroitement tout ce qui peut les rappeller ; les diſcours de pieté, le commerce des gens de bien, les conſeils les plus ſages, tout leur devient ſuſpect, dés qu'on veut les ramener à leur devoir: *Qui quaſi de induſtria receſſerunt ab eo.* S'il il a quelque ſujet digne de compaſſion, c'eſt de voir un jeune homme de ce caractere devenir indocile, froid, inſenſible à tout juſques dans le centre de la pieté même, s'endurcir, ſe perdre, & ſe damner avec plus de peine qu'il n'en auroit à ſe ſauver. Je dis ſe damner: car ſi l'on peut avoir en cette vie quelque conjecture de ſa reprobation, on peut dire avec verité qu'il n'en eſt point de plus forte, que de paſſer ſa jeuneſſe dans le lieu Saint, au milieu de tous les exercices du Chriſtianiſ-

me, ſans y prendre nul ſentiment de crainte de Dieu. Il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'ils apprennent dans le Monde, où les plus ſages ſe pervertiſſent, ce qu'ils n'ont pas appris dans l'Ecole de la vertu: c'eſt la menace du Prophete ; *In terra Sanctorum iniqua geſſit, non videbit gloriam Domini.* Il eſt peut-être ici quelqu'un de ces cœurs infideles; vous le ſavez, ô mon Dieu, & c'eſt pour obtenir la grace de ſa converſion, que nous nous addreſſons à Marie. Nous ne pouvons ſouffrir qu'il y en ait parmi nous, ne fut-ce qu'un ſeul, qui ne ſoit pas à vous, & nous allons à votre Mere comme à la derniere reſſource ; nous ſavons que rien ne lui eſt impoſſible, & nous n'avons d'eſperance qu'en elle. *Iſac. c. 26.*

C'eſt lui dire: Vierge Sainte, conſervez ſous la protection de vôtre Nom, ceux, dont il vous a plû nous confier le Salut : *Serva eos in nomine tuo, quo dediſti mihi.* nous n'avons rien omis pour les ſauver ; & tous nous ont donné des éſperances de vertu, hors ce malheureux enfant qui s'opiniatra à ſa perte : *& nemo* *Joan. c. 28.* *Ibid.*

ex eis periit, niſi filius perditionis. Celui qui peut être nous a le plus couté eſt celui avec qui nous avons fait le moins de fruit. Et cependant qu'avons-nous oublié ? nous avons pris les meſures les plus juſtes; nous avons étudié le tems, l'humeur, les occaſions; nous l'avons ſuivi pas à pas; nous avons tantôt diſſimulé, tantôt preſſé, ſolicité, conjure : il le ſait, l'ingrat, & il ne peut s'en ſouvenir ſans rougir de confuſion, & ſans nous rendre juſtice dans le ſecret du cœur. Ah ! combien de graces il a lui ſeul épuisée ! il en a eu plus qu'il n'en faut pour en convertir cent autres. Mais il ne ſait pas combien de fois nous avons gémi pour lui devant vous, ô mon Dieu : vous le ſçayez, & vous n'avez pas oublié ce que cet enfant de larmes nous a coûté. Mais enfin tous nos ſoins ont été perdus; nous n'ayons pas merité la conſolation de recueillir le fruit de nos peines : nous ſerions trop heureux, Seigneur, & trop bien payez dés cette vie, ſi nous avions le plaiſir de remettre dans le bon chemin tous ceux

qui s'égarent ; ſi nous pouvions redreſſer un eſprit toujours indocile, toujours intraitable, & peut-être venu juſqu'au comble de l'impieté, qui eſt de railler de la vertu, & de la devotion: il court malgré nous à ſa perte.

C'eſt à vous, ô Vierge ſainte, de ramener au bon Paſteur cette brebis égarée ; nous n'y pouvons plus rien. Vous ſeule connoiſſez par où ſon cœur peut-être pris ; vous ſeule avez entre les mains ces graces choiſies, qui amolliſſent les plus endurcis, & en font des enfans d'Abraham: c'eſt à vous ſeule que la conquête de celui-ci eſt reſervée ; il eſt de votre gloire que ce cœur rebelle ne vous échappe pas aujourd'hui. Rendez nous une ame à demi perdue, & qu'il ne ſoit pas dit qu'on puiſſe perir ſous votre protection. C'eſt dans cette veuë que vos enfans aſſemblez font ces Prieres publiques, cette Communion generale. N'examinez point ſi le ſujet eſt indigne de cette faveur : écoutez les vœux de tant de ſerviteurs fideles, qui implorent voſtre clemence ; laiſſez-vous fléchir par tant de jeunes en-

ſans que l'innocence de l'âge vous rend ſi chers. Soiez ſenſible aux plaintes que vous fait peut-eſtre le mal-heureux lui-même de la dureté de ſon cœur ; il a confiance en vous ; & que lui reſteroit-il dans le déplorable état où il eſt, s'il avoit perdu cette reſſource ;

Qu'il ne ſorte point d'ici, qu'il ne ſoit touché d'un ſaint repentir. Qu'il forme au moment que je parle, le deſſein d'une vie plus chrétienne & plus vertueuſe. Qu'il ſoit contraint d'avoüer que vous êtes toute puiſſante auprés de Dieu, & qu'on ne peut vous réſiſter. Ou s'il s'endurcit enfin, & qu'il faille malgré nous voir perir entre nos mains le prix du ſang de Jeſus-Chriſt, ce dépoſt ſi cher que vous nous avez confié, & dont nous ſommes preſts de racheter le ſalut à quelque prix qu'il vous plaira ; ah ! ſainte Vierge, priez Dieu qu'il ſe contente de la douleur que nous avons de nous le voir arracher cet enfant de perdition, que le Demon, que le Monde, que la Chair nous enleve, que vous aviez deſtiné à la gloire,

que nous tâchions d'i conduire, & qui peut être regrettera un jour l'abus qu'il fait des ſecours que vous lui préſentez maintenant. Que le Seigneur n'arreſte pas pour cela le cours de ſes graces ſur cette maiſon. Nous ſçavons que la faute d'Achab atira la malédiction de Dieu ſur une armée entiere ; qu'il punit quelquefois ſur les enfans, les pechez des peres juſqu'à la troiſiéme & à la quatriéme génération : que le malheur d'un ſeul, s'il s'obſtine à ſe perdre, ne ſoit pas ſuivi du malheur des autres : détournez de deſſus nos têtes une diſgrace ſi fatale, & continuez de nous procurer les faveurs du Ciel pour les années ſuivantes ; car c'eſt encore un troiſiéme motif que nous avons eu d'établir cette Fête. III. PARTIE

Nous offrons pour vous, M. un Sacrifice d'impétration, pour obtenir par l'entremiſe de Marie, les graces dont nous avons beſoin dans la ſuite. Quoique par la miſericorde infinie de Dieu, & par les bontez de Marie, les choſes ſe trouvent ſur un pied de régularité, dont nous devons

tout eſperer ; nous ſentons le beſoin que nous avons de la protection du Ciel, pour conduire un ſi grand ouvrage. Une année ne répond pas de l'autre ; il faut ſi peu de choſe pour renverſer l'ordre, & troubler l'œconomie de ces grandes aſſemblées. Nous voions dans l'Ecriture, que Dieu a quelquefois permis qu'un eſprit de vertige, pour uſer des expreſſions d'un Prophete, ſe ſoit emparé de ces vaſtes corps d'armée qui combattoient ſous ſes étendarts ; *Miſcuit in medio ejus ſpiritum vertiginis* : la teſte tourne au plus ſage ; chaque jour peut être un jour critique pour nous ; une faute en attire une autre. C'eſt ainſi que le temps a veu déperir les établiſſemens les mieux fondez ; & voilà ce qui doit faire trembler les maiſons les mieux réglées. L'ordre eſt toûjours un état violent, ſur tout à la jeuneſſe ; & mieux il eſt établi, plus il touche de prés ſa décadence, ſi le Ciel n'y prête la main. C'eſt dans cette veuë que nous engageons Marie à vous prendre ſous ſa protection, à s'intereſſer pour vous : nous la mettons

tons à la tête de cette entrepriſe, afin qu'elle la regarde comme la ſienne.

Vierge ſainte, lui diſons-nous, voilà vos enfans auſſi-bien que les nôtres ; nous vous tranſportons aujourd'hui tout le droit que nous avons ſur eux ; nous vous remettons ce que le public a bien voulu nous confier; ſouvenez-vous que vous êtes leur mere, & qu'ils ne ſont plus à nous : ce n'eſt qu'à ce prix que nous oſons nous charger du ſoin de leur éducation. Autant que vous avez de zéle pour la gloire de votre Fils, & pour le ſalut des hommes ; autant devez-vous avoir ſoin de ſecourir une Compagnie dévouée à l'une & à l'autre. Vous voulez que cette Jeuneſſe ſoit élevée dans la crainte, & dans l'amour de Dieu ; nous n'omettrons rien de ce qui dépendra de nous : mais ce n'eſt pas ſur cela que nous comptons ; c'eſt ſur vous ſeule. Si nous connoiſſions un aſile plus aſſuré contre les ennemis de leur ſalut, nous aurions ſoin de les y mettre à couvert. Expoſez qu'ils ſont à un danger continuel, dans un âge où à chaque moment on court

riſque de perdre l'éternité, que ne ferions-nous pas pour tant d'ames qui nous ſont ſi cheres ? Mais où trouver une protection plus puiſſante que la votre ? Non, Vierge ſainte, ſi vous daignez nous tendre la main, rien n'eſt capable de nous faire perdre courage; nous oublierons le peril & la difficulté ; ſeurs de ne les égarer pas ſous un guide ſi fidele, nous oſons nous repondre du ſuccés ; & malgré tous les obſtacles, rien ne nous paroit impoſſible. Il faut donc, MESSIEURS, que peut entrer dans le Sacrifice d'impetration que nous offrons, pour obtenir par l'entremiſe de Marie la grace de maintenir la vertu, la regularité dans cette maiſon ; il faut, dis-je, que vous approchiez des ſaints Myſteres avec une forte reſolution de répondre à cette grace. Le bon ordre d'une Aſſemblée depend des particuliers qui la compoſent: en vain nous y travaillerons ſous les auſpices de Merie, ſi chacun de vous n'y conſpire.

Vous, MESSIEURS, qui avez été l'exemple des autres pendant tout

le cours de l'année (car il en eſt ici de ce caractere) c'eſt à vous que je m'adreſſe : voilà l'année expirée; dites-moi, je vous prie, que vous reſte t-il des dégouts que vous avés eû dans la pratique de la vertu ; des combats que vous avés ſoutenus contre vous mêmes ; des railleries que vous avez ſouffertes de ceux qui ſe moquent de la devotion; du tems que vous avez dérobé à vos plaiſirs pour le donner à l'étude & à la priere que vous en reſte-t-il, que le ſouvenir des bonnes œuvres dont Dieu a été témoin , que le repos d'une conſcience pure & tranquille, qu'une réputation ſaine , que la gloire qui accompagne la vraie pieté ; Telle & plus parfaite ſera la joye que vous aurez à voſtre derniere heure, ſi vous perſeverés juſqu'à la fin. Vous voilà en poſſeſſion de la vertu ; ne penſés plus qu'à vous y maintenir : vous ne trouverez dans l'année ſuivante que que les difficultez vous avés ſurmontées. Craignés de déchoir de voſtre état; on ne fait point de chute mediocre , quand on s'eſt une fois déclaré

pour la devotion ; des gens de bien ſe ſont dementis : que leur exemple vous faſſe trembler ; mais que leur honte vous affermiſſe. Mettez-vous au deſſus de ces vins diſcours, que vous avez ſçû mépriſer ſi ſouvent ; dites avec le ſaint Roi David : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua*; les méchans, Seigneur, ont voulu m'engager dans leurs entretiens profanes, leurs converſations libertines ; *ſed non ut lex tua* ; mais vous le ſçavez, mon Dieu, je n'ay point trouvé dans leur commerce la ſatisfaction, le repos, la douceur que j'ai trouvée dans vôtre Loi; je n'ai point eu de joye plus ſolide dans la vie que de vivre en grace avec vous. Je vois tous les autres plaiſirs finir par le repentir, & par la confuſions ; cului de vous ſervir eſt accompagné de repos, & de gloire voilà auſſi, mon Dieu, celui à quoi je me borne pour l'avenir, & que je veux preferer à tous les autres.

Pour vous, MESSIEURS, qui n'avez pas tenu une cõduite ſi réguliere, dites-moi, je vous prie que

vous reſte-t'il du paſſé, que l'attente redoutable du Iugement de Dieu, comme parle S Paul, *Terribilis quædam expectatio judicii*, que les reproches d'une conſcience qui ne peut ſe taire ; qu'une mauvaiſe habitude fortifiée par le temps ; que les chagrins continuels qu'attire aprés ſoi une vie peu réglée, dans une maiſon où l'on ne ſouffre rien qui bleſſe le moins du monde la pureté des mœurs Quelle ſeroit à l'heure que je vous parle vôtre ſatisfaction, ſi vous aviez vécu chrétiennement ; la peine en ſeroit paſſée. Tels & plus grands ſeront les remords que vous aurez au lit de la mort, ſi vous ne changez. Ne comptez pas ſur la penitence que vous ferez dans un âge plus avancé ; ne vous flattez pas ſur des exemples que vous entendez dans le Monde de quelques perſonnes qui ont bien fini aprés avoir mal vécu ; pour un exemple pareil, il eſt un million d'autres perſonnes qui meurent dans l'impenitence, & dont on ſupprime la mort affreuſe.

Qui oſera même répondre de ceux qui meurent les plus repentans,

nous ne vous reprochons point le paſſé;donnés nous l'avenir;un jour heureux peut reparer le mauvais exemple de pluſieurs années : du changement d'un ſeul dépend quelquefois celui de vingt autres;ſi un tel ſe convertiſſoit, dit-ons je le ſuivrois volontiers: heureux de pourvoir rendre au Seigneur ce que vous lui avez peut-être ôté ; voilà une ſatisfaction digne de vous: il eſt ſi beau de gagner à Dieu , ceux dont il a mis,pour ainſi dire , le ſalut entre vos mains ! Les enfans imitent volontiers les exemples qu'ils ont devant les yeux.Que ne pourrions-nous pas ; ſi vous vouliez nous ſeconder , & avancer l'œuvre du Seigneur?Il ne faudroit que dire : voyez un tel & un tel diſtinguez par la naiſſance , & par l'eſprit , de quelle maniere ilsſe gouvernent,& quel honneur ils ſe font en ſuivant le parti de la vertu. Voilà ce qui ſeroit plus efficace que nos paroles : un jeune homme de ce caractere eſt un argument convainquant , & à quoi il n'y a rien à repliquer.Au contraire,malheur à vous ſi vous ſcandaliſez par votre mauvaiſe conduite ,

des enfans que l'innocence a rendus ſi chers à Jeſus-Chriſt : malheur, ſi vous détruiſiez ce que nous avons tant de peine à établir.

C'eſt à ces enfans que le Royaume des Cieux appartient : *Sinite parvulos venire ad me ; talium enim eſt regnum Dei* ; & c'eſt à eux que je m'adreſſe pour finir. Commencez de bonne heure, mes chers enfans, à ſervir Dieu ; tout âge eſt meur pour le Ciel: ſouvenez-vous que le votre a donné des Saints & des Martyrs à l'Egliſe. Conſervez cette pudeur modeſte qui fait l'ornement de la jeuneſſe, & ſans laquelle vous ne pouvez plaire ni à Dieu, ni aux hommes. Suivez les bons exemples que vous avez devant les yeux ; fuyez les mauvais, s'il s'en preſente. Montrez que vous avez du courage, & que rien n'eſt capable de vous faire oublier la crainte du Seigneur : il eſt plus facile de ſe preſerver du péché, que de s'en relever aprés la chûte. Voilà le tems de penſer à votre ſalut ; tous les momens ſont deſormais précieux. Donnez à vos parens, à vos Maitres,

Marc. 10. 6

à vos Anges Tutelaires, la conſolation qu'ils attendent. Aimez la priere, les Sacremens, les bons livres. Imitez la pieté du jeune Tobie: tout enfant qu'il étoit, il n'avoit rien dans ſa conduite, dit l'Ecriture, qui ſe reſſentiſt de ſon âge; *Nihil puerile geſſit in operé*: & lorſque ſes Compagnons alloient adorer les Idoles, il avoit la force de ſe ſeparer d'eux, & ſeul il alloit au Temple adorer le Dieu d'Iſraël; *Hic ſolus fugiebat conſortia omnium, ſed pergebat ad Templum Domini, & ibi adorabat Dominum Deum Iſraël*: Il merita par là les benedictions du Ciel, & par là mes chers enfans, vous en atirerez toutes les graces ſur vous

Voilà, ſainte Vierge, le vœu que nous formons pour cette jeuneſſe Chrétienne; aidez-nous à l'accomplir, & montrez que vous eſtes leur Mere, *Monſtra te eſſe Matrem*. Et vous, mon Dieu, beniſſez une maiſon, qui eſt ſous la protection de Marie? rempliſſez-là de voſtre eſprit répãdés-le ſur ces enfans, & ſur nous car avec cela que ne pourrons nous

pas faire ; Peut-être l'heure eſt-elle venuë, où ceux dont nous eſperons le moins vont être à vous. Faites nous entrer dans leur eſprit, afin d'y graver profondement les verités de l'Evangile. Donnés-nous un cœur de Pere envers eux, puiſque le public ſe repoſe ſur nous de ce qu'il a de plus cher ; & donnés-leur un cœur d'enfant envers nous, pour ſuivre les conſeils que le zele de leur ſalut nous ſuggére. Faites qu'aprés avoir paſſé par les differens états de la vie où nous vous prions de les combler de proſpérités, ils ſe ſouviennent toûjours de ce qu'ils ont apprís dans une maiſon qui vous eſt dévoüée. Que le libertinage & la corruption du Monde ne puiſſe jamais leur arracher les principes de Religions & de vertu que nous leur avons inſpirés afin que s'ils ont le malheur de s'écarter de la bonne voye, ils y rentrent toſt ou tard, & que nous ayions la conſolation de les revoir un jour dans la gloire, &c.

Fin du ſecond Tome.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, permets d'imprimer un Livre qui a pour titre, *Sermons du Pere Cheminais, de la Compagnie de Jesus*, que trois Theologiens de nôtre Compagnie ont leû & approuvé. En foi de quoi j'ai signé la presente Permission. A Quimper le 24. de Septembre de l'an 1690.

JACQUES LE PICART.

ANT 17421 90